

- Yvonne Schultz -

# le Mari de Viviane



PRIX :

1<sup>fr</sup>-50



Éditions du  
"Petit Écho  
de la Mode"

7, Rue Lemaignan  
PARIS (XIV<sup>e</sup>)

Les Publications de la Société Anonyme  
du "Petit Echo de la Mode"

**LISETTE**, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 20

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

**La Véritable Mode Française de Paris**

Journal des élégances parisiennes paraissant une fois par mois.

Le numéro : Un franc.

Chaque numéro contient une centaine de modèles inédits, et du goût le plus sûr. Les couturières et les femmes d'intérieur peuvent, grâce à eux, suivre aisément la mode parisienne. Ce journal procure, en pochettes à 1 fr. 50 franco, les patrons de tous  
:: :: :: :: ses modèles. :: :: :: ::

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

**LA MODE SIMPLE**

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages, donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples, pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus  
:: :: complet des albums de patrons. :: ::

Le numéro : 0 fr. 75.

Abonnement : un an, 3 francs ; Etranger : 4 francs.

**GUIGNOL**, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n° 1 franc. Franco 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

Toutes les nouveautés de la saison sont données par  
**Les Albums des Patrons Français Echo**

qui paraissent 4 fois par an :

Albums pour Dames : 15 Février, 15 Août.

Albums pour Enfants : 15 Mars, 15 Septembre.

Chaque Album de 60 pages dont 26 en couleurs, 3 fr. F<sup>co</sup> 3.25.

**PRIX DE L'ABONNEMENT :**

Aux quatre Albums : France et Colonies. 12 fr. »  
— Etranger .. . . . 13 fr. 50  
Aux deux Albums : France et Colonies. 6 fr. 50  
— Etranger .. . . . 7 francs.

Adresser les commandes à M. le Directeur  
du Petit Echo de la Mode, 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV').

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Son format allongé, d'une si jolie élégance, a été étudié spécialement pour tenir facilement dans un sac, dans une poche et... dans une petite main. Quand on voit, oublié sur la table, un volume de la Collection "Stella", on imagine nécessairement que la main qui l'a posé là est toute menue et toute fine.

## La Collection "STELLA"

constitue un véritable choix des œuvres les plus remarquables des meilleurs auteurs parmi les romanciers des honnêtes gens. Elle élève et distrait la pensée, sans salir .. .. l'imagination. .. ..

## La Collection "STELLA"

est une garantie de qualité morale et de .. .. qualité littéraire. .. ..

## La Collection "STELLA"

forme peu à peu à ses fidèles amies une bibliothèque idéale, très agréable d'aspect, sous ses claires couvertures en couleurs, si fraîches à voir. Elle publie deux volumes chaque mois.

# DANS LA MÊME COLLECTION

## Derniers volumes parus :

16. **Le Sentier du Bonheur**, par L. de KERANY.
17. **A Travers les Seigles**, par Hélène MATHERS.
18. **Trop Petite**, par SALVA du BEAL.
19. **Mirage d'Amour**, par CHAMPOL.
20. **Mon Mariage**, par Julie BORIUS.
21. **Rêve d'Amour**, par T. TRILBY.
22. **Aimé pour Lui-même**, par Marc HELYS.
23. **Bonsoir Madame la Lune**, par Marie THIÉRY.
24. **Veuvage Blanc**, par Marie Anne de BOVET.
25. **Illusion Masculine**, par Jean de la BRETE.
26. **L'Impossible Lien**, par Jeanne de COULOMB.
27. **Chemin Secret**, par Lionel de MOVET.
28. **Le Devoir du Fils**, par Mathilde ALANIC.
29. **Printemps Perdu**, par T. TRILBY.
30. **Le Rêve d'Antoinette**, par Eveline LEMAIRE.
31. **Le Médecin de Lochrist**, par SALVA du BEAL.
32. **Lequel l'aimait ?** par Mary FLORAN.
33. **Comme une Plume...** par Antoine ALHIX.
34. **Un Réveil**, par Jean de la BRETE.
35. **Trop Jolie**, par Louis D'ARVERS.
36. **La Petiotte**, par T. TRILBY.
37. **Derniers Rameaux**, par M. de HARCOET.
38. **Au delà des Monts**, par Marie THIÉRY.
39. **L'Idole**, par Andrée VERTIOL.
40. **Chemin Montant**, par Antoine ALHIX.
41. **Deux Amours**, par Henri ARDEL.
42. **Odette de Lymaille, Femme de Lettres**, par T. TRILBY.
43. **La Roche-aux-Algues**, par L. de KERANY.
44. **La Tartane amarrée**, par A. VERTIOL.
45. **Intègre**, par Pierre LE ROHU.
46. **Victimes**, par Jean THIÉRY.
47. **Pardonner**, par Jacques GRANDCHAMP.
48. **Le Chevalier clairvoyant**, par Jeanne de COULOMB.
49. **Maryla**, par Isabelle SANDY.
50. **Le Mauvais Amour**, par T. TRILBY.
51. **Mirage d'Or**, par Antoine ALHIX.
52. **Les deux Amours d'Agnès**, par Claude NISSON.
53. **La Filleule de la Mer**, par H. de COPPEL.
54. **Romanesque**, par Mary FLORAN.
55. **Le Roman de la vingtième année**, par Jacques GRANDCHAMP.
56. **Monette**, par Mathilde ALANIC.
57. **Rêve et Réalité**, par Marie THIÉRY.
58. **Le Cœur n'oublie pas**, par Jacques GRANDCHAMP.
59. **Le Roman d'un Vieux Garçon**, par Jean THIÉRY.
60. **L'Algue d'Or**, par Jeanne de COULOMB.
61. **L'Inutile Sacrifice**, par T. TRILBY.
62. **Le Chaperon**, par Louis D'ARVERS.
63. **Carmencita**, par Mary FLORAN.
64. **La Colline ensoleillée**, par Maria ALBANESI.
65. **Phyllis**, par Alice PUJO.
66. **Choc en Retour**, par Jean THIÉRY.
67. **Noëlle**, par CHAMPOL.
68. **Kitty Aubrey**, par TYNAN.

1 volume, partout : **1 fr. 50**; franco . . . **1 fr. 75**  
Cinq volumes au choix, franco. . . . . **8 fr. »**

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

Adresser lettres, commandes et mandats-poste à M. ORSONI,  
7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).

c92583

YVONNE SCHULTZ

---

LE MARI  
DE  
VIVIANE



Éditions du "Petit Echo de la Mode"

7, Rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

THE MARI

THE MARI

or

VIVIANE

THE MARI

or

VIVIANE

THE MARI

THE MARI

# Le Mari de Viviane<sup>(1)</sup>

---

## PREMIÈRE PARTIE

---

### LE RÊVE

---

#### I

#### A la recherche d'une comtesse d'Yrgil.

La route de Saint-Etienne, au Puy, est une des plus belles de France.

Sauvage ou gracieuse, molle comme une blonde écharpe ou jugulée par les rocs d'une vallée, souvent étroite comme une gorge, la route suit la Loire, et la Loire l'accompagne du chant de ses eaux roulant sur les cailloux.

Peu de villages, mais beaucoup d'arbres descendant en rangs pressés du sommet des monts jusqu'au fleuve. Parfois, la vallée s'élargit, des pâturages surgissent, limités par ces anciens volcans, aux silhouettes convulsées, sur les flancs desquels paissent des troupeaux pacifiques.

Pendant l'été, les lointains sont bleus comme dans les tableaux du Poussin, et cette vapeur azurée atténue les lignes trop précises des cratères, enve-

---

(1) Copyright by YVONNE SCHULTZ, janvier 1923.

loppe de sa romantique poésie les villages et les châteaux gothiques, postés comme des burgs au sommet de rocs en remparts de citadelles.

Pourtant, à Pont-sur-Loire, à quatorze kilomètres du Puy, le château des comtes d'Yrgil, les premiers propriétaires du pays, n'a ni donjon, ni échauguettes, ni douves remplies de ruisseaux, verts de cresson. C'est une aimable et galante demeure de l'époque Louis XVI, avec de hautes fenêtres cintrées et un toit à balustres où se déroule la frise vivante des géraniums.

Le grand soleil entre à profusion dans ces pièces claires et, cette après-midi-là, il dorait les cheveux blancs de la comtesse douairière d'Yrgil.

Elle tricotait d'un mouvement rapide et machinal, quand Ludivine, sa femme de chambre, frappa à la porte.

— Entrez ! cria Mme d'Yrgil.

Ludivine parut. La comtesse était assise dans une ample bergère de velours d'Utrecht. Elle leva la tête en entendant la porte s'ouvrir.

— Un monsieur vient d'arriver, qui demande à voir madame la comtesse, dit Ludivine.

Mme d'Yrgil fronça les sourcils : cette femme de chambre mal stylée l'agaçait continuellement.

— Eh bien ! quel est le nom de ce monsieur ? demanda-t-elle impatientement.

— Ah ! j'ai pas demandé ! balbutia Ludivine en devenant rouge.

Et, comme la comtesse posait sur elle son regard surpris, elle ajouta :

— D'abord, il a dit comme ça que madame la comtesse saurait que c'était lui.

La vieille dame allait hausser les épaules quand, soudain, une pensée traversa son esprit. D'un bond, elle se leva, toute pâle, en répétant :

— Lui, oh ! mon Dieu, lui !

Elle s'appuya pendant une minute sur une con-



sole, comme si l'émotion l'eût paralysée. Puis, elle murmura, en se redressant :

— Arriver ainsi sans me prévenir ! toujours le même, le brigand !

Et, lestement, portée par la joie, elle gagna le hall et criait déjà, en soulevant une portière :

— Toi, Olivier !

Quand un petit vieillard, debout devant un portrait de la douairière dans sa vingtième année, se retourna, souriant aimablement :

— Comment, baron, ce n'est que vous ! s'écria la comtesse, en se laissant tomber sur une chaise avec une expression de si vive déception, que le baron des Hourettes remarqua, mi-souriant, mi-fâché :

— Quel accueil, ma chère amie. Tourmentez donc votre goutte, cueillez les plus belles roses du jardin pour venir vous souhaiter votre fête, et être reçu de cette façon !

— Que n'avez-vous dit votre nom ! riposta Mme d'Yrgil, en tendant sa main. Allons, venez dans le salon, mon cher ami, bien que le hall soit l'endroit le plus frais du château. Vos roses sont magnifiques... ce sont des « Willowmere », n'est-ce pas ? Ce ton coq-de-roche eût ravi le Titien et m'enchanté. Ne trouvez-vous pas que certaines fleurs devraient être impérissables, comme des objets d'art ?

— Je transmettrai vos louanges à mon rosiériste, qui a failli pleurer en me voyant dépouiller l'arbre ! C'est un tyran. Mais, vous ne m'avez pas dit qui vous attendiez, pour me recevoir aussi mal... Vous flirtez, comtesse ! et vous ne pensez pas à moi, pour cela !

— Mon cher baron, figurez-vous que j'ai cru que c'était Olivier qui arrivait...

— Votre petit-fils ?

— Mon diable de petit-fils, parfaitement. A

propos, je viens de faire agrandir un de ses portraits. Regardez, au-dessus de la cheminée. Est-il assez beau, mon jeune comte d'Yrgil?

Le vieillard se leva, ajusta son lorgnon et considéra pendant quelques minutes le portrait d'Olivier d'Yrgil. Très bien, en vérité, ce jeune homme de vingt-six ans : de la race, des yeux ardents et un air de grand seigneur épandu sur toute sa personne svelte. Le baron hochait la tête :

— Vous dites l'attendre. Je le croyais en Tasmanie, très occupé d'explorations?

— Parfaitement, mais j'ai reçu, il y a deux mois, une lettre me disant qu'il serait de retour pour ma fête. Ma foi, il était temps qu'il revint. C'est le dernier des Yrgil et il doit assurer sa race. Surtout avec un métier périlleux comme le sien : des marches forcées, des ascensions, des naturels féroces, la perpétuelle menace d'être dévoré par une bête ou un anthropophage! Je ne vis pas!

Le baron sourit. Car Mme d'Yrgil, bien qu'elle ne « vécût pas », se portait à merveille. Forte, mais très droite, le teint clair, toute la bonne humeur provençale dans ses yeux noirs, c'était un beau type d'Arlésienne. Des Méridionaux, elle avait aussi le verbe abondant et l'imagination de feu. Elle reprit :

— Quand vous êtes arrivé, je crus presque que c'était lui, surgissant en surprise. Et cependant, c'est inconcevable. Olivier ne m'a pas dit sur quel vapeur il s'embarquait. Pas un télégramme envoyé d'une de ses escales! Dois-je croire qu'une petite congâ le retient quelque part?

Le baron hochait la tête, quand Ludivine entra et tendit à la douairière une lettre sur un plateau.

— Mais, s'écria Mme d'Yrgil en examinant le timbre, voici un mot de lui et cela est daté de Melbourne! Il est donc encore en Australie? Serait-il malade? Vous permettez, baron?

— Ma chère amie, je serais heureux d'avoir des nouvelles d'Olivier.

La comtesse décacheta la lettre et la parcourut rapidement. Soudain, ses sourcils se froncèrent terriblement, elle froissa la lettre et, finalement, éclata :

— Ah ! l'ingrat, le perfide ! Tenez, baron, n'ayez jamais d'enfants. Tous les mêmes !

Elle s'arrêta, à bout de souffle. M. des Hourettes, intrigué, lui saisissant une main, lui tapota la paume.

— Ma chère amie, vous m'effrayez ! que se passe-t-il ? Olivier serait-il malade, ou dément, ou...

— Plût à Dieu qu'il fût dément ! Au moins, j'exigerais qu'on l'enfermât ici ! interrompit Mme d'Yrgil, avec ce ton de badinage altier qu'elle avait emprunté aux grandes dames du xv<sup>e</sup> siècle. Ah ! reprit-elle, plus sérieuse, j'ai été trop faible avec lui. Enfant, il était mon petit roi, et j'ai cédé alors à beaucoup de ses caprices. Puis, il a voulu partir, et maintenant que je lui demande de revenir en France pour se marier et fonder un foyer, voici ce qu'il m'écrit :

« Melbourne, mai 19...

« Ma chère grand'mère,

« Je crains beaucoup que cette lettre te parvienne en retard. J'en serais désolé, car je désire que les vœux de ton petit-fils figurent parmi les bouquets que tu recevras pour ta fête, chère bonne-maman qui fus le seul appui de mon enfance orpheline...

— Il écrit avec délicatesse, interrompit le baron, ému.

— Oh ! reconnut Mme d'Yrgil, c'est un cœur excellent, mais une volonté d'acier. Bref, je passe sur les souhaits de fête. Ah ! voici le passage intéressant :

« Je n'ai pu, comme tu me le demandais, partir pour l'Europe, car Lemarquoy, le capitaine qui dirige nos expéditions, entreprend la traversée du pôle Sud. Nous partirons de la Tasmanie et, en passant par le pôle, nous irons jusqu'aux îles Falkland, au large de la Terre de Feu. L'expédition va bientôt quitter Melbourne, je suis lieutenant en second et serai de retour en France d'ici deux ans environ... »

— Voilà ce qu'il m'annonce, s'écria la comtesse, aussi simplement qu'il me dirait : « Je vais déjeuner au Puy et serai peut-être en retard d'un quart d'heure pour le dîner ! »

— Le fait est... commença le baron.

— Et le plus grave, reprit Mme d'Yrgil...

Mais elle s'interrompit, car Mme Plère, une de ses amies, châtelaine des Ormeaux, venait d'entrer dans le salon.

C'était une femme petite, au visage fin, avec un air de ruse et de curiosité qui la faisait ressembler aux *Changeurs* de Quentin Metsys qu'on voit au musée du Louvre. Elle sourit dans la direction du baron qui se levait pour la saluer ; puis, apercevant Mme d'Yrgil dans son déshabillé de voile noir, elle redressa ses mains sèches, gantées de suède, en s'écriant :

— Comment, chère amie, vous n'êtes pas encore habillée pour sortir ? vous avez donc oublié que je vous emmène au Puy !

— Au Puy, et, pourquoi cela ? interrogea Mme d'Yrgil qui semblait, en effet, avoir oublié.

— Il y a vente de charité au pensionnat Frémère où est Jeanne, ma nièce, et vous m'aviez promis de venir acheter à son comptoir, expliqua Mme Plère.

— C'est vrai, cela m'était sorti de la mémoire, reconnut Mme d'Yrgil en souriant.

— Et moi, je vais me retirer, dit M. des Hourettes en se levant, je suis du reste attendu à la Cure. J'espère, continua-t-il en s'adressant à la comtesse, que vous aurez l'occasion de revoir Olivier avant le délai qu'il indique et, d'ici là, cherchez-lui une fiancée...

— Hélas! ce n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire! dit la douairière.

Et, comme Mme Plère la regardait, elle ajouta :

— Je vais vous expliquer ce qui m'arrive, ma chère amie.

Le baron se retira. Mme Plère demeura seule dans le salon lumineux et, quelques instants plus tard, Mme d'Yrgil, assise près d'elle dans l'auto, franchissait les quatorze kilomètres qui séparent le joli village de Pont-sur-Loire de la ville du Puy.

Resserrée entre des montagnes, où les rocs fauves ont des allures de géants, la route en corniche côtoyait la Loire écumeuse. Et, au-dessus de ces défilés d'une rudesse guerrière, riait un ciel bleu, fleuri de nuages roses d'une grâce toute latine. Mais la comtesse ne contemplait pas le paysage féodal et idyllique à la fois. Les sourcils froncés, elle relatait à son amie ses ennuis d'aïeule, soucieuse de la continuité de sa race.

— Imaginez-vous cela? disait-elle. Deux ans d'absence, des périls inimaginables, et, pas de foyer derrière lui, pas d'enfants! Notre nom risque de s'éteindre. Il faut absolument qu'il revienne et je le marierai de gré ou de force!

— En attendant, comme disait le baron, il faudrait lui trouver une fiancée, dit Mme Plère.

— Eh bien, ma chère, là précisément réside la difficulté, dit Mme d'Yrgil.

Et, comme son interlocutrice paraissait surprise, la comtesse développa sa pensée :

— Il est très difficile de lui trouver quelqu'un. Ce beau garçon riche, porteur d'un grand nom,

ne tente guère les jeunes filles de son monde et de sa situation, car, pour les autres, il n'aurait alors que l'embarras du choix. Mais, pour les héritières, comment accepter d'épouser un homme qui explore trois années sur quatre? Ainsi, parmi mes amis de Paris, j'avais pensé à la petite Blanche de Parles. Elle n'en a pas voulu, cette enfant!

— N'y a-t-il pas Andrée Rosel qui, je crois, consentirait... suggéra Mme Plère.

— Andrée Rosel? une parvenue! je ne veux pas de cela pour Olivier. Charlotte de Blécourt serait idéale : beauté, titre, fortune, mais elle n'est pas assez sérieuse... et songez que son mari serait toujours absent! Quant à sa cousine, Madeleine de Gers, qui est veuve, elle est horriblement coquette!

— Ne connaissiez-vous pas une nommée Jacqueline d'Arémont?

— Pas un sou de dot... et, cependant, reprit la douairière après quelques instants de réflexion, je crois que je finirai par ne pas faire grande attention à la dot! Je demanderais plutôt à la future comtesse d'Yrgil de la santé, un beau nom et un peu d'austérité! Que diable, je ne peux pourtant pas exiger pour ce coureur d'océans et de pampas une femme ayant à la fois noblesse, richesse et charme! Mais où trouver la comtesse d'Yrgil de mes rêves? Je vous avoue que, dans toutes mes connaissances, je n'en vois pas une seule répondant à mes désirs! Tout au moins, celles qui me plairaient déclineraient l'honneur d'être de simili-veuves!

— Ma chère amie, dit Mme Plère qui réfléchissait profondément depuis un moment, vous dites que vous demanderiez à votre future belle-fille : santé, jeunesse et titre... et que vous passeriez sur la dot? Eh bien! je connais quelqu'un qui pourrait vous plaire...

— Vraiment? s'écria Mme d'Yrgil. Cela me rendrait un immense service, car, faire revenir Olivier

sans avoir, au moins, une personne à lui présenter m'ennuierait énormément. Vous connaissez une telle perle? Habite-t-elle Paris ou le Puy? comment a-t-elle été élevée?

— C'est une orpheline de grande famille ruinée, élevée depuis sa petite enfance au pensionnat Frémère, le meilleur de la région et où je vous conduis en ce moment.

— Je pourrais donc la voir? demanda la douairière dans un éveil de toute son impatience de Méridionale.

— Oui, à moins qu'elle ne soit justement absente, ce qui m'étonnerait. Elle doit tenir un comptoir à la vente.

— Son nom, dites-moi au moins son nom? interrogea la comtesse, avide de savoir comment s'appelait cette jeune fille.

— C'est la fille du défunt marquis d'Artenay. Elle se nomme Viviane.

— Viviane d'Artenay? répéta Mme d'Yrgil lentement. Je connais ce nom et cette famille, originaire de la Touraine, je crois... vous pensez que cette jeune personne souhaiterait se marier?

— Vous jugerez par vous-même. Du reste, nous serons bientôt arrivées.

En effet, l'auto était sortie des gorges de la Loire et courait dans la vallée. L'étrange ville du Puy se tassait dans le cirque des collines et, sous le ciel bleu, dressait ses rochers étonnants, blocs énormes dont l'un supporte une église et l'autre la colossale statue de Notre-Dame de France. La voiture traversait la ville, propre et gaie, puis, comme le pensionnat était situé près de la cathédrale et que les rues y accédant directement étaient si roides qu'on les avait aménagées en escalier, l'auto gravit la pente par des voies détournées, suivant d'antiques ruelles bordées de vieux hôtels sombres et verrouillés comme des geôles et recélant dans leur

ombre hautaine des meubles anciens, des tapisseries, des trésors inconnus à éblouir un antiquaire. Enfin, la voiture s'arrêta devant le pensionnat Frémère, ancien couvent laïcisé.

Il y avait beaucoup de monde dans la cour. On traversait le pensionnat pour déboucher dans le jardin en terrasse qui dominait la ville et les environs.

Là, sous les arbres, des tables ornées de nœuds de ruban étaient disposées en comptoirs et l'ingéniosité des pensionnaires et des maîtresses les avait remplies de jolies choses : travaux de couture, dentelles du Puy, miniatures, aquarelles, tout le bazar hétéroclite et frais des ventes de charité. Empourprées de plaisir, les jeunes filles rivalisaient d'amabilité pour faire recette.

Très vite, Mme Plère aperçut Jeanne, sa nièce, une enfant de quinze ans, encore dans l'âge ingrat, dégingandée comme un poulain.

— Ma tante, dit-elle, excuse-moi de ne pas aller à ta rencontre, je ne puis quitter mon comptoir de sucres d'orge, car tu penses, si je serais pillée!

— Et Mlle d'Artenay, quel comptoir tient-elle? demanda Mme d'Yrgil impatiente de voir la jeune fille.

Jeanne regarda la douairière en disant, surprise :

— Vous connaissez donc Viviane, madame? Elle n'a pas de comptoir et vend des bouquets en se promenant. On se les arrache.

— Ma petite Jeanne, pourrais-tu me dire où elle est?

— Ma foi non, ma tante. Mais, vous la trouverez sans peine. Ah! madame, acheva la fillette en regardant la douairière, vous épuisez mes stocks! cela va encore renchérir la vie! la vie chère!

En effet, Mme d'Yrgil, achetant une quantité de sucres d'orge, en distribuait autour d'elle sans se presser de marcher vers Mlle d'Artenay qui, lui disait-on, était là-bas, derrière le platane.



Elle redoutait presque cette première entrevue et se répétait, en vain, que cela ne l'engageait à rien. Au fond, le nom des d'Artenay lui plaisant, elle désirait de toute son âme que la jeune fille lui plût également. Comment allait-elle être? elle ne voulait ni d'une écervelée, ni d'une hypocrite, et retardait le moment de voir celle qui serait peut-être un jour la comtesse d'Yrgil.

Elle s'amusait donc à distribuer des bonbons aux enfants quand l'un d'eux s'écria :

— Oh! Viviane, donnez un bouquet à Mme d'Yrgil.

La comtesse tourna la tête. Viviane d'Artenay était à dix pas d'elle.

Occupée à disposer ses bouquets dans une corbeille, elle demeurait les yeux baissés et la douairière la vit à loisir. Assez grande, le teint d'une rose de Bengale sous une lourde couronne de cheveux blonds, elle avait dans sa robe blanche la fraîcheur, la jeunesse d'Hébé.

Cependant, en entendant répéter le nom de Mme d'Yrgil, la jeune fille leva ses paupières vivement et la douairière tressaillit.

Les yeux baissés, elle était charmante. Maintenant, elle était mieux que jolie, car ils étaient remarquables, ses yeux d'un bleu qui, dans l'ombre, paraissait violet. C'étaient des prunelles humides et veloutées, profondes et moirées d'or sous l'ombre des cils recourbés, de ces yeux où rit la jeunesse, où l'amour semble refléter son tendre et passionné visage.

— Mademoiselle, dit la comtesse avec émotion, je voudrais ces roses pour vous les offrir.

Elle désignait un bouquet dans la corbeille et tendait un billet.

— Oh! madame, vous me comblez! dit la jeune fille souriant en regardant la douairière avec une attention particulière.

Mais déjà d'autres acheteuses accaparaient Mlle d'Artenay, des vendeuses entouraient la comtesse. Elle tarda un peu à leur échapper.

— Eh bien ? interrogea Mme Plère triomphante, qu'en dites-vous ?

— Je dis, répliqua la comtesse, qu'il devrait être interdit de détenir une aussi jolie personne dans un pensionnat, loin des épouseurs !

— Le fait est que, fière et sans fortune, c'est le couvent qui l'attend, cette petite. A moins que...

Mme d'Yrgil n'acheva pas la phrase de Mme Plère, mais, se dirigeant vers Mlle d'Artenay, elle dit à son amie :

— Présentez-moi donc cette jeune fille.

— Ma chère Viviane, dit Mme Plère, je suis persuadée que vous avez entendu parler de Roche-Yrgil ?

— Oui, madame, répondit Mlle d'Artenay. Je sais que c'est le château le mieux situé de toute la région.

— Mademoiselle, dit la douairière en souriant, Roche-Yrgil manque de charmes en ce moment, car il n'est habité que par une vieille femme : moi !

— Oh ! madame ! protesta Viviane avec conviction.

— Mais je serais heureuse que vous le rajeunissiez un peu en venant me voir avec Mme Plère. C'est possible, sans doute ?

— Très possible, Mme Frémière, ma tutrice, ne me refusera pas ce plaisir. Mais, je suis confuse...

Et sa confusion s'exprimait sans gaucherie. Cette grâce élégante enthousiasma la douairière et, chez elle, l'enthousiasme était un véritable incendie. Elle dit :

— Il y a sans doute longtemps que vous êtes pensionnaire ?

— Oui, madame. Treize ans et j'en ai dix-huit. Je suis vieille !

— Oh ! fraîche vieillese ! s'écria Mme d'Yrgil, amusée par cette petite maladresse de pensionnaire. Dix-huit ans !

Puis, brusquement, la douairière reprit :

— Au fait, vous avez raison. Toute vieillese est relative. A votre âge il y avait déjà un an que j'étais mariée. On s'occupait de cela très tôt autrefois. Je gage que vous y pensez aussi ?

— Mon Dieu, madame... comme toutes les jeunes filles, répondit Viviane.

Elle était devenue très rose, cette fois, effeuillant machinalement un bouton de marguerite dans sa corbeille de fleurs. Puis, une ombre glissa sur son visage et elle ajouta, mélancolique :

— Mais il est plus sage de ne jamais y songer... et je veux être sage ! acheva-t-elle avec une énergie soudaine.

— Chut ! je suis persuadée que les prétendants ne manqueront pas !

Viviane eut un regard circulaire désignant les hauts murs entourant le jardin et qui semblait dire : « Comment voulez-vous qu'ils viennent ? » et la comtesse s'éloigna, séparée de la jeune fille par des arrivants.

Elle en savait assez. Mlle d'Artenay était jolie, bien élevée, de bonne famille, elle désirait se marier et, à sa soudaine mélancolie, Mme d'Yrgil devinait qu'elle était sans amour... une joie tumultueuse envahissait cette vive Méridionale. Elle serrait avec effusion les mains de Mme Plère.

— Ma chère amie, il me semble que vous m'avez aidée à sortir un diamant de sa gangue. Vraiment cette jeune fille m'enthousiasme et, s'il est possible que Mme Frémière confirme mon excellente impression... je crois que mon coquin de petits-fils pourrait être le plus heureux des hommes !

— Eh bien ! voici Mme Frémière. Elle est, je crois, tutrice de Mlle d'Artenay, le tuteur est à

Paris. Si vous voulez vous entretenir avec elle ?

Mme Frémière était une femme petite, obèse, mais extrêmement distinguée. Elle était née de Blignac, une des plus anciennes familles du Velay et Mme d'Yrgil pouvait se fier à son jugement. Avec la franchise des Méridionaux la douairière lui fit *ex abrupto* part de ses intentions. Mme Frémière connaissait Viviane comme sa fille. Personne ne pouvait mieux que la directrice vanter son élégance morale, et sans doute la comtesse fut-elle suffisamment édifiée, car, le soir même, elle s'arrêtait à la grande poste pour envoyer le télégramme suivant qui, colporté par la suite, mit en effervescence toutes les filles à marier du Puy :

« Olivier d'Yrgil, hôtel Britannique, Melbourne. — Je t'interdis formellement de partir pour le pôle et te prie de revenir sans délai à Pont-sur-Loire pour te marier. — Gisèle D'YRGIL. »

Et, quelques jours après, la comtesse, enfoncée dans sa bergère de velours d'Utrecht, abattait la cent soixante-douzième maille de son tricot, quand Ludivine vint lui apporter une dépêche. Rapidement la douairière l'ouvrit et lut.

« Impossible revenir, perspective projet m'assomme, respectueuses tendresses. — OLIVIER. »

Mme d'Yrgyl bondit :

« Cela l'assomme ! pensait-elle furieuse, cela l'assomme. Respectueuses tendresses. Respectueuses ! hum ! En tout cas le voilà prêt à partir et il compte, le brigand, qu'il me sera difficile de le poursuivre dans les glaces polaires ! Mais, que faire pour le retenir ? Je ne puis pourtant pas affréter un yacht pour voler à sa poursuite ! Je suis impuissante, impuissante ! »

Elle se répétait cela en soulevant l'une après l'autre les longues aiguilles d'ivoire posées sur

la table, en face d'elle. Non, personne ne connaissait aussi bien qu'elle l'orgueilleux entêtement de son petit-fils.

Toutes les vertus et tous les défauts passionnés de la race revivaient en lui. L'obstination d'Albion se mêlait dans ses veines à la générosité, à l'enthousiasme français, car d'antiques aïeux, venus d'Angleterre, lui insufflaient son opiniâtreté.

En effet, la famille d'Yrgil était de souche anglaise. Les premiers comtes d'Yrgil chassaient et bataillaient dans le Northumberland avant de suivre en France le Prince Noir qui, pendant la guerre de Cent ans, se flattait de conquérir la terre des Lys. Et Ralph d'Yrgil s'était installé dans les environs du Puy ; quand le Prince Noir retourna en Angleterre, Ralph demeura dans son manoir de Roche-Yrgil, retenu là par sa femme, la belle Aude de Saint-Paulien, qui ne voulait pas quitter sa terre natale.

Dès lors, les fils du comte d'Yrgil servirent la France et s'attachèrent à leur nouvelle patrie. Un d'Yrgyl était mort à Agnadel, aux côtés du preux et beau Gaston de Foix ; un autre avait été le compagnon de jeunesse de Louis XIV et le sang des d'Yrgyl teintait alors tous les champs de bataille où la France s'illustrait. Enfin, en 1870, le mari de la comtesse d'Yrgyl, le grand-père d'Olivier, jeune et fougueux, avait combattu dans les zouaves pontificaux et était mort pour son pays.

Et cette ardeur combative se retrouvait dans l'héritier actuel. Capable des plus belles passions, sachant souffrir volontairement pour gagner des terres nouvelles à la France, bon, généreux, chevaleresque et même calin, il pouvait cependant, si son orgueil était en jeu, devenir le plus froid et le plus dur des gentilshommes ! Etant enfant, pendant toute une année il s'était refusé de monter à cheval — sport qu'il adorait — parce qu'il avait

dit un jour : « Je ne monterai pas ce cheval bai » et, bien que l'animal fût beau et parfait, il s'était privé d'équitation plutôt que de céder à la volonté de son aïeule, elle aussi incapable de plier.

A ce souvenir, Mme d'Yrgil soupira et, entendant un bruit de roues sur le gravier du jardin, elle regarda par la fenêtre. C'était Mme Plère qui, très intéressée maintenant par ce mariage amorcé par elle, venait aux « nouvelles ».

— Elles sont désastreuses ! dit Mme d'Yrgil en lui tendant le télégramme d'Olivier.

Mme Plère était consternée par la désinvolture du jeune homme. Elle réfléchit et dit :

— Il n'y aurait sans doute qu'un moyen de faire pression sur ce rebelle : par l'argent. Mais, cela vous est-il possible ?

— C'est vrai, dit Mme d'Yrgil, j'ai le moyen de le tenir en laisse par les fonds, car Olivier n'a hérité que de peu de chose du chef de ses parents, son père ayant dilapidé sa fortune et celle de sa femme. C'est moi qui lui fais une rente.

Mme Plère hochait la tête. La fortune de Mme d'Yrgil était considérable. Elle subvenait d'ailleurs sans embarras aux frais occasionnés par les explorations d'Olivier. Mme Plère dit lentement :

— Eh bien ! coupez-lui les vivres...

— Cela ne suffira pas ! rétorqua Mme d'Yrgil. D'abord, Lemarquoy l'apprécie beaucoup et serait capable, pour l'emmener avec lui, de payer ses dépenses. Non, il faut mieux que cela. Car je connais Olivier : un cœur excellent mais une tête dure comme le diamant ! un être exécrationnel ! C'est tout à fait moi, du reste, il est charmant. Bref, il faut que je frappe un coup décisif... et, ma foi, j'ai mon idée !

— Ah ! ah ! Qu'est-ce que c'est, si je ne suis pas indiscreète.

— Tout simplement ceci : je le menace de le

déshériter au profit de Madeleine de Gers, sa petite-cousine, et ma foi, s'il s'obstine à son tour, je le ferai, répéta la comtesse avec emportement. Son opiniâtreté se heurtera à la mienne, il cédera de gré ou de force!

— Mon Dieu! s'écria Mme Plère sincèrement effrayée, s'il est contraint, ne craignez-vous pas qu'il prenne sa femme en aversion avant de la connaître?

— Tiens, je n'y avais pas pensé, dit naïvement Mme d'Yrgil.

Puis, se mettant à rire avec l'optimisme indomptable de certaines natures, elle ajouta :

— Allons donc ! comment sa mauvaise humeur tiendrait-elle devant cette jolie comtesse ? Je suis persuadée qu'il l'adorera. Ma chère amie, voulez-vous me rendre un grand service ? Mettez en partant ce télégramme à la poste.

Et la douairière rédigea la dépêche suivante :

« Reviens, sinon je suspends ta pension et, de mon vivant, je fais don de ma fortune à ta cousine Madeleine de Gers. Ma décision est irrévocable, j'attends la tienne. — Gisèle d'YRGIL. »

— Ne craignez-vous pas les indiscretions ? demanda Mme Plère.

— Non, remettez ceci à la directrice de la poste, elle est mon obligée, je suis sûre d'elle, acheva la comtesse en souriant.

## II

### Le retour de Daniel.

Dans un palace de Melbourne, les officiers d'un régiment anglais offraient à déjeuner à l'expédition Lemarquoy qui devait, sous peu, cingler vers le pôle antarctique.

Tous les hommes réunis là, jeunes ou dans la force de l'âge, étaient beaux d'énergie et de gaieté. Le repas avait été choisi, les vins de France riaient dans les verres et l'esprit vif pétillait de groupe en groupe. Au seuil de toutes les grandes randonnées, on aime à se remémorer les périls passés, comme si l'on voulait en tirer la preuve que l'on doit toujours échapper au danger, et on écoutait le récit un peu fantastique d'un nommé Castagnac, un Gascon :

— Figurez-vous, disait-il, que j'étais alors dans les monts Atlas. Je suivais un sentier en corniche; d'un côté un précipice, de l'autre le flanc abrupt de la montagne. Brusquement, à un coude, que vois-je ? un bloc tombé du sommet obstruait le sentier ! Retourner sur mes pas, impossible, j'avais dix lieues à faire pour trouver un campement et je mourais de faim. J'allais, en prenant le roc à bras-le-corps, le contourner quand j'entends un rugissement. En face de moi, de l'autre côté du rocher, un lion s'avancait à ma rencontre sur l'étroit chemin, subodorant ma présence. L'obstacle l'arrêta comme moi ; j'étais à la fois sauvé et perdu. Quand, tout à coup, je remarquai qu'un des blocs, tout pesant qu'il fût, vacillait sur sa base et pouvait être un peu écarté du flanc de la montagne. Tout de suite mon plan fut tracé ; écartant l'énorme pierre, je fis quelque bruit et, bientôt, le lion passa sa tête par l'ouverture ainsi ménagée. Mais, au même instant je laissai retomber le roc.

— Et l'animal fut écrasé ?

— Pas du tout. Il fut simplement garrotté par le cou. Impossible, par l'orifice redevenu étroit, de retirer sa tête ! Alors je contournai le bloc, me garai d'un coup de griffe possible et gagnai la vallée, laissant le lion prisonnier. Il a dû mourir de faim !

Les Anglais souriaient, sceptiques ; les Français



se moquaient franchement du Gascon qui protestait. Ce n'était plus que lazzis et bons mots échangés, les visages devenaient rouges, le ton des voix montait et, seul, un des jeunes gens semblait conserver toute sa lucidité.

Un peu renversé sur sa chaise, chassant d'un geste distrait les volutes de fumée de son cigare, le comte Olivier d'Yrgil souriait des yeux aux facéties de ses camarades sans cesser de rester maître de lui. On ne parlait plus maintenant que de la future expédition et, soudain, le Gascon, brave homme un peu fruste, s'écria :

— Oui, dans un mois on sera partis, n'est-ce pas, Yrgil ? à moins que votre mère-grand ne vous rappelle encore, eh !

Il rit très fort à cette boutade, mais le comte fronça les sourcils et répondit froidement :

— De qui parlez-vous donc, Castagnac ?

— De votre mère-grand.

— Vous pourriez dire : Mme d'Yrgil, riposta sèchement le gentilhomme. En tout cas, ajouta-t-il, se tournant vers ses autres camarades, je crois avoir à cet égard doublé le cap des Tempêtes. Ma grand'mère doit être en possession de mon dernier télégramme, je suis libre et, si je l'osais, je vous offrirais de boire du moët et chandon à ma liberté !

— Offrez, offrez toujours, Yrgil.

Et le sommelier apportait de nouvelles bouteilles. Le vin célèbre bouillait dans les coupes. Olivier, plus excité qu'il ne l'avait été jusque-là, leva sa coupe quand on lui toucha le coude.

Surpris, il se retourna.

C'était un maître d'hôtel qui lui apportait une dépêche.

Reposant sa coupe sur la table sans y toucher, le jeune homme tressaillit et, maîtrisant son impatience, demanda la permission de prendre connais-

sance du message. Naturellement, on la lui accorda et il fit sauter le cachet :

« Reviens, sinon je suspends ta pension et, de mon vivant, je fais don de ma fortune à Madeleine de Gers. Ma décision est irrévocable, j'attends la tienne. — YRGIL. »

Le comte étouffa une exclamation de fureur. Il blêmit; ses mains froissèrent nerveusement le papier et, seule, la présence des officiers anglais si maîtres d'eux dans les plus violentes occasions l'aida à se contenir. Son amour-propre se révoltait devant cette injonction formelle et, se tournant vers l'assistance, il dit :

— Permettez-moi de me retirer, messieurs, j'ai à prendre une décision importante.

— Si vous le voulez, allez dans le fumoir, Yrgil, dit Lemarquoy, le chef de l'expédition.

— Je vous remercie. Je vais y aller.

D'un pas saccadé, il se dirigea vers le fumoir, se laissa tomber dans un des profonds fauteuils de cuir et saisit son front dans ses mains.

Plus encore peut-être que le fait de renoncer à la prochaine expédition, l'obligation de céder à la volonté de son aïeule l'irritait. Eh bien ! non, il ne céderait pas. Il refusait de se marier et partirait quand même. Certes Lemarquoy appréciait trop ses services pour ne pas l'emmener. Il redressa la tête, découvrit son visage où les yeux sombres brûlaient d'orgueil. On imaginait facilement à sa ressemblance un Lucifer irréductible et passionné. Debout près de lui, Germain Laufre, son meilleur ami, le regardait.

— Tu te doutes de ce qui se passe, n'est-ce pas, lui dit vivement Olivier. Tiens, lis ce télégramme. Mais je persiste dans mon projet d'expédition, devrais-je y perdre ma fortune. Tu entends, Germain, rien ne me fera revenir sur ma décision !

Le jeune homme hochait la tête. Il considérait la dépêche, puis demanda :

— Crois-tu que, vraiment, Mme d'Yrgil te déposséderait comme elle t'en menace ?

— J'en suis persuadé, répliqua nettement le comte. Dût-elle ensuite le regretter, elle le ferait. Oh ! ajouta-t-il en riant nerveusement, nous sommes bien du même sang, de la même race, cette race qui a pour devise : « Ni Dieu, ni diable, ni roy ne me plient ; ma dame est Volonté », et je prouverai que je n'ai pas d'autre dame, en effet, que ma fantaisie. D'ailleurs, c'est inconcevable, reprit-il plus ardent, de quel droit entraver mes travaux ? Car je ne cours pas vers les plaisirs, je suppose ! je risque ma vie !

— C'est pourquoi Mme d'Yrgil veut que tu reviennes.

— Un soldat doit-il céder à la prière de son aïeule ?

— Tu n'es pas absolument un soldat et tu te dois à ta race, à cette race dont tu es si fier. Ensuite, réfléchis. Tu n'as pas, je le sais, l'intention d'explorer toujours sous les ordres de Lemarquoy. Tu veux de la gloire pour ton nom seul et, comment réaliser tes projets si tu es dépossédé ? Vas-tu, dans un mouvement impulsif, compromettre tout ton avenir ? Laisse-toi marier. Ensuite, ton foyer fondé, ton nom assuré de ne pas s'éteindre, tu nous rejoindras, ou bien tu acquerras de la célébrité pour ton compte personnel. N'est-ce pas, capitaine, que j'ai raison ?

Lemarquoy arrivait en effet et, mis au courant, lui aussi pressa Yrgil de céder à la volonté de sa grand'mère. En somme, ils approuvaient l'aïeule et devaient engager Olivier à obéir. Il y allait, non plus d'une expédition au Pôle Sud, mais de toutes les explorations de sa vie.

Les sourcils froncés, rejetant d'un mouvement

nerveux les mèches noires qui tombaient sur ses yeux, Olivier écoutait impatiemment les conseils. Il était de ceux que le joug irrite jusqu'à la frénésie s'ils ne l'ont pas tout de suite accepté bénévolement. Comme son aïeule, il était susceptible de ces emportements irraisonnés qui ressemblent à de tragiques enfantillages. Cependant, il sentait que ses amis lui donnaient tort et, se levant brusquement, il dit, sèchement :

— Soit, je vais partir. Je me marierai puisqu'il le faut.

— Et vous serez très heureux, dit Lemarquoy. Je suis persuadé que Mme d'Yrgil a en vue pour vous une délicieuse partenaire !

Olivier pâlit. Ces paroles augmentaient son irritation. Trop attaché à la douairière pour la prendre en aversion, il fallait que quelqu'un d'autre supportât le poids de sa cruelle déconvenue. Il riposta, cassant :

— Je ne serai pas heureux. On ne rend pas un homme heureux malgré lui et je suis contraint à ce mariage. Je ne puis éprouver que de l'hostilité pour celle qui, si mal à propos, a déterminé ma grand'mère à me rappeler, car, si elle n'avait personne en vue, sans doute le ton serait-il moins impérieux. Enfin, ne parlons plus de cela. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que ma fiancée ne cherche ni à me plaire, ni à prendre de l'empire sur moi. Germain, accompagne-moi à la poste, car je serais encore capable de changer d'avis en route.

Les deux jeunes gens quittèrent le palace où ils étaient entrés si joyeusement et s'engagèrent dans les larges rues de Melbourne.

Le temps était exquis ; le vent semblait apporter de l'archipel malais le parfum des girofliers, de toutes les végétations étranges et somptueuses des îles océaniques. Ils longeaient des boutiques acha-

landées, des vitrines de fleuristes encombrées de gerbes d'orchidées. Yrgil ne voyait rien. Une aversion violente croissait en lui contre CELLE qui représentait l'invisible lien qui le rappelait en France et, pâle, il rédigea sa réponse télégraphique :

« Je vais revenir par s. s. *Queen Alexandra*, choisissez fiancée, qu'elle soit sportive. OLIVIER. »

Mme Plère visitait son verger, le plus fertile de la contrée, et elle admirait l'embrasement des cerisiers, rouges de fruits, quand, dans une allée, la comtesse d'Yrgil surgit, se hâtant vers elle.

— Ma chère amie, lui dit-elle, dès qu'elle fut à portée de la voix, j'ai gagné la partie. Olivier revient, Olivier va revenir, et il accepte, les yeux fermés, celle que j'aurai choisie. Je suis bien heureuse.

Mme Plère félicita chaudement la douairière qui, en effet, exultait :

— Dès demain, reprit Mme d'Yrgil, je vais aller au Puy et je verrai Mme Frémière.

— Marier Viviane était son grand souci, dit Mme Plère, et elle va vous accueillir avec enthousiasme. Quant à Viviane, je suppose qu'elle acceptera...

Mme Plère souriait, embarrassée ; la douairière comprit sa pensée :

— En effet, dit-elle, cette jeune fille sera toute surprise par cette demande en mariage ; peut-être même ignore-t-elle que j'ai un petit-fils ! Tout cela est fort délicat, mais il est impossible qu'Olivier, d'après sa photographie, ne lui plaise pas. Il est si bien, mon Olivier !

— Certes, acquiesça Mme Plère, il a toute la mâle élégance qui fait rêver les jeunes filles. Cependant, ma chère amie, laissez-moi vous dire que Mlle d'Artenay est moderne, c'est-à-dire qu'elle

répugnerait vivement à la pensée d'être acceptée par votre petit-fils seulement sous la menace d'un déshéritement.

— Il ne faut pas qu'elle le sache non plus ! protesta vivement la douairière. J'ai été jeune, je sais combien on peut être romanesque et j'estime qu'il faut de la poésie autour des fiançailles. Mlle d'Artenay ignorera comment son mariage s'est amorcé.

— Cependant, je ne vois pas bien... dit pensivement Mme Plère.

Les deux vieilles dames suivirent les allées du verger, indifférentes aux succulentes promesses des arbres frugescents, gloire de la châtelaine. Soudain, la douairière releva la tête :

— Mon plan est arrêté, dit-elle, un vrai chef-d'œuvre. Puisque Olivier doit être bientôt le plus heureux des hommes, je veux que Mlle d'Artenay soit folle de mon petit-fils. Quel joli roman sentimental je vais échafauder ! je voudrais déjà être au Puy.

— Prenez garde, dit Mme Plère qui connaissait l'imagination indomptée de la vive douairière, ne brodez pas trop, de crainte de surcharger !

— Soyez tranquille. Allons, voilà du bonheur en perspective et Viviane ne se doutera jamais de la façon dont ses fiançailles se seront faites !

En effet, Viviane ne se doutait pas que des télégrammes la concernant volaient du Puy aux antipodes. Et, cependant, sa courte entrevue avec la douairière l'avait laissée pensive. Tandis que Mme d'Yrgil projetait d'aller demander sa main pour son petit-fils, la jeune fille, seule sur la terrasse du pensionnat, rêvait mélancoliquement...

Elle apercevait au-dessous d'elle toute la campagne vellave, blonde de soleil ; de fines buées, comme des fumées, estompaient légèrement les lignes, et le vent, chargé d'un parfum de tilleul, passait sur son visage.

Dix-huit ans plus tôt, elle naissait dans un château des bords de la Loire, en Touraine, là où le fleuve s'étale calmement sur un lit de sable couleur de miel. Et les eaux immobiles reflétaient les tourelles légères, les fenêtres à meneaux, le toit et sa lanterne Renaissance, ajourée comme une pièce d'orfèvrerie. Les premiers regards de Viviane avaient rencontré les horizons charmants de la plus douce province de France.

Son père voyageait alors en Arabie avec un cousin, Roger Marty, qui s'occupait de médecine en amateur, mais avec un intérêt passionné, étudiant les diverses affections des Orientaux. Et, avant d'être revenu en Touraine, avant d'avoir baisé le front de sa première-née, le jeune marquis mourut à Jérusalem d'une attaque de choléra. Quelques années après, Mme d'Artenay fut enlevée par une pneumonie. Mme Frémière, son amie, étant sur place, fut nommée tutrice et emmena l'enfant dans sa propre famille, au Puy-en-Velay.

Possédant ce délicieux castel Renaissance et des fermes importantes, Viviane eût été très riche... sans Me Charme...

Me Charme ! Ce nom, comme un maléfice, avait résonné à ses oreilles d'enfant. Me Charme, flattant la prodigalité de la défunte marquise, lui avait avancé de fortes sommes contre hypothèques dont il exigea, soudain, le remboursement. Eloignant habilement tous les acquéreurs, Me Charme rendit les propriétés invendables... puis les racheta au dixième de leur valeur !

Quand le docteur Marty revint en France, il était trop tard pour sauver la fortune de l'enfant et le notaire indélicat, revendant le château avec un bénéfice considérable, s'en alla, riche et honoré, jouir du bien mal acquis en Artois, son pays natal, où il habitait le manoir des Aulnes.

Viviane se souvenait vaguement du château

d'Artenay, revu à l'âge de quatre ans, et des salles, aux blanches statues, où, aurait-elle pu dire comme Mignon exilée : « des hommes de marbre m'appellent dans la nuit en me tendant les bras ! » Nulle famille, hormis le docteur Marty et son fils Daniel, médecin amateur aussi, se penchant sur les pires souffrances physiques. Certes, Mme Frémière avait été une mère pour elle, mais, très austère, d'une sévérité qui repoussait toutes les expansions, elle n'avait jamais contenté ce besoin d'affection qui emplissait le cœur tendre de Viviane.

Accoudée au parapet de pierre, la jeune fille soupira.

Depuis treize ans elle habitait ce pensionnat et, pendant longtemps, elle avait promené sous les arbres touffus de la terrasse son front limpide et insoucieux. Comme il suffisait de peu de chose pour la rendre contente ! Puis, sans qu'elle sût pourquoi, elle avait cessé de trouver la vie si belle. Une tristesse sourde s'était emparée de Viviane et s'accroissait par les soirs d'été quand elle s'accoudait à la terrasse et que, non loin d'elle, un rossignol essayait ses premières notes malhabiles et déjà brûlantes... Alors, des larmes emplissaient ses yeux aux reflets d'améthyste et elle ne savait pas ce qu'elle pleurait.

Puis, peu à peu, elle le sut. Autour d'elle, des amies aimaient, étaient aimées, se fiançaient. C'était pendant quelque temps l'exaltation charmante des amoureuses, les félicitations, l'étalage du trousseau. Enfin, elles se mariaient, disparaissaient...

Certes, Viviane était encore bien jeune pour douter de l'avenir ; mais, sans famille, qui donc s'inquiéterait de son établissement ? Comment viendrait-on la chercher dans ce pensionnat presque clottré ? Le malheur voulait que, lorsqu'elle sortait, allait chez des amies de pension, celles-ci



étaient des filles uniques. Enfin, on la savait sans dot et cela refroidissait le zèle des jeunes gens. Le désintéressement, l'amour spontané n'existaient donc pas ?

Puis, elle réagissait, et par ce bel après-midi de juin, elle s'efforçait de ne pas espérer de toute son âme quelque prince charmant comme dans les contes bleus. Elle voulait être sage, comme elle l'avait dit à cette bonne Mme d'Yrgil.

— Viviane, où êtes-vous ?

Mlle d'Artenay se redressa. Une maîtresse la cherchait.

— Je suis ici, madame, répondit-elle.

— Mon enfant, on vous demande au parloir des roses.

Cette appellation désignait avec plus de poésie que d'exactitude un étroit jardin fleuri de rosiers maigres. C'était le parloir d'été. Surprise, Mlle d'Artenay se dirigeait vers le parloir. Surprise, en effet, car il était bien étonnant qu'on vint lui rendre visite, un jour de semaine, en dehors des heures réglementaires. Et puis, elle connaissait si peu de monde !

Elle parut dans le parloir et poussa une exclamation :

— Vous mon cousin, vous Daniel ! vous êtes donc revenus de terre sainte. Que je suis contente de vous revoir ! Avez-vous fait bon voyage ?

Elle tendait son visage au baiser rugueux de son vieux cousin Marty et offrit ses mains à Daniel qui, devenu tout pâle en l'apercevant, la dévisageait avidement.

— Je croyais que vous ne reviendriez qu'en septembre. Mais, quel séjour vous avez fait en Palestine ! J'ai reçu vos cartes postales de Jérusalem. C'est beau là-bas, n'est-ce pas ?

— Non, dit rondement Marty, la terre sainte n'est pas belle ; que de fois même elle est désespé-

ment banale de lignes! Mais, tant de souvenirs l'ont sculptée qu'elle est toute entière éloquente et pathétique.

— Je suis sûre que Daniel a fait là-bas d'admirables aquarelles?

— Daniel? répondit le père moitié bourru, moitié admiratif, il rêve de fonder des léproseries, puis de passer aux Indes régénérer les parias!

— Vous avez toujours eu des idées d'apôtre! dit Viviane au jeune homme avec une nuance de respect dans la voix.

Daniel rougit légèrement, troublé par les paroles de la jeune fille, et balbutia:

— Oh! je ne retournerais là-bas que s'il m'était impossible de fonder ici le foyer que je souhaite...

Viviane ne parut pas comprendre le sous-entendu.

Daniel Marty était grand et d'une maigreur exagérée, ascétique comme si de trop longues années d'étude l'eussent empêché de se développer. Passionné de philanthropie un peu fébrile, on le sentait tourmenté comme un homme qui n'a pas encore trouvé sa voie et à qui fut promis un destin spécial. Assise près de lui, Viviane interrogeait M. Marty sur la Judée, la Galilée, les ruines romantiques de Baalbeck et Daniel ne la quittait pas des yeux.

Depuis deux ans qu'il ne l'avait pas vue, il la trouvait très changée. De l'enfant était née une adolescente élégante, au visage si clair qu'il semblait irradier de la lumière. Cette Viviane n'avait jamais cessé d'être jolie! Involontairement, Daniel, avec un trouble grandissant, se rappelait sa première rencontre avec la fillette. Venu passer les vacances à Ussac, aux environs du Puy, son père, un jour, avait invité cette petite-cousine d'Artenay. Mon Dieu, comme cette visite, en empêchant une excursion projetée, l'avait ennuyé! Et puis, Viviane était apparue, bouclée, adorable et sérieuse

comme l'*Ange Gardien* du tableau du Dominiquin. Et l'adolescent de dix-huit ans avait senti battre son cœur. Ils avaient couru ensemble dans le jardin et, finalement, vers le soir, comme on la reconduisait en voiture, Viviane, fatiguée par tant de courses, s'était endormie sur l'épaule de Daniel.

Le souvenir de cette haleine d'enfant effleurant son visage n'était jamais sorti de sa mémoire. Oui, mais, à cette époque-là il pouvait comme les autres espérer plaire, se répétait-il, tandis que depuis, par suite d'une chute de cheval, il boitait. Il se sentait déchu, amoindri, et il pâlit soudain parce que Viviane, en s'informant simplement de sa santé générale, lui rappelait son infirmité.

— Je vais bien, répondit-il nerveusement. Naturellement je ne suis pas toujours ingambe, je suis infirme!

Elle fut attristée par ce ton et dit avec une spontanéité charmante :

— Oh! mon cousin, ça ne se voit pas!

— Vraiment? balbutia-t-il, infiniment heureux. A propos, je vous ai rapporté des albums de vues et aussi un chapelet taillé dans le bois des oliviers sacrés, les oliviers vénérables comme des sanctuaires et qui ont versé leur ombre sur le front du Christ.

— Oh! Daniel, rien ne pouvait me toucher davantage! fit-elle, émue.

Elle sortit le chapelet de son écrin, puis dit :

— Mon Dieu, que je suis contente de vous voir! vous ne pouvez pas vous imaginer combien je m'ennuyais! Allez-vous retourner à Paris ou vous fixez-vous à Ussac?

— Nous restons à Ussac, répondit M. Marty; et il faudra que vous veniez nous voir.

— Avec plaisir, mon cousin, avec grand plaisir!

— Nous ne regagnerons Paris qu'à l'automne après un séjour à Pau. Nous avons à étudier les

plans du dispensaire que nous projetons de fonder à Jérusalem d'ici peu.

— Oh ! dit Viviane, comme ce sera intéressant. N'avez-vous pas besoin d'une infirmière ?

— Nous aurons comme infirmière en chef Zulimé Callistian, une jeune Arménienne orpheline, étudiante en médecine, et que nous avons amenée à Paris où elle achève ses études médicales.

— Eh bien, reprit Viviane, ne pourriez-vous m'emmener avec Mlle Zulimé ? Je ne peux pas toute ma vie rester inutile dans un pensionnat, acheva-t-elle avec une certaine tristesse.

— Nous verrons cela, dit gaiement M. Marty, pendant que Daniel rougissait de joie. Mais l'heure s'avance, il faut que nous nous retirions. A bientôt, Viviane.

— Oh ! vous partez déjà ! dit-elle avec une spontanéité qui troubla Daniel, j'aurais encore tant de détails à vous demander sur Jérusalem et la mer Morte ! je serais si curieuse de voir la mer Morte !

Mais M. Marty se levait pour partir et Daniel devait s'incliner, sortir lui aussi. Maintenant ils quittaient le couvent... Mlle d'Artenay ne les voyait plus, mais sa mélancolie avait été chassée par cette visite inattendue des seuls parents qui lui restaient. Alors, seule sur la terrasse, elle se rappela cette entrevue et la façon constante dont l'avait regardée Daniel. Est-ce que ?... Subitement la pensée lui venait que peut-être ce jeune homme l'aimait, qu'il était celui qui viendrait la chercher pour la faire vivre comme les autres. Et à cette idée son cœur ne bondit pas. Un étonnement doux lui venait et, très tranquille, Viviane se demandait en regardant la campagne vellave sous le crépuscule vieux rose :

— Si je l'épousais, ce bon Daniel, serais-je heureuse avec lui ?

Puis, elle soupira, se rappelant que, deux ans plus tôt, elle avait fait un autre rêve. Mais, à quoi bon y songer?

## III

## La fiancée.

Le plan de la comtesse d'Yrgil était simple. Il s'agissait uniquement que Viviane d'Artenay ignorât dans quelles conditions peu flatteuses pour elle se nouaient ses fiançailles et qu'Olivier ne l'acceptât que « contraint et forcé ». Or, l'idée lui vint de dire que le jeune comte connaissait de vue l'adolescente... il l'aurait remarquée lors de son dernier séjour au Puy, deux ans plus tôt, et, n'en ayant pas perdu le souvenir, il aurait demandé à sa grand'mère si elle consentirait à devenir sa femme. Mlle d'Artenay ne pourrait qu'être touchée de la constance du jeune homme et lui vouerait une reconnaissance attendrie qui, à la seule vue d'Olivier, pensait la comtesse, se transformerait en un sentiment plus tendre.

Les gens du Nord, logiques et rigoureux, seront choqués par ce plan : tromperie ! diront-ils. Galéjade, excellent stratagème, répondront les Méridionaux à l'imagination vive. Mme d'Yrgil, animée d'excellentes intentions, rêvant uniquement de faire le bonheur d'une enfant sans fortune et d'un petit-fils rempli de qualités, s'absolvait... et se louait de cette ruse. Mais, sauf à Mme Plère, elle n'en parla à personne et quand elle alla voir Mme Frémière pour l'entretenir de ses projets matrimoniaux, elle lui dit sérieusement « que c'était Olivier qui expressément demandait la main de Mlle d'Artenay ».

Mme Frémière écoutait, éblouie, ravie... Vi-

viane, sa Viviane, presque sa fille, ne resterait pas oubliée dans ce pensionnat... On l'avait remarquée, elle était chérie d'un jeune homme de son rang. Viviane allait se marier avec ce gentilhomme de qui Mme d'Yrgil lui montrait la photographie; elle deviendrait une des premières propriétaires du pays et aurait son hôtel à Paris, rue de Varenne.

La directrice adorait Mlle d'Artenay. Elle estimait que sa beauté, sa vraie bonté méritaient tous les triomphes; mais, celui-là dépassait encore ses prévisions. Une joie maternelle faisait exulter Mme Frémière.

— Madame, dit-elle à la comtesse, à la mort de la marquise d'Artenay, la mère de Viviane, ses plus proches parents, les cousins Marty, étaient en Asie pour une période indéterminée. Un tuteur légal fut donc nommé et, par la même occasion, on m'accorda d'être tutrice. En mon nom personnel, je me hâte de dire que je suis très honorée de la proposition que vous venez de me faire. Il faut maintenant que je corresponde avec Me Soudrier, le tuteur, et je vais le faire immédiatement. Enfin, je vais parler de tout ceci à Viviane. Je suis persuadée qu'elle est loin de songer à ce qui lui arrive et que, sans doute, au premier abord, la pensée d'épouser ce jeune homme va l'effaroucher un peu.

— Je l'aimerais moins s'il en était autrement, dit Mme d'Yrgil, et, bien que je sois assez impatiente de connaître la décision de cette jeune fille, je ne veux pas brusquer son consentement. Voulez-vous venir avec elle à Roche-Yrgil, vendredi? nous pourrions parler plus librement. Enfin elle ferait connaissance avec sa future propriété d'été.

Mme Frémière accepta, un peu abasourdie mais profondément séduite, et, le vendredi matin, elle alla elle-même à la recherche de Viviane qui

s'était chargée de faire répéter aux petites un chœur destiné à la prochaine distribution des prix.

La jeune fille avait une voix simple mais juste. Pour soulager le professeur de musique, très occupée en cette fin d'année scolaire, elle venait de proposer d'« exercer » les pensionnaires de la petite classe et, emmenant ses élèves dans le jardin, à l'ombre des châtaigniers, elle les disposa, puis battit la mesure. Toutes les petites voix acidulées et pleines de bonne volonté entonnèrent sur un rythme allègre :

En avant, en avant, Amazones !  
Intrépides Bellones, etc...

Mlle d'Artenay les stimula en riant :

— Plus vite, plus fougueux ! Songez que vous êtes des Amazones, des Bellones, des guerrières enfin !

À part deux ou trois, plus turbulentes que les autres, les fillettes se sentaient assez peu « guerrières », mais, de tout leur cœur, elles enflèrent leurs voix et, au-dessus d'elles, les moineaux, furieux de cette concurrence, s'égosillaient éperdument.

Mme Frémière s'arrêta à contempler sa « fille ».

Allait-elle la marier ? Certes la proposition de la comtesse d'Yrgil la séduisait ; mais, comment aborder avec Viviane la question mariage... avec un inconnu ?

— Viviane, dit la directrice en profitant d'une pause, nous allons déjeuner un peu plus tôt vous et moi aujourd'hui, car, cette après-midi, nous irons à Pont-sur-Loire, chez Mme d'Yrgil.

— Chez Mme d'Yrgil ! dit la jeune fille. Que je suis contente !

— Cela vous fait tant de plaisir ? s'étonna Mme Frémière. En somme, vous connaissez fort peu cette dame...

— C'est vrai... mais... j'ai entendu dire que le château est très intéressant...

La directrice posa son clair regard sur la jeune fille. Mlle d'Artenay détournait les yeux. Que se passait-il? Qu'est-ce donc qui pouvait l'attirer à Pont-sur-Loire, puisqu'elle ignorait les projets de la douairière? Sans insister davantage, Mme Frémière poursuivit :

— Je suis très heureuse que la comtesse s'intéresse à vous, car vous n'avez pas de relations, tandis que Mme d'Yrgil connaît énormément de monde. Si elle s'attache à vous, elle vous mariera... Vous mettez votre robe bleue cette après-midi.

C'est ainsi que, quelques heures plus tard, une voiture emportait à Roche-Yrgil Mlle d'Artenay et la directrice.

— Il fait un temps superbe, dit Mme Frémière. Vous allez voir Roche-Yrgil sous son plus bel aspect.

La jeune fille demanda en rougissant un peu :

— Y aura-t-il beaucoup de monde au château?

— Mais, je ne crois pas... je pense qu'il n'y aura que nous.

— Ah! dit Viviane avec un léger accent de désappointement.

— La comtesse recevrait sans doute beaucoup si son petit-fils était là; mais, en son absence, elle vit assez retirée, du moins à Pont-sur-Loire, car, à Paris, c'est une mondaine.

— Et... le jeune comte d'Yrgil est toujours en voyage? interrogea Mlle d'Artenay en regardant obstinément devant elle.

— Oui. Il est actuellement en Australie, mais il va revenir...

— Ah! Il s'appelle Olivier, je crois, dit Viviane.

— Oh! oh! comme vous êtes renseignée, dit la directrice, souriante et intriguée.



Elle remarquait que Viviane était devenue très rouge. Celle-ci reprit, devinant l'étonnement de sa tutrice :

— On a beaucoup parlé de lui au Puy, voici deux ans. Ne vous rappelez-vous pas, madame ?

— Non, du tout, à quelle occasion ?

— Quand on a organisé au Puy des courses de chevaux. Les meilleurs cavaliers de la région ont couru et le gagnant fut le comte Olivier d'Yrgil.

La lumière se fit dans la mémoire de Mme Frémière.

— Vous avez raison, dit-elle, et je me souviens parfaitement de tout ceci. Du reste, à ce moment-là, Mme Plère, qui a toujours été liée avec Mme d'Yrgil, m'avait parlé du jeune homme.

— J'assistais aux courses avec les Valmont, reprit Viviane avec un peu d'ardeur, et je me rappelle fort bien M. d'Yrgil. Un grand brun, pâle, les yeux noirs, un air à la fois impétueux et glacé...

— Quelle mémoire ! dit Mme Frémière très intéressée.

— Il a gagné la troisième course, précisa Viviane en s'animant, bien qu'au dernier moment son cheval eût mal pris la banquette irlandaise... On avait craint une chute. Après la course il a pris le thé à la Régence. Sa table touchait celle où j'étais avec Marguerite de Valmont et sa famille. Croiriez-vous qu'à un moment, comme il disait avoir égaré la fleur de sa boutonnière, cette folle de Marguerite a pris un œillet à ma ceinture, un œillet aurore, et le lui a offert !

— Pas de votre part, j'imagine ! dit Mme Frémière scandalisée rétrospectivement.

— Oh ! non, certainement.

Viviane se tut, contrariée maintenant d'en avoir tant dit, convaincue que Mme Frémière connaissait désormais le cher secret gardé jalousement

depuis deux ans : le secret de son déraisonnable penchant pour le comte d'Yrgil.

Certes oui, déraisonnable. Car le comte d'Yrgil, bien qu'il eût remercié Marguerite et elle-même avec la grâce aimable d'un jeune homme qui sait vivre, ne l'avait sans doute pas remarquée et il lui avait fallu faire appel à toute sa volonté pour s'empêcher de rêver à l'infini à des choses impossibles ; depuis ce jour des Courses, tous ses songes d'amour avaient eu le visage d'Olivier...

C'est pourquoi elle éprouvait une véritable émotion à la pensée de connaître ce château de Roche-Yrgil où le jeune homme avait passé son enfance.

Viviane ne se trompait pas en supposant que Mme Frémière avait deviné son secret. C'était donc là le motif du trouble qui avait envahi sa « fille » quand elle avait parlé de l'invitation de la comtesse ! Elle connaissait Olivier. Voyez-vous ces petites cachottières !

La directrice n'insista pas, enchantée que Mlle d'Artenay sût qui était le comte. Ce n'était pas un inconnu pour elle. Cela simplifierait singulièrement les choses.

Pont-sur-Loire, enchâssé de trois côtés par les montagnes vêtues de feuillages, apparut à un coude, traversé par l'éclair d'argent de la Loire et, bientôt, Roche-Yrgil sur son rocher ensoleillé surgit aux yeux de Viviane.

De la base du roc au large plateau terminal où s'érigeait le château, ce n'étaient que terrasses, taillées dans la pierre vive, irrégulières, drapées de lierre, de plantes grimpantes et fleuries. Et, sur ces terrasses, l'heureuse opulence des arbres fruitiers, les poiriers lourds, les pêcheurs roses, les pesants espaliers de pampres, toute la fraîche gloire des vergers.

La voiture s'engagea dans l'avenue montante qui conduisait au château et Viviane admirait, se tour-

nant de droite et de gauche pour voir les chambres de verdure ou les chauds massifs de sapins qui cernaient la route.

Enfin la voiture tourna devant le château et Mme d'Yrgil, sur le perron soutenu par des colonnes, les accueillit en souriant.

— Ah ! que c'est joli, ici ! dit spontanément la jeune fille.

— Entrez vous reposer, dit la douairière.

Après le soleil du trajet c'était exquis de pénétrer dans l'ombre de ce hall, très haut, autour duquel les étages supérieurs couraient en galerie. Et, sur les murs, baignant dans la pénombre dorée, des tableaux élégants et soyeux, non pas les pastels Louis XVI dont Viviane avait déjà vu des collections dans d'autres demeures, mais une série de Winterhalter, le peintre des crinolines et des amples robes, des bandeaux lisses et brillants au-dessus de visages d'une incroyable finesse de traits. En pénétrant dans le salon elle tressaillit en apercevant, à droite, occupant tout un panneau, un portrait en pied d'Olivier, en costume de chasse, un lévrier assis près de lui, aussi racés et fiers l'un que l'autre.

— C'est lui ! dit-elle furtivement.

Mais elle se tut, confuse de sa spontanéité et, tout en regardant par la baie le paysage aux lointains bleutés disposés, eût-on dit, pour le plaisir des yeux, elle jetait parfois un coup d'œil au portrait qui, du reste, semblait, où qu'elle se plaçât, fixer sur elle ses yeux noirs, doux et sérieux à la fois.

Tandis qu'elle quittait le château pour visiter le jardin, Mme Frémière, en arrière avec la comtesse, lui dit que Viviane connaissait le jeune homme, l'ayant aperçu deux ans plus tôt aux Courses du Puy. La douairière se promit de profiter de ce renseignement.

De pelouse en pelouse, les trois femmes venaient d'atteindre une éminence, à pic au-dessus de la route et commandant un cirque de montagnes, feuillues ou sèches, amplement arrondies ou abruptes comme les pics pyrénéens. Viviane demeurait immobile, rose telle une églantine sous sa grande capeline. Mme d'Yrgil contempla sa grâce printanière et, enfin :

— C'est ici le point du parc préféré par Olivier, dit-elle à Mme Frémière. Que de fois, d'en bas, en escaladant les rocs, il est monté jusqu'ici ! Ai-je assez tremblé pour lui ! Puis, je me suis aguerrie. En Europe, il passe son temps à gravir des montagnes hostiles ; loin d'ici il souffre la soif dans le désert, il rêve de gagner de nouvelles colonies à la France. C'est un casse-cou enfin !

— Non, madame, c'est un grand patriote ! dit Mme Frémière sincèrement.

Mlle d'Artenay hochait légèrement la tête comme pour approuver sa tutrice. Elle écoutait, très intéressée, les yeux vifs. Cela lui semblait admirable ce jeune homme qui, riche, souffrait et patissait pour gagner des colonies à la France. Et, tandis que Mme d'Yrgil, d'un air négligent, et sans regarder une seule fois la jeune fille, continuait d'exalter son petit-fils, Viviane revoyait l'altière silhouette du gagnant du Puy, puis le portrait du salon, le beau visage ovale, coupé par une fine moustache noire.

— S'il était un peu plus prudent, je serais tranquille, acheva la comtesse, mais il est de ceux qui ont :

L'âme d'airain pareille à la Victoire antique...

comme dirait Mme Odette de Comminges, notre poétesse nationale. La connaissez-vous ? demanda-t-elle à la jeune fille.

— Oui, madame, répondit Viviane, j'ai lu d'elle : *Le Parfum des Jours*.

Alors la comtesse, voulant savoir si, par delà ce front clair et ces yeux profonds, ne se cachait qu'un cerveau de poupée, interrogea :

— Et que pensez-vous de ce style si abondant ?

Mlle d'Artenay rougit légèrement, paraissant gênée à la pensée de donner son avis, puis répondit franchement :

— Madame, j'ai l'impression d'un coloris éclatant, des trouvailles « à la Titien » sur un dessin imparfait...

La comtesse tressaillit, frappée par la justesse de l'appréciation qui résumait si bien ce style aux métaphores splendides... et souvent inexacts. Elle reprit en souriant :

— Elle a ciselé des sonnets incomparables sur l'Italie, c'est la meilleure partie de son œuvre. Sans doute, comme toutes les jeunes filles, rêvez-vous de Venise, Florence, Rome ?

— Oh ! Venise, Florence, Rome, reprit la jeune fille, me tentent moins que les petites villes ignorées... Il me semble que toutes les émotions doivent être cataloguées pour les cités célèbres et que le guide doit indiquer : « Devant telle statue : trois battements de cœur. Devant ce tableau : une larme est d'usage ! » Non, acheva-t-elle en riant, je préférerais San Gimignano et ses tours, Amalfi et la Sicile qui me fait l'effet d'une corbeille de fruits d'or !

Elle se tut brusquement, positivement confuse d'avoir tant parlé d'elle. Mme d'Yrgil souriait toujours. Quelle délicieuse hôtesse pourrait faire cette adolescente qui, lorsqu'elle sortait de sa timidité, manifestait l'esprit le plus original, retenu par un goût délicat. Elle s'apparentait à une Catherine de Vivonne et, renseignée, sans poursuivre l'entretien sur ce sujet, Mme d'Yrgil reprit :

— Mon petit-fils a, comme vous, une préférence pour les sites inconnus, mais il n'est de périls qu'il

n'affronte ! Il est de ceux qui trouvent la terre trop petite pour eux. S'il y avait encore un continent à découvrir, certainement il y parviendrait. Mais, que de dangers le guettent ! Les indigènes, les fauves, les fièvres ! Je me l'imagine toujours, étendu sur un misérable lit de camp, malade et seul. Enfin, ne parlons plus de tout cela, allons goûter.

Elles revinrent vers le château. Viviane ne parlait pas, se représentant involontairement le jeune héros brûlé de fièvre, délirant, et son cœur s'émouvait. N'avait-il personne pour le soigner dans un tel cas ? elle n'osait le demander. Mais, on longeait un « court » de tennis et Mme d'Yrgil lui dit :

— Ah ! si mon petit-fils était ici, il vous ferait jouer au tennis. Car, ajouta-t-elle, se souvenant de la requête d'Olivier et voulant maintenant éclaircir le côté sportif, vous devez adorer les sports ?

— Mon Dieu, madame...

— Ne jouez-vous pas au tennis ? demanda Mme d'Yrgil.

— Non, madame, dit la jeune fille, je ne joue jamais !

— Comment ! s'écria la comtesse avec une désolation comique, vous n'êtes pas forte au tennis ! Il n'y en a donc pas au pensionnat ?

— J'en avais fait installer un, dit Mme Frémère, mais, toujours, on envoyait les balles hors de la terrasse ; elles tombaient dans les champs, trente mètres plus bas, et il devenait difficile de les ravoir. On a donc supprimé le tennis.

— Je joue très bien au croquet, dit Viviane.

— Ah ! le croquet ! fit Mme d'Yrgil en faisant la moue. Evidemment, le croquet ne représente pas un sport tumultueux ; il n'entraîne pas à escalader l'Himalaya ou à franchir le pôle.

Elle demanda :

— Et la marche, êtes-vous bonne marcheuse?

— Je fais vingt-cinq kilomètres sans me plaindre, répondit Mlle d'Artenay.

— Vraiment? vingt-cinq kilomètres! c'est admirable, s'écria Mme d'Yrgil ravie et émerveillée, car elle avait toujours marché... en voiture.

Puis, d'un air spontané, la comtesse ajouta :

— Eh bien! c'est curieux, Olivier l'avait deviné en vous voyant circuler, il y a deux ans, au Puy, le jour des courses. Je l'entends encore me dire : « Voici une personne qui doit avoir beaucoup d'endurance à la marche. »

L'effet fut immédiat. Viviane palpita.

— M. d'Yrgil m'a...

Elle n'osait dire : « Il m'a remarquée à ce point », mais ses yeux se posèrent dans une interrogation ardente sur Mme d'Yrgil. Cependant, celle-ci estimait avoir suffisamment stimulé la curiosité de la jeune fille et, sans répondre à sa muette question, lui dit :

— Regardez donc cette curieuse photographie, qu'Olivier vient de m'envoyer.

Cela représentait la Fern Tree Valley, une dépression aux environs de Melbourne toute jonchée de fougères arborescentes. Au premier plan, devant un groupe d'indigènes, se tenait Olivier lui-même, élancé et mâle.

— Il faut rentrer, la journée s'avance, dit Mme Frémière en se levant.

Mme d'Yrgil repoussa la photo que lui tendait Viviane :

— Si vous la trouvez curieuse, gardez-la. J'ai ici des milliers de vues du même genre. Vous montrerez ce paysage à vos amis.

Et la jeune fille, très troublée, rangea soigneusement dans son sac le portrait du jeune homme.

Elle ne parla guère pendant le retour. Mme Frémière ne l'interrogea pas. Mais, à peine rentrée

au pensionnat, Gabrielle Mairet, une grande fille hardie avec qui Viviane n'avait jamais pu se lier, lui dit à brûle-pourpoint devant ses compagnes :

— Vous êtes allée à Pont-sur-Loire, cette après-midi?

— Mais qui vous a dit?... interrogea Mlle d'Artenay en fronçant les sourcils.

— Le bel Olivier est donc de retour en France? interrogea effrontément Gabrielle.

— Non, et je ne crois pas qu'il en soit question, répondit Viviane.

— Ah! je pensais que l'on vous avait invitée pour vous présenter à ce fier explorateur. Nous espérions déjà aller prochainement à un mariage.

Viviane tressaillit et pâlit légèrement. La brutalité verbale de Mlle Mairet la blessait toujours. Elle riposta :

— Il ne s'agit pas de cela, je ne comprends pas vos insinuations.

— C'est si drôle, cette subite passion de Mme d'Yrgil pour vous, que nous pensions...

Viviane eut un geste de vive dénégation et tourna les talons. Les paroles de Mlle Mairet la troublaient. Elle, épouser M. d'Yrgil? C'était insensé. Il devait avoir le choix. Elle tira la photographie de son sac et examina attentivement le jeune homme, son front découvert par les cheveux rejetés en arrière, les yeux d'intelligence et la bouche dédaigneuse. Oui, il était bien. Cependant elle ne devait pas penser à lui.

Sans fortune, elle n'ignorait pas que cela fût un obstacle pour un mariage. Brusquement, une panique s'empara d'elle : Mme d'Yrgil, la croyant dotée, pensait-elle vraiment à elle pour son petit-fils? Mme Frémière devrait bien la prévenir. En tout cas, tout cela était absurde, Mlle Mairet avait eu tort de lui gâter ainsi sa journée et Viviane se promit de ne plus retourner à Roche-Yrgil.



Et, pourtant, huit jours plus tard, elle y retourna sans protester, attirée par un charme invincible et, malgré toutes ses résolutions, dès son entrée dans le salon, ses yeux se tournèrent vers le portrait d'Olivier...

Mme d'Yrgil l'embrassa et, bientôt, parla de son petit-fils. Viviane écoutait, souhaitant plus de détails encore sur ce jeune homme qui la connaissait bien plus qu'elle ne l'avait supposé...

Mais oui, elle ne rêvait pas, la comtesse disait :

— Dans sa dernière lettre, Olivier me demandait encore de vos nouvelles, car il n'a jamais oublié la blonde jeune fille vue au Puy le jour des courses.

Puis, se rappelant ce que lui avait raconté Mme Frémière, elle ajouta :

— Qu'est-ce donc que cet œillet aurore qu'il a toujours gardé, dit-il, et dont il me parle cette fois-ci?

Viviane se troubla. L'œillet aurore ! il se le rappelait ! cet incident avait donc vécu dans sa pensée comme il s'était, à jamais, fixé dans sa propre mémoire ? Sans attendre sa réponse, la douairière poursuivit :

— Olivier s'inquiète très souvent de ce que vous devenez, si vous avez de nombreux soupirants. Je ne vous aurais pas dit cela plus tôt, car vous étiez encore bien jeune, mais, maintenant, vous êtes une jeune fille, une femme demain. Du reste, à votre âge, j'étais mariée.

Et, en riant, elle ajouta :

— Je suis persuadée que vous feriez une délicate chatelaine, mon enfant !

Viviane devint très pâle et la tête lui tourna. Mme d'Yrgil, sans avoir l'air de s'en apercevoir, se mit à parler des différentes stations thermales de l'Auvergne, mais elle guettait la jeune fille et son trouble la renseignait. Mlle d'Artenay songeait :

« Je dois rêver... et, pourtant? Penserait-elle vraiment à moi pour Olivier? Hélas, je n'ai pas de fortune, madame, ne me parlez pas ainsi, car si, apprenant ma situation, vous vous retiriez, je perdrais le courage de vivre! »

Elle se débattait dans une angoisse délicieuse. Depuis sa première visite à Roche-Yrgil, la pensée du jeune homme ne la quittait pas. Elle le revoyait toujours aux courses, campé sur son alezan vif. Ou bien au thé de la Régence, disant galamment en acceptant l'œillet aurore : « Je suis un heureux mortel puisque les Grâces me fleurissent. »

Toute cette journée-là elle souffrit et fut presque soulagée quand elle quitta Roche-Yrgil.

Mais, en rentrant au pensionnat, Mme Frémière l'entraîna dans son cabinet de travail et, posant ses mains sur les épaules de Viviane, elle lui dit, émue :

— Mon enfant, j'ai à vous parler très sérieusement de la part de Mme d'Yrgil.

Et Viviane apprit, tandis que la nuit d'été tombait autour d'elle comme une pluie de parfums, qu'Olivier l'aimait... depuis deux ans... et désirait en faire sa femme.

Elle! Lui! Moment radieux qui l'inonda d'une félicité sans bornes. Quoi, ensevelie au fond d'un pensionnat de province, voici qu'un homme séduisant, fier, courageux, digne d'épouser la plus charmante des héritières, la recherchait et de si loin écrivait pour demander sa main! Alors qu'elle se croyait seule sur terre, là-bas, aux antipodes de l'univers, quelqu'un pensait tendrement à elle! C'était le prince charmant des légendes à qui le don de son cœur et de sa jeunesse était bien peu de chose à offrir...

Ce fervent amour émut Mme Frémière et la douairière pleura de joie. Savoir que son petit-fils

serait adoré la comblait de bonheur. Comme elle allait gâter Viviane ! Et la jeune fille radieuse, sûre de l'amour d'Olivier, marchait confiante vers l'avenir...

## IV

## Le bonheur des uns...

Le bonheur de Viviane occupait la ville entière. Dans toutes les familles où des jeunes filles souhaitaient à la fois l'amour et la fortune, où les parents regardaient avec des yeux rapaces tout homme susceptible de donner à leurs enfants la situation qu'ils rêvaient pour elles en secret, la nouvelle parut comme un brillant météore et les éblouit.

Et, selon la bonté des cœurs ou la force des ambitions, elle suscita des commérages passionnés.

Quoi ! ce comte d'Yrgil, le petit-fils de la plus grande propriétaire du pays, se décidait à se marier et qui épousait-il ? une personne sans fortune destinée au couvent, qui, sans doute, eût même accepté cette éventualité et qui tout d'un coup se trouvait arrachée à cet avenir, couronnée par la richesse et l'amour.

Mais, une constatation abaissait ce premier sursaut de surprise : l'élue était belle et peu de mères pouvaient penser en regardant leur fille :

— Mon enfant était mieux qu'elle... et il ne l'a pas remarquée !

Enfin, la poésie de cet amour qui distinguait cette Viviane hier encore inconnue charmait involontairement et l'on se répétait, dans les réunions élégantes où se font et se défont les réputations :

— Quelle chance elle a, cette Mlle d'Artenay !

Et nul en effet ne pouvait contester cela.

— Elle aura tout, disaient ses compagnes, en mêlant un soupir à leur sourire, elle aura le parfait bonheur !

— Oh ! le parfait bonheur, niaient certaines autres, cela n'est pas sûr ! S'entendront-ils ?

— Elle est si séduisante !

— C'est bien romanesque, ce mariage, disaient de vieilles personnes d'un ton presque scandalisé, et le romanesque est bien rarement un gage de félicité !

— Oui, passée la lune de miel, que deviendra ce bel amour ?

— Il y a des bonheurs intenses et fugitifs : j'ai l'impression que celui de Mlle d'Artenay sera de ceux-là !

— Je ne le crois pas, disaient d'autres, elle saura changer en une tendre amitié la grande flamme du début.

Et personne n'admettait, ne pouvait deviner que ce « bel amour » ne fût qu'une fable. Cependant, lors d'un thé, Gabrielle Mairet dit un jour, en montrant dans un éclat de rire bref ses jolies dents aiguës de louve :

— Êtes-vous sûres, mesdames, qu'il l'aime encore ?

Et comme on se récriait, surpris, elle ajouta :

— Il tarde beaucoup à revenir en tout cas pour un fiancé pressé ! Peut-être en cours de route a-t-il rencontré quelque autre personne qui cherche avec succès à le retenir et regrette-t-il sa décision ?

Ces paroles soulevèrent l'auditoire de curiosité... Le roman sentimental se rehaussait, il était du reste notoire qu'Olivier prolongeait indéfiniment ses escales.

— Savez-vous quelque chose ? que vous a-t-on dit ?

Mais en vérité Mlle Mairet ne savait rien d'autre

que ceci : Olivier d'Yrgil allongeait son voyage... N'était-ce pas suffisant ?

— Il ne sera peut-être pas de longue durée, ce merveilleux bonheur ! soupira quelqu'un.

— Il y en a qui ne durent qu'un jour ! dit la voix grave d'une douairière.

Mais, l'impression produite par ces paroles ne dura pas. La destinée de Mlle d'Artenay, le luxe qui commençait à l'entourer comme une marée montante de choses raffinées, émerveillait et, quand elle passait dans l'automobile de Mme d'Yrgil, suivant les rues mornes du Puy, on soulevait les rideaux de tulle des fenêtres et les jeunes filles, en se mordant un peu les lèvres, enviaient son sort et rêvaient au bonheur de Viviane...

Et cependant, bien qu'elle fût déjà fiancée depuis quinze jours, ses cousins Marty n'étaient pas au courant ! Au moment de les prévenir, une sorte de gêne s'était emparée d'elle. Elle devinait que cette nouvelle apporterait un chagrin à Ussac et elle reculait devant la nécessité de contrister ses cousins. Elle décida de leur annoncer cela de vive voix, car, vivant très enfermés, sans châtelains dans le voisinage pour les renseigner, ils ignoraient tout en effet et l'attendaient ce jour-là.

Le docteur ayant appuyé sur un bouton, une porte s'ouvrit et :

— Monsieur m'a sonné ? demanda le domestique en entrant dans la bibliothèque du château d'Ussac.

— Oui, répondit M. Marty. Je voulais vous demander si on a trouvé des fraises des bois pour le goûter ?

— Oui, monsieur, il y en a un plein panier ; la fermière a apporté aussi de la crème. La cuisinière prépare des gâteaux.

— C'est bien. Dites à Marie de servir le tout à quatre heures et demie.

Le domestique se retira et M. Marty, jetant un regard sur la pendule, murmura :

— Deux heures... Viviane et son institutrice ne vont pas tarder à arriver.

— Peut-être n'est-elle pas pressée d'être ici... dit Daniel qui, installé devant la verrière de la bibliothèque, faisait de l'aquarelle.

— Pourquoi dis-tu cela ? interrogea M. Marty en regardant affectueusement son fils qui continuait de travailler, la tête penchée.

— Viviane doit être reçue dans des endroits plus séduisants qu'Ussac.

— Corbleu ! s'exclama M. Marty. Certes, Ussac est sombre comme un donjon féodal, mais je trouve que cela ne manque pas d'allure et je suis persuadé que la jeune cousine est de mon avis. Rappelle-toi comme, lorsqu'elle était enfant, elle aimait venir ici. Vous couriez comme des lévriers dans les corridors.

— Les temps ont bien changé... Ma cousine saurait toujours s'élancer sans doute, mais moi...

— Pourquoi dis-tu cela ? interrompit tristement le père en allant s'asseoir près de son fils. Pourquoi toujours songer à ton accident ? Et d'ailleurs, cela ne se voit pas tant que cela, elle-même te l'a dit l'autre jour.

— Simple formule de politesse ! répondit Daniel, et, dans son visage pâle, ses yeux bleus s'emplissaient d'ombre. Puis, se levant brusquement, le jeune homme ajouta :

— Je vais sortir. Oui, il est inutile que Viviane me trouve ici. Tu lui diras que... j'avais affaire.

— Comment ! tu veux sortir ? c'est inimaginable ! que pensera ta cousine en ne voyant pas son camarade d'enfance ?

— Justement elle n'a pas besoin de voir en moi un « camarade », car moi je ne puis la considérer comme une camarade !

M. Marty saisit les mains de son fils et l'attirant près de lui :

— Daniel, tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Le jeune homme fronça les sourcils, rejetant sa tête en arrière comme si un aveu était une torture pour lui. Le père poursuivit doucement :

— Je l'ai toujours su, et pourquoi Viviane ne te rendrait-elle pas cette tendresse ? qui sait si vous n'êtes pas faits l'un pour l'autre ?

— Viviane doit être très recherchée, murmura Daniel.

— Cependant, quand nous sommes allés la voir au pensionnat, Mme Frémière ne nous a pas caché que sa pupille était toujours libre... Alors, pourquoi ne parlerais-tu pas à Viviane ? qui sait si, déjà, elle n'a pas songé à toi ! son existence de pensionnaire doit commencer à lui sembler vide et je crois que la perspective d'en sortir, surtout en l'épousant, lui serait très agréable.

— Vraiment, père, tu crois qu'elle accepterait... un boiteux ?

— Mais, qu'as-tu donc à me parler toujours de cela ? D'abord quand tu es assis ça ne se voit pas ! Et puis tu as ton intelligence, et même ton visage. Une jeune fille, quoi qu'on en dise, n'est jamais indifférente au physique d'un fiancé. Eh bien ! il serait fort qu'elle ne te trouvât pas bien !

Et le bon M. Marty s'emballait, devenu cra-moisi ; mais Daniel sourit mélancoliquement :

— Cher père, dit-il, tu me vois à la fois avec les yeux de la plus tendre des mamans que tu fus pour moi et avec la partialité d'un ami. Car tu es mon meilleur, mon unique ami. Nous avons toujours vécu ensemble comme peu de pères et de fils le font. Aussi, je le répète, ton jugement est affreusement partial. Cependant, je veux espérer. Si belle que soit Viviane, elle n'a pas de fortune et peut manquer de prétendants. Moi, à défaut de

titre nobiliaire, je possède des propriétés dont elle serait la souveraine...

— Une souveraine délicieuse, affirma M. Marty. Mais j'entends la cloche de la porte d'entrée. Sans doute qu'elles arrivent. J'ai bon espoir, moi, que la petite cousine accepte tes hommages. A toi de savoir choisir des termes captivants ! N'a-t-elle pas dit, du reste, qu'elle partirait volontiers pour Jérusalem avec nous ?

Et les deux hommes sortirent de la sombre bibliothèque.

Le château d'Ussac, ancien pavillon de chasse dépendant du vaste domaine féodal de Polignac, aujourd'hui en ruines, avait l'aspect sévère des bâtiments de cette époque qui, même quand ils étaient réputés « lieux de plaisance », étaient cependant flanqués de tours, de bastions, d'échauguettes... Des douves profondes entouraient le parc, mais sur les vieilles pierres de la demeure, la vigne vierge avait étalé sa frissonnante fourrure de feuilles vert tendre.

Une voiture s'engageait entre les platanes de l'allée centrale et s'arrêtait devant le perron où Marty et son fils attendaient les voyageuses.

— Mon cousin ! s'écria Viviane en sautant sur le sol sans attendre l'aide de Daniel, comme je suis heureuse de revoir Ussac ! Il me semble que je rajeunis !

— Oh ! dit M. Marty, vous n'êtes pas encore à l'âge où l'on s'attendrit sur les souvenirs d'enfance. Pour vous l'avenir doit sembler tellement plus beau que le passé !

— L'avenir ! dit-elle, en devenant pourpre, oui, certes, l'avenir est parfois enchanteur...

Elle s'asseyait dans un fauteuil d'osier, devenue subitement pensive et agitée à la fois comme si les simples mots de M. Marty l'eussent troublée. Daniel disait :



— Bien que venue en voiture, vous êtes peut-être un peu lasse ?

— Moi ? oh ! je ne suis jamais fatiguée, répliqua la jeune fille. Mais Mlle Cordier, qui m'accompagne, a souffert du soleil pendant le trajet. Ah ! voici le vieux Vincent qui apporte des rafraîchissements. Reprenez courage, chère mademoiselle.

Le domestique, grave comme un prophète, déposa le plateau sur la table ; Mlle d'Artenay sourit.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, Vincent ? quand j'étais fillette et que je venais ici, vous m'installiez des balançoires dans les arbres.

— Oh ! je me « remets » très bien mademoiselle, mais mademoiselle est tellement embellie ! répondit le serviteur avec un regard extasié.

La jeune fille se mit à rire. Elle regarda autour d'elle et murmura :

— Cher vieil Ussac, il ne change pas, lui, et à chaque printemps il a toujours la même housse de jeune vigne vierge !

— Oui, il ne change pas, dit Daniel, mais il n'a pas comme vous l'avantage de pouvoir embellir.

Mlle d'Artenay ne parut pas entendre le madrigal. Elle ne semblait pas pressée de revisiter les lieux de ses vacances d'enfant et demeurait enfoncée dans le rocking-chair, le regard perdu, les lèvres légèrement entr'ouvertes sur les petites dents lumineuses.

— A quoi rêvez-vous ? demanda gaiement M. Marty.

— Je respire, je vis, j'attends l'avenir, répondit-elle en se troublant un peu.

M. Marty échangea un coup d'œil avec son fils. Il n'y avait pas une demi-heure que la jeune fille était là et il semblait aux deux hommes qu'un grand changement s'était opéré en elle. Ce n'était plus la Viviane qu'ils avaient vue au pensionnat quelque temps plus tôt, lors de leur retour d'Asie.

Qu'est-ce qui métamorphosait ainsi la jeune fille ? Ils la regardaient attentivement.

Sur son mobile visage un enchantement était passé qui donnait une profondeur mystérieuse à ses yeux... De temps en temps, une béatitude semblait planer sur son front et, pendant ces éclairs fugitifs, on croyait voir, par delà la toute jeune fille qu'elle était encore, la créature enchanteresse qu'elle serait dans quelques années quand le charme de la femme s'ajouterait à sa beauté.

M. Marty songeait alors : « Est-ce de venir ici qui l'embellit ainsi, sans doute aime-t-elle mon fils. » Cela semblait tout naturel à ce père passionné qui adorait Daniel. Le jeune homme lui-même, en examinant Viviane, espérait trouver dans son expression rêveuse la preuve de la tendresse de Mlle d'Artenay pour lui.

Oui, c'était la tendresse qui posait ainsi sa lumineuse couronne sur cette tête adolescente, mais les deux hommes ne se doutaient pas qui en était l'objet.

En effet, depuis le soir où, bouleversée, Viviane avait, par delà les continents et les mers, tendu sa main confiante à Olivier, son amour pour lui avait grandi. Dans un enthousiasme ingénu elle rêvait de donner sa vie pour lui. Non, elle n'était plus orpheline et, depuis quelques semaines, sa vie était un conte de fée, si inattendu, si enivrant, qu'un philosophe eût tremblé... car tant de bonheur est souvent une sorte de coupe dorée offerte avant l'épreuve...

Mais, nul philosophe ne connaissait Mlle d'Artenay ; nul magicien ne pouvait lui faire voir, à travers la distance, Olivier, sombre et contraint, revenant en France en maudissant le destin, et Viviane, par ce bel après-midi en visite chez ses cousins, souriait, un peu gênée pourtant. Soigneusement, tout en parlant, elle roulait son écharpe

autour de sa main gauche afin qu'on ne vît pas tout de suite le diamant de sa bague de fiançailles.

— Mon cousin, dit-elle pendant une pause où sa gêne augmentait, vous m'avez promis de me montrer vos croquis d'Orient, je suis très curieuse de les voir.

Daniel alla les chercher, passant derrière le fauteuil de Viviane afin qu'elle ne le vît pas marcher — sa claudication était pour lui une perpétuelle souffrance morale, surtout devant cette adolescente — et, bientôt, il revint un carton sous le bras.

Alors elle s'extasia, prise à l'enchantement de ces croquis teintés, qui, bien que succincts, rendaient le style rugueux des terres judaïques et syriaques. Le temps passait, on servit le goûter dans la salle à manger féodale, fraîche comme un souterrain, et l'on revenait sur la terrasse quand M. Marty dit à Mlle Cordier :

— Regardez donc, il y a ici une antique inscription sur le mur...

Et, laissant les deux cousins ensemble, il allait s'éloigner de quelques pas quand Viviane le retint doucement :

— Mon cousin, je voudrais vous parler...

Son ton était un peu mystérieux et Daniel, le cœur battant sans s'expliquer pourquoi, se pencha sur ses esquisses pour se donner une contenance.

— J'ai une très grande nouvelle à vous apprendre, commença la jeune fille. Mais, d'abord, connaissez-vous la comtesse d'Yrgil ?

— De nom. Je sais qu'elle habite à Pont-sur-Loire.

Daniel, penché sur l'esquisse, ne bougeait pas et son immobilité même rassura Viviane qui poursuivit :

— Elle a un petit-fils, oui, un jeune homme de vingt-six ans qui est explorateur.

Elle s'arrêta. Daniel, toujours incliné, demeurait immobile. Pas un muscle de son visage ne tressaillait. Il devait comprendre cependant. Eh bien, pensa-t-elle, elle s'était trompée, son cousin ne l'aimait pas et, dans la bonté de son cœur dénué de coquetterie, Viviane en éprouva un véritable soulagement. Alors elle reprit plus vite :

— Le comte Olivier d'Yrgil m'avait remarquée il y a deux ans au Puy et il vient de demander ma main... J'ai accepté avec l'approbation de mes tuteurs et je suis fiancée. Je me marierai les premiers jours d'octobre prochain...

Elle tendait sa main où irradiait le diamant des fiançailles. M. Marty, maître de lui, disait, devenu un peu pâle :

— Je croyais que ce jeune homme était en Océanie... qu'il faisait partie d'une prochaine expédition polaire ?

— Il y a renoncé pour moi, répondit ingénument la jeune fille.

— Ma chère enfant, si vous avez accepté la demande de M. d'Yrgil, c'est que vous l'aimez sans doute ?

— Il m'est très cher, dit-elle avec une voix caressante, et toute la lumière de ce beau jour sembla se concentrer sur son front clair. Puis, gênée de sa spontanéité même, elle baissa la tête.

— Eh bien, laissez-moi vous féliciter et vous embrasser.

— Et moi aussi je vous félicite, ma chère cousine, dit Daniel d'un ton calme en s'approchant d'elle. Je suis très heureux de votre bonheur.

Et Viviane, lui tendant les mains, s'écria, candide :

— Ah ! comme je suis contente que cela vous fasse plaisir !

Il n'était plus question d'aller à Jérusalem, au dispensaire, avec Zulimé Callistian, une autre destinée l'appelait !

Quelques instants plus tard, la voiture repartait vers le Puy, emportant Mlle d'Artenay et l'institutrice, et, quand la porte du domaine d'Ussac se fut refermée, Marty, se tournant vers son fils, debout, accoté au chambranle d'une fenêtre, lui dit simplement :

— Tu es un homme, Daniel. J'en connais peu qui auraient eu ta force.

Daniel secoua la tête. On eût dit qu'il n'avait plus le courage de prononcer une parole et qu'il avait usé toute son énergie à l'effort douloureux de paraître insensible devant le bonheur de Viviane.

— Mon enfant, murmura M. Marty bouleversé par l'expression déchirante de son fils, ne te désespère pas; voyons, ce mariage n'est pas encore fait. Tu as toute la vie devant toi.

— Oui, pour la regretter! murmura amèrement le jeune homme.

— Non, pour espérer. Souvent ceux qui paraissent à jamais séparés sont réunis. Qui sait! Crois en ton avenir.

— Mon avenir, dit sourdement le jeune homme, le voici : je fonderai une léproserie à Jérusalem, je ferai un peu de bien pour oublier le mal que la vie me fait!

— Voyons, tu ne veux pas partir maintenant? s'écria le père.

— Si, tout de suite. Je ne veux pas voir ce mariage!

— Non, Daniel, ne pars pas. Qui sait si elle sera heureuse en ménage. Elle connaît bien peu son fiancé. Peut-être, un jour, aura-t-elle besoin de toi.

— Tu crois? s'écria Daniel.

Puis, après un moment de réflexion, il dit :

— C'est bien. Je resterai.

## DEUXIÈME PARTIE

## LA RÉALITÉ

## I

## Le grand jour.

L'heure sonna à la petite pendule d'émail ancien et, brusquement, Viviane d'Artenay se redressa sur son lit en ouvrant les yeux.

Elle vit autour d'elle sa chambre blanche de pensionnaire. Au travers des rideaux de toile claire, un peu de jour perlait et, sautant sur le tapis, la jeune fille songea soudain :

— Mon Dieu ! quelle heure est-il ? aurait-on oublié de me réveiller !

Elle jeta un regard sur la pendule et sourit, rassurée : six heures.

Elle s'approcha de la fenêtre, écarta les rideaux.

L'aube incertaine errait dans le ciel et de grandes vagues roses commençaient de refouler l'amoncellement des vapeurs grises qui suivent la pleine nuit. La rosée se formait sur les plantes ; les arbres de la terrasse (en dessous d'elle étalaient leur sombre parterre et les douces montagnes, qui cernent le Puy, semblaient formées par les nuages tant elles paraissaient légères.

— Il va faire beau, songea Viviane en souriant.

Très doucement, elle ouvrit les rideaux pour mieux voir le cher pays de son enfance, puis, se retournant, elle jeta un regard circulaire dans sa chambre.

C'était une pièce très simple, au petit lit blanc comme les murs, mais il semblait qu'une fée passant là venait de laisser tomber une partie de ses atours.

Sur des chaises, il y avait des lingeeries étalées, lingeeries modernes très sobres et patiemment brodées et rebrodées au chiffre de Viviane d'Yrgil, surmonté de la couronne. Mille choses vaporeuses, parfumées. Sur une coiffeuse son nécessaire de toilette en ivoire, cadeau récent dont elle allait, ce matin-là, se servir pour la première fois. Enfin, dans un angle, le scintillement virginal de la robe de mariée près du voile en point d'Angleterre fragile, jauni par le temps et précieux comme un voile de déesse.

Viviane, pensive, regardait la robe nuptiale. Le Grand Jour était donc arrivé. Elle allait engager sa vie à Olivier d'Yrgil. Les fiançailles — le meilleur temps de sa vie, lui avait-on souvent répété — prenaient fin...

Était-ce vraiment le meilleur temps de sa vie? Il lui semblait que non. Oh! certes, au début, ç'avait été un rêve radieux, l'étonnement ravi du bonheur inespéré... Puis, ç'avait été l'attente, l'arrivée toujours retardée d'Olivier. Enfin, trois semaines plus tôt, le jeune homme, accompagné de sa grand'mère, s'était fait annoncer au pensionnat.

Viviane revoyait la scène. D'abord, sa propre émotion, puis son entrée dans le parloir. Il était debout près de la fenêtre, très grand, svelte, mieux encore qu'elle ne l'imaginait, et il lui semblait que la timidité la rendait toute petite, tout apeurée devant cet homme à qui elle s'était engagée.

Il fit un pas vers elle et, s'inclinant, baisa sa

main. Alors, en voyant cet homme penché sur ses doigts, elle reprit confiance et sourit.

Mais lui ne souriait que d'un air contraint. Il énuméra les différents contretemps qui avaient retardé son arrivée. A Colombo, il avait manqué la correspondance pour l'Europe. Puis, survint une avarie aux machines, en pleine Mer Rouge, sous un soleil implacable. A Marseille, on avait parlé de les mettre en quarantaine à cause d'un cas de peste signalé parmi l'équipage. Enfin, il arrivait.

Viviane lui parla des Courses, deux ans plus tôt. N'était-ce pas là, du reste, qu'il avait remarqué la jeune fille? Il affirma avec une courtoisie froide qui démentait ses paroles qu'il conservait un souvenir ému de cette après-midi-là. Mlle d'Artenay, rose d'émotion, lui rappela les œillets que Marguerite avait pris à son corsage pour en fleurir la boutonnière du jeune homme. Dieu sait qu'Olivier avait oublié ce geste, mais il sourit, et, voyant une touffe de pâquerettes à la ceinture de Viviane, il en prit quelques-unes en disant :

— Cela me reporte à ce jour-là!

Elle le trouvait un peu distant, mais charmant... Puis il se mit à parler avec Mme Frémière de ses expéditions et, oubliant ce que représentaient les fleurs qu'il venait de cueillir à la taille de sa fiancée, il les déchiquetait en parlant, atrachant machinalement les pétales. Viviane ne se doutait pas que c'était le symbole de son ménage, ces pâquerettes candides démantelées par ces doigts nerveux et indifférents, et que c'était son âme, fleurie d'illusions, qu'ils allaient effeuiller...

L'entrevue, en somme, avait été courte au grand regret de Viviane. Elle ne put cacher sa déception à Mme Frémière. Mais la directrice protesta. Le comte, disait-elle, avait été « ce qu'il devait être » : infiniment respectueux. Il eût été de mauvais goût, assurait-elle, qu'il fût autrement. Au contraire,



son attitude attestait son attachement profond, un peu grave.

Viviane fut convaincue. La froideur relative de son fiancé, pendant les autres visites, lui parut naturelle et protocolaire. Ce n'était qu'après le mariage qu'il devait se montrer plus tendre et, impatientement, elle attendait ce jour où, enfin, Olivier la regarderait avec douceur en la serrant dans ses bras.

En somme, ils s'étaient peu vus, Olivier ayant été plusieurs fois à Paris. Il lui avait parlé de ses voyages et, discrètement interrogé par elle, de ses projets d'avenir. Il ne s'agissait que de randonnées extra-européennes. Viviane n'osait lui avouer qu'elle souhaitait l'accompagner. Cette jeune fille, confiante dans la vie courante, devenait subitement timide en présence de ce jeune homme, et elle levait de beaux yeux craintifs et soumis vers ce fiancé qui ne la regardait jamais avec abandon...

Enfin, puisque cela devait être ainsi ! Elevée en pension, Viviane n'avait jamais vu de fiancés ensemble ; elle ignorait quel degré de tendresse peut exister entre eux et croyait enfin que l'attitude du comte était motivée par son respect... D'ailleurs, tout le monde autour d'elle le trouvait beau, séduisant, parfait. Il n'y avait rien à dire, mais elle était heureuse que le jour de son mariage fût enfin venu.

L'or pâle du matin entraît dans sa chambre, le soleil jetait des moirures sur le tissu de la robe nuptiale, on frappa à la porte de la jeune fille.

Elle cria : « Entrez. » Une femme de chambre parut, bientôt suivie de Jeanne Plère et de Marguerite de Valmont, la meilleure amie de Viviane.

— Chérie, nous venons aider à vous habiller, s'écria Marguerite en embrassant son amie. C'est moi qui vous mettrai votre voile, on dit que cela porte bonheur et qu'on se marie dans l'année.

Mlle d'Artenay sourit tandis que Marguerite lui chuchotait à l'oreille :

— Pendant la messe, tu demanderas une grâce pour moi, n'est-ce pas ?

— O brune Marguerite, répondit Viviane en riant, je sais bien ce qu'il faut demander !

— Que j'épouse Paul. Dis bien son nom surtout, que le bon Dieu, par distraction, ne me fasse pas épouser Roger !

Elles s'embrassèrent de nouveau, troublées à la pensée qu'un jeune homme, presque un inconnu, allait les séparer bientôt. Viviane sentait combien elle le chérissait, ce pensionnat claustral, ses maîtresses, ses compagnes et, malgré elle, son sourire était perlé de larmes qui s'arrêtaient au bord des longs cils.

Pendant qu'elle se préparait, Olivier d'Yrgil déjeunait à côté de sa grand'mère dans la salle à manger de Roche-Yrgil. La douairière, un peu inquiète au fond, examinait son fils et ce visage hermétique, glacial, la désolait. Ainsi, même la vue de cette belle jeune fille ne l'avait pas adouci ! Il demeurait aussi hostile qu'au premier jour. Et elle qui avait tant dit à Viviane qu'il l'aimait, qu'allait-elle penser ? Pendant les fiançailles on pouvait mettre l'extrême réserve du jeune homme sur le compte des usages, mais, après le mariage ? Mme d'Yrgil commençait à s'effrayer d'avoir tant embelli la vérité et elle ne pouvait pas encore se douter de toutes les conséquences que devaient avoir ses imprudentes affirmations...

La douairière n'y tint plus et dit soudain :

— Olivier !

— Que veux-tu, grand'mère ? interrogea le jeune homme en fixant sur elle ses yeux sombres.

— J'espère que ce soir, quand ta femme sera ici, assise à ma place et combien plus séduisante que moi, tu auras un visage plus aimable.

— Je n'ai pas envie d'être aimable, riposta le comte en fronçant les sourcils.

— Tu es ridicule, mon petit ! éclata la douairière en froissant sa serviette. Comment, tu vas épouser une jolie femme et tu fais une mine de croque-mort ? ah ! ton père n'était pas ainsi, lui !

— Mon père, répliqua Olivier d'une voix subitement tremblante, mon père ne rêvait rien de mieux dans la vie que le bonheur. Moi, j'ai reçu ce matin un sans-fil de mes compagnons de voyage. Ils me félicitent et pendant qu'ils s'en vont vers la gloire, qu'ils vont connaître des terres que je désirais visiter par-dessus tout, je me marie, moi, je me marie avec une jolie femme, c'est entendu, mais une femme que je n'aime pas, que je n'aimerai jamais !

Il s'était levé, sortant de sa poche le fâcheux télégramme qui, envoyé d'un point de l'océan antarctique, lui rappelait tous ses rêves détruits. Mme d'Yrgil baissa la tête et une grosse peine gonfla son cœur. Elle avait tant souhaité faire le bonheur des deux jeunes gens ! Des larmes emplirent ses paupières. Olivier s'en aperçut.

— Grand'mère, dit-il avec un trouble subit.

— Laisse-moi, dit-elle, trop fière pour pleurer devant son petit-fils.

Mais il s'était agenouillé devant elle et, prenant les mains de la douairière, il les baisait en répétant :

— Pardonnez-moi... non, ne pleurez pas, ne pleurez pas, cela me fait trop de mal. Tranquillise-toi, tu vois, je me calme, je suis calmé. Ne crains rien. Tu sais que je suis un galant homme ; je serai avec ma fiancée comme il faut que je sois.

Il l'embrassa et Mme d'Yrgil, prompte à l'optimisme, crut tout arrangé.

Mais Olivier avait trop présumé de sa force d'âme en promettant d'être aimable. Son hostilité contre Mlle d'Artenay était trop vive, il avait trop

de préventions contre elle pour être aimable. Redevénu froid, la bouche amère, les yeux ailleurs, il se présenta peu après devant Viviane.

La pension possédait une chapelle blanche. Par les claires verrières, le soleil atténué de cette fin de saison entraît en torrents d'or et l'orgue versait dans la nef sa foule de sonorités. Le suisse frappa le dallage de sa canne et un frôlement courut sur le tapis.

Viviane d'Artenay, la plus ancienne pensionnaire, s'avancait en mariée au bras de M. Marty, son seul parent, qui la conduisait à l'autel.

Son voile cachait son visage pâle et elle crispait un peu sa main gantée sur le bras de son cousin. Cette chapelle, elle y avait fait sa première communion ; les joies candides de sa religieuse enfance l'avaient eue pour cadre. Elle y avait connu de purs bonheurs, profondément confiants, et voici qu'elle y venait maintenant, envahie d'une joie craintive...

Elle s'agenouilla sur le prie-Dieu et regarda l'autel. Il était fleuri de roses comme le jour de sa première communion... des buissons de cierges brasillaient et cette chasuble du prêtre, son confesseur, avait été en partie brodée par elle. Puis, tout à coup, s'éleva un chœur, frais comme le jaillissement d'une source : les voix de ses compagnes qui, depuis quelque temps, en grand secret, avaient appris des chants nouveaux...

Olivier s'était agenouillé près d'elle. Priait-il ? elle n'osait le regarder. Mais, voici que le prêtre s'adressait à eux et il lui semblait qu'elle allait mal prononcer le « oui » sacramentel, trop haut ou trop bas. Très difficile à dire le « oui », si encore on ajoutait « mon père », ce serait un point d'appui pour la voix et cela faciliterait beaucoup... L'abbé Hamel interroge le comte d'Yrgil :

— Consentez-vous à prendre Viviane-Thérèse-Louise d'Artenay pour épouse?

— Oui, répondit le jeune homme d'un ton tranquille qui ne décelait pas la plus petite émotion. Elle aussi acquiesça et, se dégantant, elle tendit sa main qui tremblait.

Toujours maître de lui, sans cette gaucherie que donne parfois le bonheur, Olivier glissa l'anneau au doigt de la jeune fille, puis, selon le rite, il garda sa main dans la sienne.

Et il la tenait comme il eût tenu un objet quelconque, sans valeur ou sans intérêt. A ce moment solennel, toute jeune fille, émue par le grand engagement qui lie sa vie, aime que son compagnon, par une tendre pression de main, lui fasse comprendre qu'il sera un protecteur, un ami passionné... Mais Olivier ne paraissait pas comprendre le trouble de sa jeune femme et, quand la messe commença, il demeura debout, regardant droit devant lui.

Sans doute était-ce encore l'usage...

Maintenant Viviane se raccrochait éperdument à cet espoir. Elle refoulait ses larmes. Enfin, elle leva les yeux vers celui qui était désormais son seigneur et maître.

Mais Olivier, grave, très pâle, n'abaissa pas son regard vers celle qui l'arrachait à la fiancée que son orgueil avait élue : la Gloire ! A cause d'elle, il ne ferait pas parti des conquérants du Pôle !

Et son front se creusait d'une ride amère que Viviane ne lui connaissait pas jusqu'alors...

Quelqu'un dans l'assistance étudiait l'attitude du comte.

C'était Daniel Marty.

Puisqu'il avait si bien su cacher son amour à la jeune fille, il n'avait pu se dispenser d'assister à son mariage. Lui aussi, comme tout le monde,

croyait que, depuis des années, le comte d'Yrgil soupirait pour Mlle d'Artenay. Stupéfait, il regardait ce jeune homme froid qui jamais ne s'inclinait vers sa femme. Et Daniel groupait dans sa mémoire les divers jugements formulés sur Yrgil. On ne disait de lui que du bien, vantant ses prouesses avec Lemarquoy. De tous les compagnons du grand explorateur, il était celui qui risquait sa vie avec le plus de mépris. Mais, si dédaigneux de sa propre existence, que pèserait pour lui le cœur d'une jeune femme ? On lui discernait les épithètes de fougueux, audacieux, n'avait-il pas les défauts de ses qualités mêmes ? La fougue est souvent de la violence et l'audace de la dureté. Non, il ne s'expatrierait pas avant de savoir si Viviane était heureuse.

La messe était terminée. Dans un brouillard d'encens, le comte et la comtesse d'Yrgil quittaient la chapelle. Pendant la réception qui suivit le lunch, Yrgil se révéla brusquement aimable, brillant, complimentant les femmes, sans du reste s'occuper de la sienne. Mais Viviane ne l'avait jamais vu aussi enjôleur. Elle reprit courage. Pourtant, elle sanglota, éperdue d'une angoisse inavouée, quand elle dit adieu à Mme Frémière et qu'elle dut s'en aller vers l'inconnu avec cet Olivier, redevenu taciturne et de qui, malgré elle, elle avait un peu peur...

Pourtant, il pouvait être bon ! elle l'avait vu, en partant, baiser au front sa grand'mère avec une douceur caLINE qui l'émut. Sans doute que, bientôt aussi, il aurait avec elle cette même tendresse réchauffant son cœur transi !

Les invités se dispersaient. Mme d'Yrgil prenait le soir même le rapide pour Paris et les jeunes gens allaient passer quelques jours à Roche-Yrgil avant de gagner Florence.

— Prenez garde, madame, vous allez vous faire prendre la main dans la portière!

C'était son mari qui la prévenait en s'asseyant près d'elle, dans la limousine. Vivement elle retira ses doigts et sourit en ripostant :

— Je suis très étourdie!

— Toutes les femmes le sont un peu, répliqua Olivier. Voulez-vous que je remonte la glace?

— Non, je ne crains pas le vent. J'adore même les tempêtes...

Il ne répondit pas. Elle n'osa poursuivre. La voiture traversait la ville, dépassait les dernières maisons, s'engageait dans le défilé où seules la Loire tumultueuse et la route trouvent passage entre les monts solitaires. Olivier d'abord ne dit rien. Puis, désignant un barrage qui retenait les eaux du fleuve, il parla de la houille blanche, des entreprises électriques, des travaux à effectuer. Un vrai marivaudage, enfin!

Et, toujours ce regard distant! Viviane se sentait horriblement seule et triste. Par la portière de l'automobile elle aperçut enfin Roche-Yrgil, sur son rocher feuillu, et, comme ils ralentissaient pour pénétrer dans la propriété, Olivier s'anima soudain :

— Aimez-vous le château? demanda-t-il à sa femme.

— Beaucoup, répondit-elle spontanément.

Et elle se force à parler des pelouses et du verger quand elle s'aperçoit qu'il ne l'écoute pas. Alors elle se tait, tandis que l'automobile gravit lentement la forte rampe qui, en lacets, atteint le château. Il n'y a pas très longtemps qu'elle venait pour la première fois dans ce parc, et comme son cœur était léger alors! Puis, la blanche demeure apparaît avec la frise écarlate de ses géraniums enroulés autour des balustres du toit. Olivier souriait un peu, subitement adouci. Enfin, les « usages », ces

féroces usages allaient être relégués dans le passé. Il n'était peut-être pas impossible qu'elle trouvât le mari, le tendre compagnon promis à son cœur.

Devant le perron, Olivier sauta légèrement à terre et lui tendit la main pour qu'elle descendit. Puis, il entra dans le hall, cette pièce démesurément haute que les étages supérieurs entouraient en formant galerie. Tous les tableaux parurent accueillir Viviane d'un sourire : et les grandes dames de Winterhalter, et les aïeules anglaises, assez nombreuses, car, en souvenir de leur origine, longtemps les comtes d'Yrgil avaient pris femme en Angleterre. Olivier désigna les belles ancêtres empanachées, emperlées, fraîches comme des gerbes de fleurs, et dit d'un ton mi-aimable, mi-ironique :

— Il faudra que bientôt votre portrait vienne prendre sa place dans cette galerie. Mais, laissez-moi vous conduire à votre appartement.

Au premier étage, il ouvrit une porte et, en s'effaçant pour la laisser entrer :

— Me permettez-vous de venir vous chercher pour le dîner dans une heure d'ici ? demanda-t-il.

— Mais oui, répondit-elle avec un sourire contraint.

Il était parti. Elle demeura seule dans ce boudoir d'un charme vieillot et se laissa tomber sur la chaise longue, accablée par le poids de son cœur.

Comme elle se sentait isolée ! Non, elle devait réagir, refouler ses larmes. Viviane s'en rendait compte, peu à peu : Olivier n'était certainement pas aussi épris d'elle qu'on s'était plu à le lui représenter. Peut-être, après l'avoir si expressément demandée en mariage, avait-il changé d'avis. Alors, c'était à elle à le ramener par sa grâce, son dévouement, son amour.

On frappa à la porte du boudoir. Le cœur battant, elle répondit :



— Entrez.

C'était Dora, la femme de chambre, qui venait lui offrir ses services. Evidemment, elle n'allait pas se présenter au dîner en costume tailleur et, vivement, désireuse de plaire, elle passa dans son cabinet de toilette.

Quelques instants plus tard, Dora, se reculant de deux pas en apercevant sa maîtresse dans la glace, s'écriait, sincère :

— Mon Dieu, que madame la comtesse est belle !  
Viviane tressaillit de plaisir.

Mieux que la robe de mariée, son déshabillé d'un rose doux et chaud avivait la flamme bleue de son regard. Inconsciemment elle se sourit, heureuse d'être belle... à cause d'Olivier.

Ne serait-il pas séduit en la contemplant, tentante comme un arbre fleuri ? La confiance l'envahit : bientôt, il se pencherait amoureusement sur elle, accueillant d'un sourire sa beauté de fleur et de fruit.

Mais elle entendit son mari qui, passant devant son boudoir sans s'y arrêter, descendait dans le hall.

Avait-elle mal compris ? ne devait-il pas venir la chercher ? Sans bruit, car le tapis amortissait le bruit de ses pas, la comtesse quitta le boudoir.

Un bruit de voix lui parvint. Quelqu'un parlait dans le hall.

Surprise, elle se pencha au-dessus de la balustrade et aperçut un inconnu qui causait avec Olivier. A quelques mots, saisis au passage, elle reconnut qu'il s'agissait d'un ami intime et elle allait se retirer quand une phrase l'atteignit comme un soufflet.

Oubliant, sans doute, que le hall n'était pas plafonné et que, des étages supérieurs, on pouvait facilement entendre, Olivier disait :

— Moi, un mariage d'amour ! moi, épris comme un jeune homme, dis-tu ? Ai-je l'air d'un homme amoureux, par hasard ?

## II

## La vérité.

Germain Laufre, le compagnon d'exploration du comte d'Yrgil, avait un frère : Jean. Et ce Jean Laufre était un des meilleurs amis d'Olivier. Ils s'étaient connus fortuitement chez Lemarquoy et, tout de suite, une amitié réciproque était née entre eux par suite d'une grande parité d'inclinations. Jean était alpiniste ; les jeux de la mort lui étaient familiers, il les domptait avec un sourire égal qui plaisait à Yrgil, plus impulsif et le regrettant.

Or, Jean avait appris le retour de son ami et ses fiançailles. Olivier lui avait écrit, l'informant que son mariage était avancé d'une huitaine. Mais, cette lettre avait vainement poursuivi Jean, d'Interlaken à Andermatt, de Brigues à Zermatt. Elle n'était pas encore en sa possession quand, se dirigeant sur les Pyrénées, il passa par Pont-sur-Loire.

Quand il arriva au château, le maître d'hôtel, surpris et mystérieux, lui annonça que monsieur le comte ne pourrait peut-être pas le recevoir. En effet, l'heure était tardive, mais Jean, fort de son intimité avec Olivier, insistait pour le voir quand le domestique ajouta : « ... à cause des événements, Monsieur peut comprendre... »

— Quels événements ? demanda le jeune homme. Quelqu'un serait-il malade au château ?

— Comment, Monsieur ignore donc ? Monsieur le comte s'est marié ce matin et vient de rentrer avec Madame la comtesse.

Confus d'arriver si mal à propos, Jean allait se retirer quand Olivier, attiré par le bruit des voix, parut dans le hall.

— Toi, mon vieux ! s'écria-t-il. C'est ce matin

que je t'attendais. Enfin, sois le bienvenu. Tu as bien reçu ma dernière lettre?

— Je n'ai rien reçu du tout, mais, pardonne-moi tout de même de venir si maladroitement troubler votre intimité. Je me retire en te félicitant chaleureusement, car la renommée m'a appris que tu fais un délicieux et poétique mariage d'amour! Hein, toi qui jurais si bien que ta grand'mère ne parviendrait pas à ce but. Je vois qu'elle a eu raison de persister et que l'Amour t'a pris à son piège comme un jouvenceau!

Laufre riait. Le domestique s'était retiré. Aucun bruit ne parvenait des étages supérieurs et, trompé par ce silence, oubliant la trahison de ce hall ouvert à tant d'oreilles, le jeune homme répliqua ironiquement :

— Alors, toi aussi tu as cru dans la fable du mariage d'amour! Moi, un mariage d'inclination, moi épris comme un jouvenceau, dis-tu! Ai-je l'air d'un homme amoureux par hasard?

C'était cette phrase-là que Viviane, sortant de son boudoir, avait reçue en plein visage et en plein cœur. Stupéfait, Jean Laufre regardait son ami et les traits durcis d'Olivier, sa bouche amère l'avertirent de son erreur. Il balbutia :

— En effet, tu n'as pas l'air enchanté. Cependant j'avais entendu dire que depuis deux ans...

— Je connaissais cette jeune fille, n'est-ce pas? Depuis deux ans je soupirais après elle? Absurdités que tout cela! J'ai vu Mlle d'Artenay pour la première fois voici trois semaines et, avant, je ne soupçonnais pas son existence. Voici la vérité, ma lettre te disait cela du reste.

— Alors, je ne comprends plus! avoua Laufre désespéré.

— C'est très simple, riposta Olivier, avec une irritation qu'il ne parvenait plus à maîtriser. Ma grand'mère, romanesque comme toutes les femmes,

répugnait à un simple mariage de convenances. Autour d'une union à laquelle je ne consentais qu'avec colère, elle a éprouvé le regrettable besoin de créer une fable poétique ! La fable d'un amour contenu depuis deux années ! La fable que je suis obligé de maintenir et qui m'exaspère !

— Mais, dit Laufre ahuri, Mme d'Yrgil en agissant ainsi voulait peut-être obtenir le consentement de Mlle d'Artenay qui, sans doute, eût repoussé un mariage de convenance.

— Elle ?

Olivier eut un éclat de rire nerveux, puis, plus bas, avec une réelle amertume, il reprit :

— Cette ruse était bien inutile, car Mlle d'Artenay est une ambitieuse.

— Tu crois ?

— J'en suis persuadé. Est-ce qu'on accepte ainsi un homme sans le connaître. Oh ! je l'ai jugée immédiatement, je suis assez physionomiste du reste !

☞ — Il n'est physionomiste qui ne se trompe.

— C'est ma femme, elle porte mon nom, dit le comte, par conséquent pour tout le monde c'est une créature d'élite ; je te prie même de le répéter. Mais à toi, mon plus sûr ami, je puis bien le dire, je suis certain que c'est une habile petite fille qui a su, sans avoir l'air d'y toucher, arriver à ses fins !

— On la dit très jolie, dit timidement Laufre.

— Plus que jolie, mon cher, une jeune souveraine. Mais une beauté qui m'agace par son insinuante douceur... je sens qu'elle veut à tout prix me séduire et que son apparence ingénue cache une ténacité qui me met hors de moi ! Oh ! non, qu'elle n'espère pas faire ma conquête ! J'ai horreur de ces femmes qui savent indéfiniment courber le front, accepter les affronts sans se rebeller, tout, pourvu qu'elles arrivent à leur but ! Sans doute rêve-t-elle de m'ensorceler ? ajouta Olivier avec un

nervosisme qui étonna Laufre. En tout cas, malgré ma froideur blessante depuis que nous nous connaissons, elle a conservé cette même attitude soumise.

Il étouffait de colère contenue. Non, certes, il ne se doutait pas que Viviane l'aimait; il ne croyait pas qu'une jeune fille pût s'éprendre éperdument d'un homme qui ne lui a jamais parlé; s'éprendre par cet immense besoin d'aimer qui remplit un cœur de dix-huit ans. Olivier reprit :

— En somme, je représentais un beau parti pour cette pensionnaire sans fortune, appelée à prendre le voile, sans doute, faute de trouver un époux de son rang. Cela valait bien quelques artifices. Ma grand'mère, si loyale, elle, s'y est laissé prendre! Mon mariage est une captation.

— Tu t'emballes! dit Laufre désolé, et je sais que, lorsque tu es en colère, tu exagères les choses.

— Ah! s'écria le comte, pouvoir enfin dire ce que je pense! T'imagines-tu ce qu'est ma vie depuis trois semaines? Ne voir que des gens qui me félicitent de mon « bonheur » et à qui je dois répondre par des sourires! Cela me soulage de parler en toute confiance... car j'ai ta parole, n'est-ce pas, que tout ceci est strictement entre nous? Je suis un galant homme et j'ai l'intention d'avoir, vis-à-vis de ma femme... de la courtoisie, sinon de la tendresse. Tiens, quittons ce sujet. Je suis marié, c'est irrévocable. Passons. Et toi, que deviens-tu? J'ai quitté Germain en bonne santé.

Les deux jeunes gens causèrent quelques instants, mais leurs pensées étaient ailleurs. Laufre songeait à la confiance de son ami; et déjà Olivier s'étonnait d'avoir ainsi confié — fût-ce à son meilleur ami — l'opinion désobligeante qu'il avait sur celle qui portait son nom. Sa nervosité était évidente. Laufre le remarqua et se leva pour partir.

Sans le retenir, Olivier lui dit aussitôt :

— Je vais t'accompagner jusqu'à la grille! l'air me fera du bien.

Et les deux jeunes gens sortirent.

Très lentement, s'appuyant au mur, Viviane d'Yrgil rentra dans son boudoir et tomba sur la chaise longue.

Une si atroce souffrance morale l'envahissait qu'elle en ressentait un malaise physique. Elle suffoquait, balbutiant des mots sans suite... La vérité, elle connaissait la vérité! Voilà donc en quelle réalité s'était transformé son beau rêve vermeil! Et, comme des soufflets, certaines paroles d'Olivier revenaient la frapper : il ne s'était marié qu'avec répugnance? la fable de l'amour! sa timidité de jeune fille éprise taxée d'attitude doucereuse, elle accusée de ne l'avoir épousé que par ambition, accusée de vouloir le séduire à tout prix!

La tête renversée, les mains tombées, elle gémissait, accablée. Le beau songe mutilé de ses fiançailles pesait sur elle et elle espérait mourir d'émotion.

Pendant ce temps, les jeunes gens descendaient le parc. Ils ne parlaient plus, sauf quelques remarques indifférentes sur le temps et la saison. Olivier, détendu par sa récente explosion, regrettait d'avoir tant parlé, et, cherchant un moyen d'effacer ses paroles, il dit :

— Tu sais, il faut en prendre et en laisser dans tout ce que je t'ai dit. J'étais hors de moi tout à l'heure; sa vue a le don de m'exaspérer!

— Elle est donc, bien que jolie, déplaisante à apercevoir?

— Oh! non! protesta Olivier avec une telle vivacité que son ami le regarda...

Mais le comte d'Yrgil ajouta nerveusement :

— Il commence à pleuvoir! eh bien, mon vieux, c'est contrariant, car, maintenant, il n'y a plus de

train pour le Puy avant plusieurs heures. Je vais te donner mon automobile.

— Ma foi, cela me rendra service, répondit Laufre. Alors, je te quitte. J'espère que je te retrouverai de meilleure humeur quand tu me présenteras à Paris, à la comtesse d'Yrgil.

Olivier eut un fugitif sourire et, après avoir installé son ami dans l'auto, il remonta hâtivement au château sous la pluie commençante.

En quelques minutes, il gagna le hall, puis le boudoir de sa femme.

La porte était entr'ouverte. Il la poussa sans bruit et aperçut Viviane.

Elle était immobile dans sa longue robe couleur d'aube et de soleil et semblait somnoler, les yeux mi-clos.

Mais une expression si pathétique était répandue sur ce visage, que le comte tressaillit. Jamais, non plus, il ne l'avait vue si touchante. Les longs cils projetaient une ombre veloutée sur les joues blanches, la bouche s'entr'ouvrait douloureusement sur les dents comme dans l'exhalaison d'une plainte.

Olivier ne comprenait pas ce qui déterminait cette attitude et il était troublé par la vue de cette toute jeune femme, sa femme. Une grande partie de sa mauvaise humeur s'en était allée avec sa confiance. Il fit quelques pas sur le tapis. Elle ouvrit des yeux effarés en se redressant :

— Oh! dit-il, souriant pour la première fois depuis qu'ils se connaissaient, vous avez emprunté à la candide Aurore la plus suave de ses robes!

Elle ne paraissait pas comprendre le madrigal, ses grands yeux devenus positivement épouvantés. Un peu interdit, il dit en avançant :

— Je viens vous chercher pour le dîner, Viviane.

— Ne me touchez pas! dit-elle haletante en reculant vivement.

— Mais, je ne comprends pas...

Elle prit une grande respiration, puis, lui échappant, courant vers sa chambre, elle dit :

— Descendez, descendez dîner... J'irai vous rejoindre.

Et elle disparut.

Olivier, surpris, demeura immobile... puis, il haussa légèrement les épaules, ne voulant pas approfondir cette petite comédie si féminine, et dont le but lui échappait. Mais, il ne descendit pas, peu pressé d'entrer seul dans la grande salle à manger solennelle. Au contraire, il s'assit sur la chaise longue que venait de quitter sa femme et aspira la fine odeur d'iris que son passage avait laissée dans la pièce. Il vit sur un guéridon un petit mouchoir de batiste, il le prit, tout envahi de douceur...

Ses préventions s'évaporaient devant un sentiment plus intense. Et puis, bien que ses voyages l'eussent endurci et qu'il se fût juré de haïr celle que sa grand'mère lui imposait, la tendresse naturelle d'Olivier le maîtrisait. Un besoin d'affection montait en lui, bien qu'il s'en irritât ; il ne pouvait le refréner quand, très doucement, la porte de la chambre s'ouvrit prudemment...

Intrigué par cette prudence même, il regarda.

Viviane parut. Non plus la jeune déesse dans la robe de l'aurore, mais une silhouette en tailleur sombre, une valise à la main. Sans voir Olivier, elle se dirigea vers la porte du boudoir. Très surpris, il dit :

— Mais, ma chère amie, nous ne partons pas ce soir...

Elle fit un saut en arrière en étouffant un cri et demeura debout contre le mur, livide, s'accrochant à une draperie. Il s'était levé d'un bond, lui interdisant le passage, ne comprenant rien cependant. Elle dit péniblement, les dents serrées :

— Laissez-moi passer. Je vous croyais descendu. Je veux partir.



— Partir? s'écria-t-il stupéfait, mais où voulez-vous aller? qu'est-ce que cela signifie?

Elle claquait des dents, puis, se raidissant, elle balbutia :

— Je veux partir pour ne plus jamais vous revoir. Je ne veux pas, je ne peux pas être votre femme.

— Délirez-vous? êtes-vous souffrante? que voulez-vous dire?

— Ceci : je n'ai consenti à vous épouser que parce que je croyais que vous m'aimiez. Je m'étais trompée. C'était faux, j'ai le droit de partir. Oh! non, je ne veux pas rester près d'un homme qui, à toute heure, pourrait m'accuser d'être une intrigante!

Olivier, redevenu maître de lui, la regarda froidement. Il croyait comprendre et, toutes ses préventions revenues en foule, il s'adossa à la porte et dit avec une lassitude hautaine :

— Je vous en prie, ma chère amie, épargnez-moi cette comédie! Oui, oui, je devine votre but. Vous voulez que je vous oblige à rester pour pouvoir toujours me dire, dans la suite, que c'est moi qui vous en ai suppliée. Eh bien, soit, admettons que je vous ai implorée et allons dîner. Je vous assure que cette mise en scène était bien inutile!

— Je ne veux pas que vous parliez ainsi, protesta Viviane.

— Oh! vous n'allez pas me faire une scène, je suppose! dit-il impatientement. Ce serait d'un goût déplorable; je vous sais bien élevée, du reste. Comment, d'ailleurs, me laisser prendre à votre ruse? Vous avez eu des mois pour réfléchir, trois semaines, tout au moins, depuis que je suis revenu, et c'est maintenant, à l'heure où, précisément, tout est devenu irrévocable que, tout à coup, vous vous apercevez que je ne vous aime pas! que, tout

à coup, vous ne pouvez le supporter! C'était hier qu'il fallait vous en rendre compte!

— Je ne le sais que de ce soir, répondit Viviane faiblement.

— De ce soir! une lettre anonyme? interrogea dédaigneusement le comte.

— Non, c'est vous-même qui me l'avez appris!

Et, fermant les yeux, elle acheva d'une voix blanche :

— J'ai entendu toute votre conversation avec votre ami!

Olivier chancela. Et, en même temps, il se rappela que le hall était découvert. Une fois déjà, étant enfant, la même mésaventure (combien moins grave alors) lui était arrivée! Et, machinalement, il tentait de se rappeler quelles paroles il avait prononcées, pour les effacer, les expliquer... tandis qu'elle reprenait, indignée, éperdue :

— Oh! comme on m'a trompée! Tous, tous se sont concertés pour me duper vilement, faire de moi un objet de mépris! En quels termes on m'a parlé de votre amour! Et, quand je vous ai vu, quand j'ai été effrayée par votre froideur, comme on a bien su endormir mes craintes, me mentir! Vos absences? on me représentait qu'elles étaient causées par vos missions! votre attitude lointaine: par vos soucis, votre respect! Et c'est votre grand-mère, votre mère que je respectais, qui m'a trompée ainsi! C'est mal, très mal!

Au nom de sa grand-mère, Olivier sursauta, atteint dans son amour filial.

— Ne parlez de ma grand-mère, dit-il. Elle a agi pour le bien, elle voulait votre bonheur autant que le mien et cela est rare de la part d'une belle-mère. Elle souhaitait que vous vous crussiez aimée, comptant que vous ne sauriez jamais rien. Il ne faut voir que l'intention.

— L'intention! s'écria Viviane en se redressant.

Je vois le fait. La tromperie organisée qui m'a conduite au plus sanglant des outrages : être diffamée par mon mari devant un étranger!

Il se mordit les lèvres. Oh! comme il l'avait tout de suite regrettée, cette confiance déplacée. Il balbutia :

— Jean Laufre n'est pas un étranger. C'est mon *alter ego*, mon ami le plus cher, et tout homme est autorisé à se confier à un intime. J'avais le droit de lui faire des confidences...

— Vous n'aviez pas le droit de me calomnier! Mais Olivier redressa la tête. Quand cet orgueilleux jeune homme se sentait dans son tort, il s'en irritait et se cabrait. Il fut injuste et riposta :

— Ne prononcez pas de tels mots! Certes j'ai eu tort... d'être entendu de vous; mais, vous, ne soyez pas brusquement si susceptible après l'avoir été si peu! Car, à la plus humiliante des froideurs vous avez, pendant trois semaines, opposé une douceur qui était un manque de dignité. Dans quel but?

Elle se roidit. Oh! tout souffrir plutôt que de lui avouer : parce que je vous aimais! Tout, plutôt que de reconnaître qu'elle l'avait éperdument chéri et qu'elle avait été devant lui timide et sans défense comme une enfant apeurée. Elle ne répondit pas, suffoquée. Il continua, redevenu hautain, insultant dans sa tranquillité dédaigneuse :

— Vous vouliez me séduire à tout prix malgré ma répugnance que, dites-vous, vous n'apprenez que ce soir!

— Laissez-moi partir, dit-elle brisée par cette lutte inégale entre sa faiblesse d'enfant, heureuse jusque-là, et sa force d'homme aguerri. Laissez-moi partir, je renonce à me défendre. Mais vous? Sans amour pour moi vous n'avez pas craint de vous agenouiller devant Dieu, de me jurer une tendresse que vous ne ressentiez pas! Gentilhomme, vous

avez menti comme les autres. Enfin! je vous pardonne tout ce que je souffre!

Il bondit, saisit dans sa main enfiévrée la main frêle dans le gant de peau et la serra en s'écriant :

— Ah! comprenez-moi aussi. Tout ce que j'ai souffert depuis des mois, c'est par vous, à cause de vous. A cause de vous, j'ai dû renoncer à une noble tâche qui m'était aussi chère que ma vie, contraint par la force à vous épouser. Vous n'avez été dans ma vie qu'un obstacle.

— Eh bien, reprit-elle, puisque je ne suis qu'un objet d'aversion, laissez-moi partir ce soir.

— Non, je m'y oppose! répliqua Olivier.

— Vous vous y opposez? dit-elle dans un cri désespéré.

— Oui. Je suis votre mari, vous me devez obéissance et vous m'obéirez.

— Que voulez-vous donc exiger de moi? balbutia-t-elle.

— Il pleut à torrents, l'automobile n'est pas rentrée, il n'y a qu'un train dans la nuit.

— Je partirai à pied, que m'importe!

— Vous portez mon nom et la comtesse d'Yrgil ne courra pas les chemins.

— Il y a un hôtel à Pont-sur-Loire!

— Jamais ma femme ne descendra dans n'importe quel hôtel!

— Je ne passerai pas une nuit sous le toit d'un homme qui m'a atteint dans mon honneur.

— Votre honneur! Mais dites-moi donc pourquoi vous m'avez épousé? vous ne me connaissiez pas, vous ne pouviez pas m'aimer!

— Si, je vous connaissais... je vous avais aperçu aux Courses du Puy, vous me plaisiez... murmura la jeune femme.

Il tressaillit à cet aveu péniblement sorti des lèvres exsangues. Il fut rompu, terrassé. Elle se redressait et son jeune visage semblait demander

grâce. Des larmes coulaient des beaux yeux de violette sur les joues pâles. Tout son corps tremblait. Olivier, troublé, murmura :

— Je vous plaisais... je ne me doutais pas. Je ne voulais pas le croire. Pardonnez-moi, j'ai exagéré ma pensée; la colère m'a aveuglé, je suis terrible quand je m'emporte; j'ai été fou, pardonnez-moi!

Elle reculait, sans parler; il poursuivit, vraiment repentant :

— Ne partez pas. Restez quelques jours, nous nous expliquerons...

Elle secouait la tête. Le mal était fait. Certaines paroles sont comme un fer rouge; rien ne pouvait plus effacer la brûlante empreinte des mots injurieux prononcés, indélébiles sur son âme, comme la fleur de lis imprimée par le bourreau sur l'épaule des condamnés.

— Je partirai demain par le premier train, dit-elle, murée dans sa résolution. Retirez-vous, je vous en supplie, je n'en puis plus.

Elle le chassait et lui, avait honte de sa brutalité, il reprit humblement :

— Ecoutez-moi encore. J'ai beaucoup souffert. Et si vous avez eu quelques joies pendant vos fiançailles, ne reste-t-il rien dans votre cœur de cet attendrissement passé?

Mais cet homme, même adouci, lui faisait peur maintenant; une frayeur glacée était en elle. Elle murmura :

— Rien!

— Vous ne m'aimez pas, vous ne m'aimerez jamais?

Elle tressaillit. Tout son être se souleva au souvenir de l'humiliation soufferte et cachant son visage dans ses mains, elle dit :

— Tout est fini...

— Eh bien! s'écria Olivier exaspéré à son tour, soit, que tout soit rompu. Adieu!

La porte se refermait. Il était parti.

Alors Viviane rentra seule dans sa chambre, la chambre nuptiale, regarda autour d'elle les murs tendus de brocatelle et aperçut, comme un symbole ironique, un tableau de Watteau où un berger poudré jurait à sa belle de l'aimer toujours... toujours...

### III

#### L'obstacle.

Sur les tapis de Perse, sourds comme de la mousse, la garde-malade traversa la grande chambre. Les rideaux de lampas étaient tirés sur les fenêtres et la lumière, suintant au travers de l'abat-jour ancien, noyait dans une lumière molle les meubles et les guipures du lit.

La garde-malade s'approcha du chevet et se pencha sur la mourante qui ouvrit les yeux et murmura péniblement :

— Ils ont bien été prévenus, n'est-ce pas ?

— Oui, madame la comtesse, répondit la femme en préparant un breuvage. Dès que vous avez été ramenée en automobile à votre hôtel et que je fus auprès de vous, j'ai prévenu M. le comte Olivier de l'accident qui vous était arrivé et, sans nul doute, M. et Mme d'Yrgil seront ici d'un moment à l'autre.

— Pauvres petits ! murmura la douairière en refermant les yeux.

Elle avait quitté le Puy le soir même des noces, désirant laisser seuls les jeunes mariés. Du reste, elle pensait que sa présence entretenait la mauvaise humeur de son petit-fils et que, même ému par Viviane, il ne voudrait pas, par orgueil, le laisser voir à sa grand'mère. Ainsi elle avait tenu à pren-

dre le train aussitôt et, tandis qu'elle roulait vers Paris, elle se plaisait à supposer qu'Olivier, pris au charme de sa jeune femme, connaissait enfin le bonheur.

Vers cinq heures du matin, cédant à la fatigue, elle s'endormit. Et ç'avait été le tamponnement, le choc assourdissant, si violent qu'on ne souffre pas, l'indistincte panique qui serre la gorge... puis les cris, la souffrance qui se révèle, l'angoisse de mourir seule. Enfin, les secours arrivèrent et elle s'évanouit dans la voiture d'ambulance qui, selon son ordre formel, la ramenait dans son hôtel de Paris, rue de Varenne.

Et maintenant, atteinte de contusions multiples, souffrant de toutes les parties de son être, la comtesse, excellente femme en somme, trop souvent dirigée par son imagination, la comtesse songeait que le premier réveil des jeunes époux avait été assombri par la nouvelle de l'accident. Pauvres petits ! elle s'en voulait positivement d'interrompre dès le début un bonheur qu'elle croyait si vif et si doux.

Et puis, leur voyage de noces en Italie allait être entravé ! elle ne se le pardonnait pas ! Enfin, s'il lui fallait mourir, Viviane et Olivier n'auraient donc connu que quelques heures de joie sans mélange ?

Puis la douairière songea avec une amère douleur : « Ils m'oublieront, ils sont jeunes, ils ont toute la vie pour être heureux l'un par l'autre ! » Et ce lui était une consolation de penser qu'elle mourrait entre les bras de son petit-fils, uni à Viviane, de les voir se pencher tous deux au-dessus d'elle, les mains enlacées et soulevée d'impatience, elle redemandait :

— Vous êtes bien sûre qu'ils ont été prévenus ? ils vont venir, n'est-ce pas ?

La garde-malade acquiesça de nouveau, la priant

de se calmer. Mme d'Yrgil, outre ses contusions, souffrait — et c'était de cela qu'elle se mourait — d'une lésion au cœur. Il ne fallait pas d'émotion vive, l'infirmière redoutait presque l'arrivée des jeunes gens.

Mais la douairière souleva sa tête, les yeux brillants. Elle entendait marcher dans le couloir... la garde-malade allait ouvrir la porte, on chuchotait... et Mme d'Yrgil comprenait : *Ils étaient là, ils allaient entrer tous les deux !*

Et, en effet, Olivier parut, suivi de Viviane.

Ils étaient là, maintenant, penchés au-dessus de la malade comme elle l'avait désiré et le front d'Olivier effleurait celui de la jeune femme. Des larmes coulaient des yeux de Viviane, l'émotion la faisait trembler. La douairière murmura :

— Comme je suis heureuse de vous voir heureux, mes enfants !

— Oui, bien heureux, dit Olivier avec ferveur, tandis que Viviane baissait ses paupières rougies sur ses yeux pleins de larmes.

Un sourire passa sur le visage de la blessée. Olivier disait :

— Tu es moins gravement atteinte que nous ne le redoutions. Dans quelques semaines tu seras rétablie.

— Je vais vous veiller, madame, je ne vous quitterai que vous ne soyez remise, ajouta la jeune comtesse vivement.

— N'êtes-vous pas trop fatiguée, ma fille ?

— Non, madame, j'ai autant de force qu'il le faut.

Déjà, en effet, Viviane se redressait, ôtait son chapeau, son manteau, enlevait ses gants, s'installait avec la promptitude intelligente d'une infirmière de profession. En la voyant choisir son fauteuil, disposer les médicaments non loin d'elle avec un souci du sens pratique, la garde-malade



comprit que cette jeune femme élégante se dévouait réellement à sa tâche. Elle dit :

— On croirait que madame la comtesse a toujours soigné des blessés !

Viviane ne répondit pas. Olivier quittait son pardessus et s'asseyait de l'autre côté du lit, prenant dans la sienne la main de sa grand'mère.

— Avez-vous diné au moins ? interrogea faiblement la douairière.

— Oui, en route, pour ne pas perdre de temps. Ne parle pas, ne t'agite pas, supplia le jeune homme. Repose tranquillement. Tu as tes enfants près de toi, repose.

La malade sourit encore, les embrassant tous deux d'un regard, et parut s'endormir.

Un grand silence se forma dans la chambre. Une pendule ancienne égrenait son incessant tic-tac et, personne n'eût deviné, en voyant ces jeunes gens réunis au chevet de la douairière, que ce n'était pas un couple d'amoureux, mais deux êtres séparés par une scène douloureuse.

Renversée dans un fauteuil, Viviane, en apparence impassible, s'ébahissait des événements qui, depuis quarante-huit heures, avaient bouleversé le cours de sa vie et de ses pensées.

En quarante-huit heures elle était passée d'une tendresse inquiète à une pénible aversion ; son bonheur s'était brisé entre ses mains comme ces coupes de verre filé qu'un seul choc réduit en poudre. Au lieu du rayonnant voyage en Toscane, elle s'était juré de retourner au Puy sans délai. Cependant, elle était à Paris, près de la femme qui avait causé son malheur et dont l'état pourtant l'émouvait.

Elle se voyait encore se jetant sur son lit à Roche-Yrgil, après la scène de violence qui l'avait à jamais séparée moralement de son mari. Brisée de fatigue et d'émotions, elle s'était endormie tout

habillée, prête dès la première heure à courir vers la gare, à regagner le Puy.

Mais le sommeil après les larmes a la profonde douceur des léthargies. Le lendemain matin on avait déjà frappé trois fois à la porte de sa chambre avant qu'elle entendit. Elle se réveilla enfin, effarée, ne reconnaissant rien autour d'elle... Puis, elle perçut la voix de son mari. Il disait à travers la porte :

— Je vous en supplie, venez. J'ai à vous parler. Il est arrivé une catastrophe.

Alors Viviane, saisissant sa valise, effaçant le désordre causé par la nuit, sortit de sa chambre. Le souvenir de l'affront de la veille l'animait d'une indignation encore fraîche ; elle était prête à affronter Olivier, ne croyait pas du reste à la « catastrophe » dont il parlait, s'attendant à trouver un mari injuste et cruel comme la veille.

Mais la pâleur du jeune homme la troubla. Il lui expliqua l'accident survenu à sa grand'mère et sa voix tremblait en le racontant. Elle l'écoutait, remplie d'amertume. Avec quelle aimante douceur il parlait de son aïeule ! Cet homme cassant savait donc chérir avec tendresse ? Elle eût cent fois préféré le croire incapable d'aimer qui que ce fût.

— Madame, dit-il suppliant, je viens vous demander de ne pas me quitter. Ma grand'mère se meurt et nous attend... Voulez-vous infliger à ses dernières heures l'horrible peine de me voir arriver seul ? qu'elle apprenne notre désunion ?

Et, comme elle refusait de l'accompagner, alléguant que la douairière l'avait trompée, il lui représenta qu'elle n'avait désiré que leur bonheur. Et puis, n'était-elle pas chrétienne ? ne devait-elle pas pardonner ? serait-elle assez insensible pour attrister l'agonie d'une blessée ? Il eut l'éloquence que donnent les attachements profonds et, ce n'est

pas au mari que Viviane céda, mais à l'amour du fils pour sa grand'mère.

Du reste il s'était engagé à respecter sa liberté. Dès qu'une solution serait survenue pour sa grand'mère, elle serait libre de partir. D'ici là, il la considérerait comme une femme confiée à son honneur et non comme sa femme.

Ils étaient partis tout de suite. Pendant le voyage rien ne les avait rapprochés. Tandis qu'elle demeurait muette, s'appliquant à éviter le moindre contact, souffrant presque, si sa main, par hasard, effleurait celle d'Olivier, lui était enfoncé dans ses inquiètes pensées et ne cherchait pas à lui parler. Enfin ils avaient atteint Paris et le comte était sorti de son mutisme.

— Pardonnez-moi, dit-il avec une soudaine émotion, mais, ce matin, j'ai oublié de vous demander une dernière faveur.

— Parlez, dit-elle en détournant un peu la tête.

— J'ai dit une fois de vous que vous seriez une souveraine accomplie. Or, une souveraine sait en toute occasion et, quel que soit son sentiment, adopter le visage et le ton de la situation. Je vous supplie de ne pas laisser voir à ma grand'mère notre inimitié.

— Je ne sais pas jouer la comédie, répliqua-t-elle avec une certaine hauteur.

— Je ne vous le demanderai pas non plus. Mais, laissez-moi au moins prendre votre main, m'approcher de vous. Que notre attitude ne trahisse pas nos sentiments personnels.

Elle acquiesça du bout des lèvres. Il lui semblait impossible qu'elle n'eût pas, près de la douairière, une expression de reproche.

Pourtant, quand elle aperçut la lourde porte de l'hôtel, quand elle entra dans la cour et vit les bâtiments qui l'entouraient sur trois côtés, quand elle entra dans cette maison qu'elle avait d'avance

chérie comme la sienne, toute l'amertume de la déception l'étouffa. Et, rompue par l'émotion, elle pleura en arrivant près de sa belle-mère. Olivier avait saisi sa main, ses cheveux effleuraient le front de sa femme sans qu'elle se dérobat. L'entrée en scène avait été facilitée par sa faiblesse même, mais, maintenant, elle se reprenait et, les yeux fixés droit devant elle, Viviane paraissait ignorer la présence de son mari.

Et les heures, les jours s'égrenèrent dans ce pesant silence coupé par des gémissements, la venue du médecin, les entretiens avec les infirmières. Rien ne rapprochait plus Olivier de Viviane.

Quand le comte était près de la douairière, la jeune femme s'éloignait sous un prétexte. Quand Viviane soignait sa belle-mère, son mari évitait de venir. Chacun prenait ses repas à des heures différentes « pour ne pas te quitter, mère », affirmait M. d'Yrgil et, quand ils se reposaient, ils se rendaient dans leur chambre respective.

Viviane occupait la « chambre d'honneur », souvent décrite par la comtesse pendant les fiançailles. C'était une grande pièce en damas cramoisi, meublée de gros de Tours, spécialement décorée au XVIII<sup>e</sup> siècle pour une comtesse d'Yrgil issue d'un prince légitimé et que la famille avait tenu à honorer particulièrement. Rien de plus inconfortable, du reste, que cette halle solennelle où, par un esprit de tradition respecté jalousement, il n'y avait ni électricité ni chauffage central.

Quand Viviane s'habillait dans cette chambre de parade, devant un énorme feu de bois qui n'arrivait pas à chauffer, elle se sentait bien traitée en « invitée ». Puis, elle se reprochait d'oublier sa qualité d'étrangère. Etrangère elle était et voulait le rester dans cette demeure.

Depuis qu'elle avait signifié à Olivier sa volonté

de le quitter aussitôt que possible, Viviane avait perdu à son égard la timidité qui, souvent pendant ses fiançailles, paralysait ses élans et la rendait gauche. Il lui semblait qu'une profonde indifférence pour le jeune homme emplissait à jamais son cœur... Pourtant, pendant les mornes veillées, elle ne pouvait se défendre d'éprouver une lassitude désespérée. Et si le comte la regardait à ce moment-là, elle se levait et s'absentait quelques instants, ne pouvant soutenir cette atmosphère de contrainte.

Olivier, la voyant se lever pour fuir son regard, détournait les yeux et, irrité, se mordait les lèvres.

Cette jeune femme qu'il avait voulu « haïr » pendant ses fiançailles, qui, même le jour de leur mariage, n'avait pas vaincu son cœur obstiné, cette même femme, dans son dévouement, l'émouvait malgré lui. Enfin, très opposé au divorce par principe, il eût voulu, à défaut de tendresse, avoir avec Viviane les rapports courtois et cordiaux de tant de ménages. Mais, chaque fois qu'il essayait d'être aimable, la comtesse se dérobaît avec une froideur polie, bien éloignée de la tendre soumission de la période des fiançailles. Cette attitude presque hostile déroutait son opinion sur la souplesse servile des femmes qui se font épouser, mais, en même temps, elle l'exaspérait, car il n'était pas habitué à ce qu'on résistât à ses avances!

Viviane, plusieurs fois, avait refusé de sortir avec lui, alléguant qu'elle ne pouvait quitter le chevet de la douairière, malgré les deux gardes-malades.

C'était exact, du reste.

Tandis que les contusions étaient presque guéries, une lésion cardiaque inquiétait toujours les médecins et nécessitait l'absence absolue de contrariétés. Or, avec l'égoïsme inconscient des malades, la douairière exigeait la présence de

Viviane, repoussant les médicaments s'ils n'étaient pas présentés par elle, trouvant un véritable apaisement dans la vue de cette jeune femme qui, tout de suite, l'avait profondément conquise.

Viviane le sentait. D'abord indignée contre la comtesse, elle s'était rendu compte que Mme d'Yrgil l'aimait sincèrement. Elle se rappelait, pendant ses fiançailles avant l'arrivée d'Olivier, son séjour à Roche-Yrgil. La comtesse la comblait de tendresse et de cadeaux, jamais l'orpheline n'avait connu une affection aussi vigilante. Elle comprenait que la comtesse, [inquiète alors des retards d'Olivier, redoutant qu'il déçût la jeune fille amoureuse, voulait, par anticipation, lui donner du bonheur.

Aussi Viviane se consacrait à sa belle-mère, souffrant seulement du mensonge dans lequel elle vivait et se roidissant quand, d'un geste désinvolte, Olivier la prenait brusquement par la taille et, sa joue contre sa joue, se penchait vers sa grand'mère.

Elle se roidissait d'autant plus qu'un trouble violent s'emparait d'elle et que son visage devenait brûlant au contact de celui d'Olivier. Elle avait l'impression que le geste de son mari était un piège. Qu'il la sentit un peu abandonnée contre lui et il pourrait ricaner, avec justesse, qu'elle commençait à digérer l'affront pour entreprendre son plan de séduction. A cette pensée, la dignité de Viviane se révoltait et Olivier, la voyant rebelle, sentait grandir en lui des idées de violence.

De ces brèves étreintes, brûlantes et glaciales tout ensemble, elle sortait brisée de corps et d'âme.

Un soir, Olivier, qui était sorti toute la journée, s'endormit au chevet de sa grand'mère. La jeune femme ne s'en était pas aperçue, mais la douairière lui prit la main :

— Comme il est beau, mon petit-fils ! dit-elle avec l'accent des mères passionnées.

Viviane, furtivement, regarda son mari et vit qu'il sommeillait; ses cheveux noirs retombaient en boucles sur ses sourcils, ses cils s'allongeaient sur ses joues pâles. Un pli sévère barrait son front, mais sa bouche s'entr'ouvrait sur ses dents, petites et fraîches comme celles d'un enfant; il avait la séduction puissante et silencieuse de la beauté endormie. Elle frissonna.

— Tel il est maintenant, reprit la douairière, tel il était à quinze ans. Je retrouve son expression à la fois impérieuse et tendre...

Puis, elle ajouta vivement :

— Oh! voyez donc, il est appuyé sur le bois du lit. Prenez un coussin, glissez-le sous sa tête.

Viviane tressaillit. Avoir cette attention pour Olivier? Et s'il ouvrait les yeux, s'il la voyait, s'occupant de lui avec la sollicitude d'une épouse, que penserait-il? Elle sentait que, dans ce cas, elle avouerait avoir obéi à la suggestion de la douairière. Et, nerveusement, elle tenta d'éluder :

— C'est impossible, dit-elle, je le réveillerais.

La douairière la regarda avec surprise :

— Sur quel ton vous dites cela? Vous est-il si désagréable d'approcher d'Olivier? acheva-t-elle en souriant.

— Je vous en prie, reprit la jeune femme en hâte, ne me forcez pas à le réveiller. Voyez comme il repose, comme il a l'air fatigué. Je vous en prie!

— Oh! cela ne le réveillera peut-être pas. En tout cas, il vaudrait mieux pour lui qu'il fût dans sa chambre plutôt que d'être si mal installé ici. Je ne pensais pas demander une chose si grave, vous qui, pour moi, avez le dévouement de la plus dévouée des filles!

Son regard inquiet se fixait sur Viviane et sa voix tremblait. La jeune femme se mordit les lèvres. Elle ne voulait pas se trahir après avoir

déjà tant supporté d'humiliations. Elle dit à voix basse, se forçant à sourire :

— Je ne voulais pas le déranger, c'est pour cela !

Elle s'approcha d'une bergère jonchée de coussins et fut très longue à en choisir un, dans l'espoir que son mari, s'éveillant de lui-même, devancerait son geste. Elle les palpait, ne paraissant jamais les trouver assez moelleux. Enfin, elle s'approcha d'Olivier.

Le jeune homme endormi émouvait secrètement son cœur. Dans le sommeil, ses traits, maintenant détendus, prenaient leur expression véritable, ils n'étaient plus ni hautains, ni railleurs, mais adoucis par un air de bonté et de mélancolie profondes... Elle se pencha et, les mains tremblantes, glissa le fameux coussin sous la joue d'Olivier. Au même instant, il se redressa, les yeux ouverts, surpris et, machinalement, sa main saisit celle de sa femme qui faisait un pas en arrière. Il vit le coussin, crut deviner son attention, pâlit et balbutia :

— Oh ! vous avez pensé ? Merci, merci.

Une douceur reconnaissante l'envahissait. Mais elle eut peur d'avoir été servile et s'écria, nerveuse :

— C'est votre grand'mère qui m'a dit de faire cela.

C'était si spontané, elle semblait si bien se défendre de son geste, qu'il tressaillit. La douairière regardait les jeunes gens avec une douloureuse stupeur. Et le jeune homme, d'abord ému, sentit une colère sourde se propager en lui ; se précipitant à genoux sur le tapis, il murmura :

— Merci, grand'mère !

Et, saisissant les doigts de la douairière, il déposa sur la main de son aïeule un baiser brûlant, le baiser qu'il avait perdu le droit de mettre sur le front de sa femme.



## IV

## Madeleine de Gers.

Il faisait un temps vif et délicieux : un petit vent sec et très froid emportait les dernières feuilles des arbres, fouettait le sang dans les veines et, dans le ciel d'un bleu tendre, un joli soleil brillant donnait une illusion de chaleur. Ce matin-là, au Bois, quelques cavaliers et amazones ferventes galopèrent sous les arbres défeuillés, les joues roses sous la fraîcheur vive, et le bruit des sabots, retombant dans le gravier des allées, formait une basse sourde aux derniers chants des oiseaux.

Trois cavaliers et deux amazones s'étaient arrêtés dans une clairière et, tout en flattant leurs fines bêtes impatientes, ils bavardaient allégrement.

— Si le thermomètre baisse encore de cinq degrés, nous pourrons peut-être patiner, dit une jeune femme brune, au teint bistré, aux yeux intenses.

— Vous ne rêvez que patinage, cette année, dit un des cavaliers.

— Bah ! cher monsieur, votre femme ne rêve bien que bals et soirées !

Mme Siviél, ainsi incriminée, bondit légèrement sur sa selle, découvrit dans un rire ses dents irrégulières, mais éblouissantes, et avoua :

— Eh ! ma chère, ce n'est pas en patinant que je pourrais montrer mes jolies épaules ! Vous, vous avez une cheville de biche... je gage que voilà la raison de votre goût pour les sports... pédestres.

On se mit à rire ; Mme Clermonde, la brune aux yeux intenses, fronça les sourcils et dit :

— En tout cas, la saison est longue à s'ouvrir cette année... C'est effrayant comme la campagne

retient longtemps les châtelains, maintenant! La marquise de Palud veut passer l'hiver en Sologne...

— Elle qui donnait de si jolies fêtes!

— Les Rosiert sont en deuil...

— Les de Vilère iront à Nice.

— La comtesse d'Yrgil avait parlé de rouvrir ses salons en l'honneur de sa belle-fille, et voici qu'elle est dangereusement malade!

— Peut-être n'en reviendra-t-elle pas!

— Comment va-t-elle? demanda un des cavaliers.

— Ma mère est allée la voir, dit Mme Siviél, vous savez qu'on ne reçoit personne, on la dit presque toujours dans le coma. Sa belle-fille la soigne.

— Ça doit être gai comme lune de miel! dit M. de Boves.

— Oh! lune de miel! dit Mme Siviél d'un air ambigu...

— Que voulez-vous dire?

— Rien du tout. A propos, voici une personne qui va pouvoir sans doute nous parler de la famille d'Yrgil. Regardez au bout de cette allée.

Les unes se penchèrent, d'autres se retournèrent et aperçurent, venant au trot vers eux, une grande jeune femme, opulente et cependant souple, ouvrant, sous de lourds bandeaux roux, d'immenses yeux vert foncé

— Mme de Gers!

— Madeleine! la cousine d'Olivier.

L'amazone était à quelque distance d'eux. Elle riait en les apercevant et sa bouche avait l'épaisse rougeur d'une rose vive. M. de Boves murmura :

— Voilà donc les anciennes amours d'Olivier d'Yrgil!

— Il en était très épris, bien qu'elle soit son aînée, et l'on a été fort surpris qu'ils ne se mariassent pas.

Mais Mme de Gers arrivait, fougueuse, riante.

— Ah! mes chers amis, pour ma première promenade au Bois je suis ravie de vous rencontrer, s'écria-t-elle gaiement.

— Nous parlions de vous... ou presque, dit Mme Clermonde.

— Comment! ou presque? questionna Mme de Gers sans comprendre.

— Nous nous entretenions des d'Yrgil en général, reprit malignement Mme Siviél, et de l'état de la douairière en particulier.

— Vous allez pouvoir nous en donner des nouvelles, dit M. de Boves.

— Détrompez-vous : je n'ai pas vu ma tante. Songez que je suis rentrée hier après midi de mon voyage en Ecosse.

— A propos, agréable, ce voyage?

— Oh! délicieux. Figurez-vous qu'il y avait là une Altesse anglaise qui me faisait une cour! mais une cour!

— Nous ne doutons pas, chère madame, que « beaucoup » vous aient ainsi courtisée... sans résultats, car vous êtes la coquetterie même!

— M. de Gers en est mort du reste! dit en sourdine M. Siviél.

Mais Mme de Gers ne l'entendit pas.

— Ainsi vous n'avez pas assisté au mariage de votre cousin d'Yrgil? demanda Mme Siviél en fixant Madeleine dans le blanc des yeux.

— Vraiment, je n'ai pas pu, répondit Mme de Gers volubile en rougissant légèrement, figurez-vous que je m'étais foulé le pied...

— De sorte que vous ne connaissez pas votre nouvelle cousine?

— On la dit très jolie, dit Madeleine en faisant face d'elle-même à l'appréciation qu'elle attendait.

— On dit aussi qu'Olivier en est éperdument épris... Il paraît même que, depuis deux ans, il

soupirait pour elle ; enfin c'est un mariage d'amour !

Le rire de Mme Siviel interrompit brusquement cette phrase ; on se tourna vers elle :

— Qu'est-ce qui vous donne une telle gaieté, ma chère amie ? demanda Mme Clermonde.

— Tout simplement votre crédulité, répondit la jeune femme. Olivier aimant sa femme ? ayant fait un mariage d'amour ! quelle erreur !

— On l'a assez répété cependant.

— C'est absolument faux !

— Vraiment ? interrogea Madeleine de Gers en fixant vivement ses yeux verts sur Mme Siviel.

— Tout cela est une fable, ni plus ni moins.

— Mais, d'où tirez-vous ces précieux renseignements ?

— De ma marraine, Mme Plère. Elle est venue dernièrement à Paris et m'a tout raconté. Or, l'été, à Pont-sur-Loire, marraine est la voisine de Mme d'Yrgil ; elles sont très bien ensemble. Il paraît que Mme d'Yrgil voulant, par un mariage, empêcher son petit-fils d'aller au pôle et ne connaissant personne, a accepté que ma marraine lui présentât une jeune fille noble et pauvre. Vous connaissez l'imagination de la douairière ? c'est elle qui a inventé la fable de l'amour... En réalité, Olivier n'avait jamais entendu parler de cette Mlle d'Artenay, il ne l'aime pas, et il paraît que, le jour du mariage, il faisait une tête... révélatrice.

— Oui, mais, depuis ? si la jeune comtesse est aussi bien qu'on le dit, tout cela a pu changer, remarqua Mme Clermonde.

— Eh bien, dit M. de Boves, ma grand'mère a eu l'occasion dernièrement de les voir ensemble à la messe et elle me disait justement qu'elle avait été frappée de l'extrême froideur d'Olivier pour sa femme. Elle les a fort peu vus, mais, comme elle est très physionomiste...

— Bref, il semble donc que, malgré cette

« beauté », Olivier n'est pas ensorcelé? dit Mme de Gers avec un rire nerveux. En tout cas, je verrai cela cet après-midi, car j'ai l'intention d'aller rendre visite à ma tante avant de passer à l'exposition de peinture de la rue de Sèze...

— Nous comptons sur vous pour avoir des détails, dit Mme Clermonde. Mais nos bêtes s'impatientent, trottons un peu.

Ils s'échelonnèrent en file indienne. M. de Boves était derrière la belle Mme de Gers, lui parlant sans arrêt. Elle l'écoutait distraitement, tout envahie par des souvenirs; à quelques pas un groom la suivait.

Olivier et elle avaient passé leur enfance presque ensemble, l'hôtel des parents de Madeleine étant contigu à celui de Mme d'Yrgil. Ils avaient joué et étudié côte à côte, passé leurs vacances dans les mêmes endroits, toujours en querelle, du reste, car ils n'avaient les mêmes goûts pour rien et Olivier se moquait franchement des minauderies que Madeleine à quatorze ans faisait déjà... pour personne, pour elle-même, dans un besoin d'exercer sa séduction, même sans but. Oui, vraiment, Olivier riait d'elle... Cependant, quand Madeleine eut vingt-trois ans et lui dix-neuf, quand il la vit au retour d'un séjour en Italie, femme habile à enjôler... il ne rit plus; il ne la jugea plus ridicule... mais séduisante. Il tomba au piège de sa coquetterie et fut promptement très épris. Madeleine, elle, le jugeait trop jeune; cependant, il lui plaisait d'avoir ainsi un adorateur; pendant longtemps elle le tint en haleine. Il eut vingt-deux ans, elle en avait vingt-six et, ma foi, un mariage aurait pu se faire, si, tout d'un coup, Madeleine n'avait préféré un attaché d'ambassade... M. de Gers qu'elle épousa.

Avait-elle vraiment aimé Olivier? elle l'ignorait; du reste, elle n'était guère susceptible d'aimer



quiconque, hormis elle-même. Quant à Olivier, il fut surpris d'éprouver si peu de chagrin au mariage de son amie d'enfance... Il se rendit compte qu'il avait été seulement conquis par la coquetterie de la jeune femme et partit, le cœur un peu lourd, pour explorer.

Voici qu'à son tour Olivier venait de se marier. En recevant la nouvelle de cette union, nouvelle accompagnée de lettres racontant le soi-disant amour d'Olivier pour sa fiancée, Madeleine de Gers, veuve depuis trois ans, s'était mordu les lèvres. Non pas qu'elle désirât absolument épouser son cousin, mais, la pensée qu'une autre allait entièrement effacer son souvenir dans le cœur du comte l'agaçait... Il lui plaisait par-dessus tout de se sentir chérie : elle perdait là un adorateur.

Aussi, l'indiscrétion de Mme Siviél, affirmant que M. d'Yrgil n'était pas épris de la jeune comtesse, lui était infiniment agréable. Elle ne doutait pas que son souvenir contribuât à empêcher Olivier de s'attacher à sa femme; cela flattait son immense vanité; elle souriait involontairement en trottant dans les allées, se sachant belle et se sentant la force d'éclipser cette « petite provinciale démodée ».

Arrivée à un rond-point, Mme de Gers quitta la file et dit :

— Mes amis, je vous quitte, il faut que je rentre chez moi, je ne veux pas déjeuner tard.

— Nous ne vous retenons pas, nous savons quels soucis de toilette occupent les Parisiennes, retour de voyage, dit l'aimable M. de Boves.

Elle se mit à rire et, enlevant brusquement sa jument alezane, elle fila, svelte, bien campée, impétueuse. Mme Siviél eut un petit rire sec :

— Madeleine a besoin de temps aujourd'hui. Vous pensez si elle va soigner sa toilette pour aller chez sa cousine !

— Vous croyez qu'elle désire ensorceler son cousin?

— Oui et non... ancienne idole d'Olivier, elle ne veut pas paraître moins bien que sa rivale! c'est un sentiment très naturel.

En effet, Madeleine, en pénétrant dans son appartement de Neuilly, appela aussitôt sa femme de chambre.

C'était son ancienne nourrice, femme intelligente, dame de compagnie autant que domestique.

— Gertrude, dit vivement Mme de Gers, donne-moi un conseil. Quelle robe mettre cette après-midi pour aller à l'exposition? Réfléchis bien, je veux être étourdissante!

— Vous l'êtes toujours, répondit la femme avec conviction.

C'était exagéré, mais la nourrice était sincère; Madeleine se mit à rire.

— Songe que je vais revoir mon cousin Olivier... qu'il a une jolie femme et que je veux qu'en me regardant... il regrette de ne pas m'avoir épousée...

— Mais, dans quel but? vous ne désiriez pas ce mariage, Maud?

— Non, non, évidemment, mais je veux qu'il soit ébloui en me voyant... sans aucune intention, je te l'assure.

C'était vrai. Par pure coquetterie, par désir d'être la plus belle, la plus aimée, cette jeune femme, qui cependant n'était pas méchante, allait mettre tout en œuvre pour éclipser Viviane... Pendant un long moment elle étudia diverses combinaisons de toilettes, puis, satisfaite, sûre d'elle-même, Madeleine de Gers, après le déjeuner, s'habilla soigneusement.

Pendant qu'elle se poudrait avec une minutie extrême, Viviane d'Yrgil, assise au pied du lit de

sa belle-mère, lisait machinalement un roman. De l'autre côté du lit, Olivier parcourait les journaux ; puis il bâilla et déclara soudain :

— Je vais sortir. Le temps est délicieux pour la marche. J'ai besoin de respirer, ajouta-t-il, positivement oppressé par cette atmosphère dolente que Viviane, volontairement impassible, n'animait par aucune repartie, laissant à dessein tomber dans un silence morne les amorces de conversation lancées par son mari.

Pourtant elle avait l'esprit vif et juste. Il l'avait entendue pendant leurs fiançailles, tenir avec aisance des conversations enjouées et spirituelles. Son mutisme voulu irritait Olivier jusqu'au paroxysme. *Elle ne voulait pas lui plaire.*

C'était exact. Viviane n'oubliait pas son appréciation injurieuse : « Elle saura courber le front, accepter tous les affronts pour arriver au but. » Eh bien ! elle prouverait le contraire. Du reste sa situation n'était-elle pas sans issue ?

Dans certains romans elle lisait parfois que des femmes, acceptées de mauvaise grâce, gagnaient le cœur de leur mari à force de douceur, de soumission et de grâce. Mais Viviane ne pouvait être douce, séduisante avec Olivier. Ces différentes attitudes apparaîtraient simplement comme un calcul. Olivier n'avait-il pas dit qu'elle souhaitait l'ensorceler par intérêt ?

Soit. Elle ne ferait rien pour lui plaire. Il ne connaîtrait pas le charme de son sourire. Et, bien que cela lui coûtât, elle s'obstinait à porter ses robes de jeune fille, conservait sa coiffure quasi-monacale et ne levait jamais sur lui ses yeux humides et passionnés.

— Je vais sortir, répéta Olivier.

La douairière, ouvrant les yeux, murmura :

— Tu devrais emmener ta femme. Mais oui, mon enfant, vous avez besoin de prendre l'air.



Vous pâlissez. N'est-ce pas, Olivier, qu'il faut qu'elle t'accompagne?

— Certainement, dit le jeune homme en s'approchant vivement.

— Je vous en prie, mère, dit Viviane à Mme d'Yrgil, car jamais elle n'adressait directement la parole à son mari s'il y avait un tiers, ne m'obligez pas à me promener aujourd'hui. Je suis lasse, j'ai un commencement de grippe. Il vaut mieux que je reste ici.

— Olivier, insiste donc, dit la douairière.

— Mais je suis de l'avis de Viviane, dit le jeune homme que le refus de sa femme avait froissé. Avec un rhume il vaut mieux qu'elle ne quitte pas l'hôtel. Je vais m'habiller; je reviendrai te dire au revoir.

Il sortit rapidement. L'attitude de Viviane le mettait souvent hors de lui. Il rêvait alors de la saisir par les poignets et de les serrer jusqu'à ce qu'elle changeât de visage, afin d'arracher un cri à cette bouche qui ne voulait pas sourire.

Dès qu'il eut quitté la chambre, l'atmosphère redevint dolente, seulement cadencée par le feuilletement léger du livre que lisait la jeune femme.

Soudain, la porte s'ouvrit et, théâtrale, fraîche comme une bottelée d'herbes dans sa robe de velours émeraude, une jeune femme apparut.

— Oui, ma tante, c'est moi! s'écria-t-elle en jetant sur le lit de la malade un monceau d'œilletts. Je n'ai pas voulu me faire annoncer pour vous ménager une surprise. Comment allez-vous, mieux, j'espère? Quel horrible accident, n'est-ce pas? Figurez-vous que, moi aussi, j'ai eu mon « accident ». Une foulure, là-bas en Ecosse, c'est pour quoi je n'ai pas pu assister au mariage de mon cousin. Mais, à propos, voici sans doute ma cousine?

Mme d'Yrgil, animée par cette apparition brillante, se souleva un peu en souriant et dit :

— Ma chère petite Madeleine, tu as deviné juste : voici Viviane d'Yrgil, la femme de mon cher Olivier. Viviane, c'est Mme de Gers, une cousine de votre mari dont vous avez entendu parler.

La jeune femme inclina la tête en signe d'assentiment et sourit à Madeleine.

— Est-elle charmante ! s'écria Mme de Gers, vous me permettez bien de vous embrasser, ma « chère » cousine ?

— Mais certainement, dit Viviane, spontanément gagnée par cette gaieté et disposée à reconnaître tendrement le moindre signe d'affection.

Elle s'approcha de Mme de Gers et Madeleine put alors constater que Viviane était moins grande, moins décorative qu'elle. Enchantée, ce fut avec franchise qu'elle embrassa la jeune femme.

— Alors, c'est vous qui soignez ma grand'tante ? dit-elle ; oh ! du reste vous avez tout à fait l'allure effacée et discrète d'une petite sœur grise !

Viviane allait répondre quand la porte de la chambre s'entr'ouvrit et Olivier, en redingote, un œillet sombre à la boutonnière, et guêtré de clair, apparut en disant :

— Alors, grand'mère, je sors...

Puis, soudain, apercevant Mme de Gers, il s'écria :

— Comment ! vous êtes ici et on ne me le dit pas ? Quelle bonne surprise, comme je suis heureux de vous revoir !

Et, spontanément, les jeunes gens s'embrassèrent affectueusement.

Malgré elle, Viviane tressaillit : un flot de sang colora son visage. Mme d'Yrgil s'en aperçut et, devinant la pensée de sa belle-fille, elle dit faible et souriante :

— Pendant si longtemps ils ont été frère et sœur!

La jeune comtesse hocha la tête en signe de compréhension, mais son cœur continuait à battre tumultueusement. Elle ne pouvait dominer l'émotion éprouvée en voyant son mari embrasser tendrement la belle cousine et la serrer dans ses bras. Une sorte de révolte, de désir éperdu, de tristesse ardente s'emparait d'elle, l'épouse, que jamais Olivier n'avait pressée contre sa poitrine, qui n'avait jamais connu la douceur de ses lèvres. Pendant une seconde elle jaloua Madeleine; puis, elle se ressaisit, honteuse de la faiblesse de son cœur trop avide de tendresse, et qu'elle obligeait à une froideur perpétuelle. Elle baissa la tête et s'absorba dans la contemplation de ses mains, nues de bague, sauf l'étroit filet d'or de l'alliance... vaine alliance, symbole vide de sens.

Du reste, Madeleine de Gers avait, elle aussi, remarqué le trouble de sa cousine; cela l'amusa, d'avoir, tout comme sa femme, le droit de tutoyer Olivier. Elle dit :

— Olivier, Viviane est toute scandalisée parce que je vous ai embrassé! Nous sommes de si vieilles connaissances! vous rappelez-vous quand nous jouions dans le parc? Je roulais mes nattes en chignon, sans quoi tu les attrapais au vol quand nous courions!

— Mon Dieu, que tu courais vite! dit Olivier pris à l'enchantement des souvenirs d'enfance, et tutoyant Madeleine comme jadis dans le parc de ses parents : — Tu courais si rapidement que je t'avais surnommée Atalante!

— Et moi je t'appelais Centaure, car tu montais à cheval merveilleusement!

— Et l'abbé Perreuil qui me donnait des pen-sums dont tu me faisais la moitié!

— Et miss Dorothy, combien de fois nous l'avons mystifiée!

Tous deux simultanément partirent d'un franc éclat de rire ! leurs souvenirs de jeunesse volaient autour d'eux comme des oiseaux heureux ; Olivier fixait sur son éclatante cousine, sur ses joues roses et sa toison d'un roux sombre, des yeux brillants de gaieté. Madeleine, plus contenue, se drapait lentement dans son hermine, heureuse de se sentir si élégante à côté de Viviane, si doucement « sœur grise », comme elle avait dit avec condescendance.

Cependant, elle se trompait en imaginant que le comte pouvait la regretter. Rien ne subsistait plus en Olivier de son vif amour pour Madeleine ; il n'avait pour elle qu'une affection loyale et purement fraternelle. Infiniment moins jolie, il l'eût regardée avec la même amitié. Il ne voyait plus en elle que la compagne gaie de ses premières années. Olivier, du reste, n'aimait au monde que sa grand-mère et sa vocation. Fatalement, un jour, une tendre passion emplirait son cœur... mais il ignorait lui-même à qui il offrirait ce cœur, souvent durci par l'orgueil, mais si capable d'attachement et de tendresse émue... et dont sa femme ne voulait plus.

Maintenant Mme de Gers racontait son séjour en Ecosse, donnait des détails sur sa foulure (bien que celle-ci n'eût jamais existé et fût uniquement un prétexte pour se dispenser d'assister au mariage de son cousin). Olivier l'écoutait en souriant, plus du tout pressé de partir à ce qu'il semblait.

— Avez-vous vu les Châtre en Ecosse ? ils sont allés chasser par là ?

Madeleine avait vu les Châtre ; elle donna également des nouvelles des de Vilère, des Siviél, de Mlle de Pontaublé, de Mme Clermonde.

— La dame aux yeux si noirs ? dit Mme d'Yrgil.

Ils riaient tous les trois, nommant des séries d'amis...

Viviane maintenant les écoutait, silencieuse... Pas un des noms prononcés ne lui était habituel, elle ignorait les souvenirs d'enfance de son mari, rien de ce qu'il connaissait, de ce qui l'intéressait ne lui était familier et elle avait plus que jamais l'impression qu'elle était vraiment une étrangère dans cette maison dont elle n'avait pas encore visité toutes les pièces, étrangère parmi cette famille où elle ne voulait que passer... Une tristesse plus vive la poignait en voyant ces trois êtres subitement animés; elle songeait : « Madeleine est veuve, c'est elle, c'est elle qu'il aurait dû épouser ! » et cette pensée lui faisait mal. Il lui semblait qu'elle aimait mieux avoir souffert en ayant épousé Olivier que d'avoir conservé sa quiétude... sans le connaître.

Madeleine poursuivit :

— Je vois, mon cousin, que vous étiez prêt à sortir... avec Viviane sans doute.

— Je reste ici, madame, répliqua la comtesse en désignant la malade d'un coup d'œil.

— Suis-je indiscret en vous demandant où vous allez, Olivier ?

— Où votre fantaisie me guidera, si toutefois elle veut bien s'embarrasser de moi, répondit-il galamment.

— Alors, je vous enlève rue de Sèze, à l'exposition de peinture de Saillant. Des paysages persans, mon cher, les bosquets de roses d'Ispahan, des palais de majoliques... A propos de voyages, vous aviez autrefois l'intention de faire l'acquisition d'un yacht.

— C'est toujours mon idée.

— J'ai un ami, le marquis de Lencia, un Espagnol, qui désire vendre le sien, un très joli bâtiment, 120 tonneaux, tenant bien la mer, filant rapidement. Voudriez-vous entrer en pourparlers avec Lencia ?

— Cela m'intéresserait.

— Le yacht, baptisé *Impéria*, est à Palma, son port d'attache, où vous pourriez aller le voir. Un voyage charmant d'ici aux Baléares avec votre femme. N'est-ce pas, ma cousine, que vous aimeriez une croisière cet hiver ?

Le comte eut un demi-sourire. Naturellement Viviane aimerait cela ! Il allait même répondre pour elle et fut stupéfait de l'entendre répliquer froidement à mi-voix :

— Les croisières me tentent peu. Du reste, j'ai l'intention d'aller bientôt retrouver mon vieux cousin Marty, à Pau. N'est-ce pas, Olivier ?

Il haussa les épaules. Pourquoi annoncer quasi officiellement son départ. Il ne voulait pas croire qu'elle y fût toujours résolue : Viviane était sa femme et, mon Dieu, puisqu'il devait être marié, autant elle qu'une autre. Au fond, elle devait penser de même...

Pourtant, au nom de Marty, il évoqua Daniel au visage pensif et, pour la première fois, une pensée ombrageuse lui pinça le cœur. Il se rappela que le jeune homme brossait d'agréables paysages et, laissant Madeleine causer avec sa grand'mère, il entraîna sa femme dans un salon voisin et dit avec une ironie sourde :

— Vous allez donc à Pau. C'est vrai, vous voulez faire des aquarelles.

Elle ne répondit pas. Il saisit nerveusement la main de sa femme :

— Ecoutez, Viviane, dit-il, si je me décide pour ce yacht, je pars le voir immédiatement. Grand'mère peut se passer de nous pendant quelques jours. Je souhaite, je désire que vous m'accompagniez.

Viviane se redressa, tentant de libérer ses doigts qu'il gardait autoritairement dans les siens. Elle comprit que l'avenir de son ménage se décidait là. Si elle partait avec lui, une réconciliation s'ensui-

vrait fatalement dans l'étroite intimité du yachting.

Une réconciliation ! Son cœur frémit. Elle n'avait conquis ni son cœur, ni son estime, car ce n'était pas l'amour qui rendait Olivier aussi pressant : sa vanité masculine était tenue en éveil par ses refus muets, il était blessé devant Madeleine par l'attitude détachée de sa femme, enfin Olivier, par principe, était fortement opposé au divorce. Voilà les sentiments qui l'animaient. Elle se refusa à être le jouet de l'amour-propre de cet homme qui l'avait taxée de vénalité et répondit, impassible, dégageant sa main :

— Ce matin, le docteur Lortal m'a dit que la douairière serait bientôt hors de danger. D'ici peu j'aurai quitté votre toit pour toujours.

Cette jeune femme, sans élever le ton, savait le désarçonner en quelques mots. Il avait, en plein désert, maté des hommes mutinés ; il ne pouvait faire plier ce roseau. Cette résistance l'exaspérait. Il dit :

— Avouez donc la vérité : vous avez voulu devenir comtesse par votre mariage, mais votre cœur vous pousse vers Daniel !

Elle le regarda avec stupeur, puis se détourna sans répondre et tous deux tressaillirent en entendant Madeleine qui disait :

— Eh bien ! les tourtereaux, une querelle ? toujours pour cette croisière !

Elle surgissait dans le salon. Olivier, pâle, furieux, blessé dans sa vanité d'homme qui ne comptait guère de cruelles, répliqua vivement :

— La comtesse n'a pas le pied marin !

— Elle craint le mal de mer ? dit Mme de Gers en riant. Allons, au revoir, ma cousine, hâtons-nous, Olivier. L'exposition ferme à cinq heures.

Ils partaient tous deux. Viviane les accompagna jusqu'au péristyle et perçut la phrase que

Madeleine disait, assez haut, pour être entendue :

— Olivier, jamais vous ne débarbouillerez cette petite de sa province...

La comtesse se mordit les lèvres... Mais, dominant l'apre jalousie qui montait en elle, elle se répéta comme un serment :

— Jamais je ne resterai ici!

## V

### Pourquoi pas?

Le matin vêtu de lumière se levait sur la Méditerranée, sur la mer latine, éclaboussant de sa clarté les terres dotées de climats enchanteurs, toutes celles, depuis les îles grecques jusqu'aux rivages espagnols, pour qui le triste hiver est une saison de tiédeur et de beauté.

La Sicile surgissait de la nuit avec ses promontoires couronnés de temples antiques, ses villes célèbres et, la plus éclatante de toutes : Palerme.

Vue du pont du yacht *Impéria*, ancré depuis plusieurs jours dans le port de Palerme, la cité se dressait, vision des plus beaux jours de l'antiquité, érigeant ses colonnades parmi les sombres verdure peuplées de citronniers et de roses.

A bord du yacht on faisait le ménage et les hommes chantonnaient, insensibles à la splendeur du paysage. Autour d'eux, des barques siciliennes à voile latine gagnaient la haute mer, un peu d'animation bourdonnait le long de la Conque d'Or, jonchée d'orangers en fleurs et, comme le vent attiédi par le soleil commençait d'apporter jusqu'au yacht son parfum voyageur, plusieurs personnes parurent sur le pont, toutes vêtues de flanelle blanche, portant la classique casquette



des yachtmen, mais, autour de celle des dames s'enroulait un voile.

— Quel magnifique spectacle! s'écria Mme Clermonde, vraiment Yrgil a bien fait d'acheter ce yacht et de nous faire faire cette croisière!

— Quand on pense, dit M. Siviél, qu'en ce moment Paris est sous la brume et boueux jusqu'au faite de ses demeures! Ici le plus tendre des hivers nous offre ses roses et son soleil!

— Je serais bien encore restée quelque temps à Palerme, dit Mme de Gers en arrivant à son tour, mais Olivier a décidé qu'on lèverait l'ancre ce matin même.

— Le toujours obligeant M. de Boves s'est fait descendre à terre à six heures du matin pour aller faire nos achats en ville avant le départ!

— Et le voici, le voici qui revient! Oh! la barque file sur mer comme une mouette. Bonjour, Yrgil, comment allez-vous?

— Comme le temps, répondit le jeune homme qui survenait sur le pont.

Et vraiment il semblait d'humeur charmante, rajeuni, adouci par son costume flottant de flanelle molle, promenant autour de lui des regards heureux et insoucians.

— Monsieur de Boves, criait Mme Siviél au gentilhomme qui remontait sur le pont, avez-vous pensé à acheter des pâtes de fruits? les célèbres pâtes de fruits palermitaines?

— Madame, voyez comme je suis chargé! il y a des boîtes pour tout le monde et des fruits frais que j'ai découverts non loin de San-Giovanni degli Eremitti, vous vous rappelez, le cloître magnifique avec sa foule bourdonnante de roses et de lianes?

— Oh! le cloître des Eremitti est le lieu le plus enivrant de Palerme!

— Et la chapelle Palatine! ajouta Laufre.

— De plus, je rapporte le courrier, dit M. de Boves.

Chacun bondit, saisissant avidement les lettres et, bientôt, ce fut un grand silence : on n'entendait plus sur le pont que le balancement des rocking-chair, le froissement du papier à missives ou une petite exclamation en sourdine.

— Mon cousin, j'ai une lettre de votre mère, dit Madeleine en s'adressant à Olivier.

— Moi aussi, dit Mme Siviél.

— Moi aussi!

— Moi aussi!

Il y eut un éclat de rire général. Le comte dit alors :

— Nous en avons chacun une pour le même motif probablement : ma mère vous invite au bal travesti qu'elle compte donner le mois prochain, n'est-ce pas?

— C'est cela et comme nous serons revenus à cette époque-là à Paris nous irons, s'écria Mme Siviél.

— Oh! certainement, un bal travesti? j'adore cela! Je vais tout de suite écrire à mon couturier : je veux un costume sensationnel.

— Le mien ne le sera pas moins, dit Madeleine vivement, je vais y rêver.

— Je suis content, dit M. de Boves, de voir que Mme d'Yrgil est non seulement rétablie, mais pleine d'entrain.

— Nous allons avoir l'occasion de voir la comtesse Viviane en grand apparat, dit Mme Clermonde.

— Ah! voici le yacht qui démarre! ne parlons plus, regardons Palerme qui s'éloigne! s'écria Yrgil détournant la conversation.

— Adressons-lui nos actions de grâces : cantique à sa beauté, quel dommage que la comtesse Viviane ait préféré rester à Paris!

— Moi, dit prosaïquement Madeleine de Gers, je rentre dans ma cabine, j'ai à écrire.

Mais, au lieu de rentrer comme elle le disait, Madeleine demeura accoudée à la lisse, non loin d'Olivier, guettant l'impression que lui causait la lettre reçue de son aïeule.

Car Madeleine, ayant décidé que son veuvage devait prendre fin, ne quittait plus son cousin. Viviane lui semblait une rivale facile à déloger. « Ce n'est pas une femme, c'est un poids mort », disait-elle souvent en riant au comte qui se mordait les lèvres en songeant à l'impassibilité de sa femme.

Bref, Madeleine, avec les Clermonde, avait accompagné le jeune homme à Palma pour voir le yacht. Il faisait maintenant une croisière d'essai, ayant pris à Marseille d'autres Parisiens : les de Boves, le général de Louise et cette princesse Samatelli, souple comme une panthère et danseuse enragée. L'animation était intense sur le joli bateau *Impéria*. « Un nom qui m'irait bien, » disait Madeleine en se redressant dans les draperies savantes de ses robes toujours sensationnelles.

Elle savait qu'Olivier — entre deux explorations — aimait à se retremper dans une atmosphère d'élégance et de beauté. Elle se multipliait. C'était la marquise de Pompadour de ce Louis XV distrait...

Bien qu'il n'eût dit que peu de choses sur Viviane, la fine mouche avait facilement reconstitué le drame qui séparait ces jeunes gens et deviné le point sensible. Aussi, ce matin-là, s'approchant de son cousin, elle dit :

— Eh bien, Olivier, vous paraissez perdu dans la lettre de ma grand'tante...

— Lisez vous-même, dit Olivier, lui tendant la lettre dans un mouvement de camaraderie que justifiaient leurs années d'enfance.

Elle prit la missive et la parcourut rapidement :

« Mon cher enfant,

« Ce qui suit ne va pas te surprendre, car je t'avais déjà parlé d'un bal travesti pour fêter mon rétablissement. Je viens d'en arrêter la date. Comme tu le vois, c'est assez rapproché. Hâte donc ton retour. J'ai dû presser les choses, car Viviane veut absolument quitter Paris pour aller se reposer. Elle n'ira pas à Pau, les Marty étant revenus à Paris (des gens charmants, ces Marty, ils viennent ici tous les jours). Bref, Viviane veut aller respirer l'air de la montagne, au Puy. J'aurais mauvaise grâce de la retenir ici après les soins dévoués dont elle m'a choyée. Croirais-tu qu'elle se refusait même d'assister à la soirée ! J'ai dû me faire aider par le docteur qui a évoqué le fantôme d'une rechute possible, pour la décider à rester !

« Je pense que tu seras bientôt de retour à Paris. A propos... »

Madeleine laissa tomber la lettre et dit à voix basse :

— Vous le voyez, Olivier, elle trouve *toujours* moyen de rester ! Une vraie comédie que cette menace de départ !

— Peuh ! je *sais* qu'elle ne partira pas, dit Olivier avec le sourire passablement suffisant d'un homme trop recherché par les femmes.

— Je vois, du reste, qu'elle a conquis entièrement la comtesse par sa souplesse... reprit Madeleine.

— Pardon, interrompit Olivier avec une certaine vivacité. Il faut reconnaître ce qui est. Viviane s'est révélée une garde-malade d'un dévouement émouvant. Il n'y a là aucune souplesse, mais une véritable abnégation. Madeleine, je lui dois la vie d'une femme adorée.

La jeune femme se mordit les lèvres. Son tact habituel avait fait fausse route. Dorénavant, il ne fallait pas dénigrer Viviane sur ce point. Malgré sa prévention contre elle, Olivier reconnaissait son mérite. L'attitude de Viviane au chevet de la grand'mère, cette dignité qui ne s'était pas démentie une minute pendant cette période délicate, avaient forcé l'estime d'Olivier.

Du reste, ses sentiments à l'égard de sa femme étaient d'une complexité qui le déroutait, car il avait généralement des opinions nettes et simples.

Or, sans vouloir l'admettre, l'élévation d'âme de la comtesse s'imposait à lui, surtout depuis qu'il était sur le yacht, au milieu de femmes affolées de flirts, de vanités, bourrées de médisances, à l'esprit aussi vide que le cœur ! Une Mme Clermonde qui, tandis que son fils agonisait, deux ans plus tôt, donnait une soirée, n'ayant pas voulu la décommander par suite des frais engagés ! Une princesse Samatelli, qui s'évanouissait l'avant-veille en voyant un matelot s'entailler la main au cours d'une manœuvre, réclamait des sels, monopolisait l'équipage tandis que le pauvre homme demeurait en panne, la main en sang ! Et cette Madeleine, qui n'était venue voir sa grand'tante que vingt-quatre heures après son arrivée, ayant d'abord, le matin, fait son « tour » au Bois pour recueillir les potins !

Mais à quoi bon ces comparaisons stériles ? Viviane ne l'aimait pas. Pouvait-elle même aimer ? Lui était-il possible d'être vibrante ? Pendant les fiançailles elle était souvent timide. Depuis, elle ne s'était jamais départie d'une impassibilité neutre, même au moment du départ de son mari pour Palma. Il revoyait le visage pâle de sa femme, les yeux qui évitaient de se poser sur les siens, l'expression morte qui refusait de s'animer. Était-ce de sa

part froideur naturelle ou volonté arrêtée? Il se le demandait constamment et, pour la vingtième fois peut-être, trahit son doute à Madeleine :

— Quelle énigme que cette Viviane, dit-il. Que faudrait-il pour que la statue devint vivante?

— Mais, mon ami, dit vivement la jeune femme que ces questions horripilaient, c'est impossible. Vous vous obstinez à croire que Viviane est inerte pour vous seul. Quelle erreur! C'est son tempérament. Elle était faite pour être une demoiselle de compagnie ou une vieille fille morne, chérissant l'inélégance comme d'autres cultivent la beauté. C'est pourquoi je vous plains, mon pauvre Olivier!

— Bah! je suis un coureur d'océans et je repartirai sans doute bientôt, dit-il, énervé.

— Vous n'auriez cependant pas mieux demandé que de rester! Puis, au retour de vos randonnées, vous aimez être entouré de grâce et d'esprit comme Louis XV aimait, après une journée de chasse, retrouver l'atmosphère précieuse des petits appartements de Versailles...

— C'est vrai, dit-il en s'animant, flatté que Madeleine l'eût comparé à ce roi dont le physique fut toujours majestueux et charmant. Quand j'ai parcouru la brousse ou le désert, que mes yeux sont pleins de visions de négresses vêtues de verroteries, de femmes tatouées, d'Arabes grosses comme des muids, quel délice de rentrer à Paris, d'entendre causer des Parisiennes possédant l'art raffiné de porter une robe. Cet art que vous possédez, ma chère cousine, ajouta-t-il galamment.

— Il faut avoir cela dans le sang, dit Madeleine enchantée du compliment d'Olivier. Le bal de l'hôtel d'Yrgil me donne à songer...

— Comment serez-vous travestie?

Elle hésita, se recueillit et dit enfin, en fixant sur le jeune homme des prunelles éloquentes :

— Je serai en reine... et peut-être mon roi me choisira-t-il cette nuit-là !

Il soutint son regard et l'enveloppa d'un bref coup d'œil. Oui, elle était un peu massive mais fraîche, essentiellement décorative et pareille, sur le fond azuré de la mer, à une statue de l'Abondance. Elle avait raison. On ne change pas un tempérament. On ne tire pas une flamme d'un iceberg. Mme de Gers était un ardent foyer et, un peu troublé, songeant à la phrase : « Peut-être mon roi me choisira-t-il cette nuit-là, » le jeune homme murmura en la regardant :

— Pourquoi pas ?

## VI

### Zulimé et le voyageur...

Si le soleil luisait au-dessus de la Méditerranée, il ne brillait pas avec autant de fougue sur la région parisienne...

Le pauvre Paris, qui ne peut jamais être sûr d'avoir un été, peut être toujours certain d'avoir un hiver... Et quel hiver ! non pas la féerie du Nord où Décembre, barbu de glace, est d'une brutale magnificence. Non, une liquéfaction, un délitement général, un effondrement sous la pluie et dans la boue...

Et la lumière, cette belle et vivante chose qui, dans le Midi, transforme un talus pierreux en une colline d'or, la lumière à Paris semble proscrite pendant des mois. Tout au moins ne la reconnaît-on pas tant elle est enveloppée de brumes, rampant, se traînant mollement dans les appartements pour les attrister.

Dans sa petite chambre d'étudiante, Zulimé Cal-

listian, l'Arménienne ramenée de Jérusalem par les Marty, regardait le matin parisien. Et sa pensée se reportait vers les jours de son enfance, là-bas à Sion, dure ville certes, mais violemment éclairée.

Sur la Voie Douleoureuse son père tenait un magasin, une échoppe plutôt, où il vendait avec force sourires et courbettes de faux « objets d'art authentiques », ainsi que l'annonçait gravement son enseigne. Des vases, des bracelets ternis, des monnaies surtout, de toutes les époques, à toutes les effigies, frustes ou polies, depuis les Ptolémées jusqu'aux deniers romains, tout cela émanant soi-disant de ses fouilles. Et il en avait tellement de ces pièces d'or et de bronze, que c'était à croire que l'Antiquité n'avait d'autre coffre-fort que le sol.

Du reste il fallait entendre le père Callistian, dans l'ombre de son échoppe, parler aux touristes de passage à Jérusalem, de ses expéditions dans les monts sinaïtiques où, traqué par des brigands sanguinaires, à la merci du choléra, il peinait pour découvrir ces médailles, ces amphores, ces plats pour le moins contemporains de Moïse...

Zulimé, qui, de l'arrière-boutique, l'écoutait en faisant ses devoirs d'écolière, le connaissait ce terrain de fouilles ! Il était situé trois rues plus bas, dans la boutique du Juif Ephraïm qui n'avait pas son pareil pour vous fabriquer « d'authentiques antiquités ». Non, vraiment son père ne courait aucun risque en y allant, et ce n'était pas la peine que la miss Anglaise ou la jeune Française romanesque pâlisent en écoutant le récit des périls bravés par le père Callistian, pour le plaisir de leur vendre « à un prix dérisoire vraiment, chut ! n'en parlez pas à mes collègues, » des verroteries et des lampes de terre.

Bien qu'elle eût été élevée dans cette brocante



qui est une des industries les plus répandues de Jérusalem avec le commerce des reliques et des chapelets, Zulimé était choquée qu'on fit passer pour véritables des objets nettement apocryphes. Elle détestait sincèrement l'ardente mimique de son père quand le petit homme larmoyait en se séparant d'objets que justement, disait-il, « il avait de tout temps réservés pour la dot de sa fille ». Et, d'un geste, il indiquait l'arrière-boutique où l'on apercevait, penchée sur ses livres, la tête brune de Zulimé indignée.

Du reste, elle ne se mêlait pas du commerce paternel. Elle avait fait ses classes à la Mission Française et, comme on lui trouvait de grandes dispositions pour la médecine, elle devint bientôt aide-infirmière dans le dispensaire de la Pitié, là où défile chaque jour une étonnante procession de monstres. Car l'Orient aime l'exagération. A lui les jardins paradisiaques, les villes de rêve, les décors de féerie. A lui aussi ces maux hideux dont les noms seuls, de tout temps, firent trembler l'Europe : lèpre, éléphantiasis monumentales, sans compter les attaques de choléra, les apparitions de la peste, la menace du typhus. Vraiment, il y avait pour la jeune Zulimé un véritable débouché dans la médecine...

Elle vivait donc paisible quand l'épreuve fondit sur elle.

Son père était accusé d'avoir vendu comme authentique à un Américain, chargé d'organiser un musée aux Etats-Unis, une sandale dite « la sandale de Salomé », que Callistian prétendait avoir déterrée dans les ruines du palais d'Hérode. Mais l'Américain, flairant une tromperie, avait fait expertiser la fameuse sandale par Ilmeyer, l'antiquaire hongrois, le concurrent le plus redoutable de Callistian et celui-ci avait démasqué la supercherie.

Il n'y a peut-être pas à Jérusalem dix antiquaires loyaux. Qu'ils habitent, comme Callistian, dans un trou sombre, sentant le musc à en être renversé, ou comme Ilmeyer le magasin moderne tout en vitres et astiqué comme une banque anglaise, tous trafiquent à qui mieux mieux. Cependant, comme il faut de temps en temps attester la bonne foi de la corporation, tous les marchands d'antiquités de la ville se dressèrent comme un seul homme contre l'Arménien. Quoi ! avoir trompé, non pas seulement un acheteur, mais un « gouvernement » étranger ! Haro sur ce misérable ! Il fut l'âne de la fable. Et mis à l'index, Callistian fut contraint de fermer son échoppe. Zulimé subvint à leurs besoins avec ses médiocres appointements du dispensaire.

Pauvre Zulimé... Elle méditait un jour sur sa chute dans le jardin des Olives qui, vingt siècles plus tôt, avait été témoin d'une autre angoisse que la sienne, quand, tout à coup, son esprit fut tellement absorbé qu'elle en oublia subitement ses malheurs.

Entre les oliviers séculaires un jeune homme pâle, blond, le visage doux et triste, se promenait lentement. Il boitait légèrement et parlait à un homme plus âgé que lui, son père sans doute.

En le regardant, Zulimé ne sentait plus ses ennuis. Jamais elle ne put dire pourquoi ce jeune homme l'avait à ce point fascinée ; pourquoi ce nom de « Daniel », que lui donnait son compagnon, lui parut le plus sympathique des noms.

Mais elle le perdit de vue en rentrant à Jérusalem, et l'étrange impression faite sur elle par le voyageur s'effaçait quand, deux jours plus tard, il parut dans le dispensaire de la Pitié où il venait étudier les maladies orientales.

Que le sort prit ainsi la peine de faire venir près d'elle celui qu'elle avait remarqué sembla miraculeux à l'Arménienne. Superstitieuse, elle pensa

que le jeune homme apparut dans le Jardin des Olives lui était destiné.

Du reste, il s'occupait dans son service et, très vite, remarqua et apprécia la docilité intelligente de la jeune fille, en même temps qu'il était touché par l'humiliation de sa vie depuis la condamnation de son père. Elle, de jour en jour, s'attachait à Daniel avec une dévotion d'esclave toute chargée d'orientalisme.

Or, le père Callistian mourut une nuit d'une attaque de choléra, ne laissant en héritage à sa fille que la fameuse sandale de Salomé, et les Marty, rentrant en France, proposèrent à la jeune fille de venir achever à Paris ses études médicales avant d'entrer dans le dispensaire qu'ils projetaient de fonder.

C'est ainsi que Zulimé se trouvait dans la capitale. Tous les matins elle travaillait dans un hôpital; l'après-midi, elle servait de secrétaire au Dr Marty, très occupé par les plans. Mais Daniel, habilement, entravait l'étude de ces plans, prétextant qu'avant de partir il avait « une mission à remplir, une protection à exercer ». Quelle mission, quelle protection? s'était longtemps demandé Zulimé. Aujourd'hui cependant, tandis que de sa petite chambre, pieusement tapissée avec les œuvres de Daniel, elle regardait le ciel gris au-dessus de Paris, elle ne s'interrogeait plus, tout à la ferveur d'un nouvel espoir.

Car, depuis quelque temps, Daniel, qui jusqu'ici n'avait eu pour elle que la bonté distraite d'un homme absorbé par un autre rêve, Daniel remarquait la jeune fille, la complimentant sur ses lourds cheveux noirs d'Orientale, son teint mat à reflets d'or, comme si le soleil asiatique était demeuré sous sa peau, tout ce qui était remarquable en elle, bien qu'elle ne fût pas absolument jolie. Enfin, ne lui avait-il pas offert, pour se délasser de ses tra-

vaux de clinique ou de secrétaire, de faire un peu d'aquarelle sous sa direction!

L'Arménienne n'avait pas le talent du jeune homme, mais l'amour, qui embellit les filles laides, donne des aptitudes aux moins douées. Elle écoutait docilement [les conseils de Daniel, heureuse quand il se penchait sur son esquisse, rectifiait, modifiait, frôlant sa main de la sienne en maniant le pinceau.

En se rappelant ces séances, Zulimé soupira d'un bonheur angoissé. Finissait-il par être touché par son amour silencieux?

Elle le pensait, la pauvre petite, ne se doutant pas que Daniel ne s'inclinait vers elle, la courtisant discrètement, que pour tenter de s'arracher à l'amour impossible qui le minait; pour tenter d'oublier sur le cœur fidèle d'une autre femme sa passion pour Viviane d'Yrgil...

Passion accrue, renouvelée depuis qu'il la fréquentait à Paris. D'abord, il avait été très surpris qu'Olivier ne fût pas là. Mais Viviane, par pudeur, n'avait pas parlé d'une croisière. Les quelques mots dits par elle à ce sujet laissèrent seulement à entendre que le comte avait dû partir pour visiter le yacht; cela semblait presque un voyage d'affaires, car elle ne mentionna ni la présence des amis, ni la vie joyeuse qu'on menait à bord, et, comme la jeune femme affectait une grande sérénité, le pauvre amoureux en concluait que le ménage était uni et qu'il n'aurait pas à la protéger, à la sauver.

Mais à la voir fréquemment, son cœur était à vif, et il essayait d'échapper à l'enlèvement, voulant à toutes forces s'attacher à cette Zulimé par exemple dont il sentait l'amour errer autour de lui. Ah! oui, aimer l'Arménienne, l'épouser, partir avec elle pour Jérusalem où tous deux s'occuperaient de philanthropie, oublier l'amour défendu qui le rongait!

Mais, en dépit de ses efforts, chaque fois que, seul avec Zulimé, il essayait de lui parler tendrement, les mots ne venaient pas et il trouvait toujours un prétexte pour différer ce qui pourtant lui semblait le salut...

De son côté, Viviane était trop absorbée par ses propres pensées pour observer son cousin. D'abord l'absence de son mari avait été un soulagement. Enfin elle cessait d'être contrainte, vivait naturellement, sans lutter ! Puis, très vite, elle regretta cette présence — pour amère qu'elle fût — elle souffrit de ne plus entendre le son de sa voix, de ne plus sentir parfois son bras entourer sa taille avec un peu de violence quand il la contraignait à se pencher sur la douairière, sa joue frôlant sa joue, et qu'elle résistait avec une sensation exténuante de douleur et de volupté...

Et si, pourtant, au retour, il avait changé, se montrait sincèrement convaincu de son désintéressement, vraiment épris ? Qu'importe, elle partirait. Mais... peut-être viendrait-il la rechercher, refusant de se séparer d'elle, l'aimant enfin... Et, à cette pensée, le cœur de Viviane se gonflait d'un espoir si grand qu'il lui faisait mal...

Non, elle ne se doutait pas de ce qui se tramait sur le yacht, ni de la visite qu'elle allait recevoir, quand, cette après-midi brumeuse, elle écrivait au décorateur qui devait orner la salle de bal. Elle achevait sa lettre quand sa belle-mère entra, alerte, fraîche, pas du tout l'aspect d'une convalescente, car, depuis qu'elle se levait, sa vigoureuse constitution triomphait de la faiblesse. Elle dit :

— A propos, ma chère Viviane, vous rappelez-vous que M. Marty nous avait dit avoir découvert un excellent chef d'orchestre pour la soirée ?

Car les Marty s'étant mis à la disposition de la douairière pour tous les détails de la fête, Mme d'Yrgil ne jurait plus que par eux.

— Oui, répondit la jeune femme. Il s'agissait d'un des orchestres des Ambassadeurs.

— Parfaitement, le chef est un certain Krzysztof Schlonskowski, un nom chevelu et polonais à point pour nous faire rêver aux délices de Chopin, acheva la douairière en riant. Ne devait-il pas venir s'entendre avec nous hier ?

— Je le crois; en effet, il n'est pas venu.

— Voulez-vous téléphoner au docteur en lui demandant s'il peut nous dire pourquoi? Ah! parlez-lui au sujet des menus. Ceux de mon graveur ne me plaisent pas. Peut-être connaît-il un artiste. Je voudrais aussi son avis pour l'éclairage électrique. Il a si bon goût!

— Mère, dit soudain Viviane, comme vous pâlissez...

— Oui, ce n'est rien, toujours le cœur! Je ne peux me faire à cette infirmité, car c'en est une de ne pouvoir ni marcher vite, ni parler rapidement, vivre enfin, sans redouter une suffocation! Serai-je toujours ainsi maintenant? implora-t-elle en prenant les mains de sa belle-fille.

— Non, non, mère, cela passera, dit Viviane.

Mais n'étaient-ce pas ces malaises persistants qui l'empêchaient de fuir?

Viviane allait téléphoner quand un domestique annonça Mme Plère.

— Oh! dit vivement la comtesse, recevez-la, je vous en prie, Viviane. Je ne viendrai au salon que tout à l'heure, il faut que je m'habille.

Elle disparaissait rapidement. Viviane lui dit :

— Moins vite, mère, votre cœur se fâchera!

— Oh! c'est vrai! j'oublie constamment. Non, jamais je ne m'y ferai, jamais!

Mme Plère attendait dans le salon. Son fin visage rusé, à la Quentin Metzys, luisait de curiosité. Enfin elle était à Paris, revenue définitivement de Pont-sur-Loire, à Paris, au cœur des potins...

Elle allait voir par elle-même comment Viviane prenait sa disgrâce, car la vieille dame avait des griefs contre la jeune comtesse, estimant qu'on n'avait pas assez fait cas de son intervention à elle, Mme Plère, et sa méchante petite figure se plissait de joie en songeant à la nouvelle qu'elle apportait en même temps qu'une corbeille de raisins merveilleux, une mauvaise nouvelle glissée parmi les fruits comme un serpent venimeux...

Mais Viviane survenait et elle lui tendit les mains avec de grandes démonstrations :

— Chère petite madame, j'arrive de la campagne et, vous le voyez, ma première visite est pour vous. Comment va cette chère comtesse ?

— Vous allez la voir tout à l'heure sur pied, fraîche comme un bouquet. Jamais vous ne croirez qu'elle ait été aussi malade. Un vrai miracle !

— J'en suis enchantée, et vous, chère madame, vous avez une mine superbe.

— Je suis très fatiguée pourtant et j'aspire à aller me reposer à la campagne, dit Viviane.

— N'aurai-je pas aussi le plaisir de voir Olivier ? demanda Mme Plère feignant d'ignorer l'absence du jeune homme.

— Malheureusement non, madame, et il le regrettera. Il est absent pour quelques jours, répondit Viviane d'un air détaché en ajoutant aussitôt : avez-vous des nouvelles du Puy à me donner ?

Certainement Mme Plère en avait, car c'était une véritable gazette. Mais, ce jour-là, elle fut très brève, ayant manifestement quelque chose d'autre à dire. Elle demanda enfin d'un petit air léger :

— A propos, avez-vous des nouvelles de votre cousine, Mme de Gers ?

— Elle voyage... répondit dubitativement Viviane en détournant les yeux.

— Figurez-vous que ma filleule, Mme Siviél, dans sa dernière lettre, me disait laconiquement que Mme de Gers faisait une croisière et que, renonçant enfin au veuvage, elle allait se marier prochainement.

— Ah! avec qui donc? interrogea Viviane, incapable de se contenir.

— Je ne sais, elle n'a pas dit le nom, seulement ceci, « avec le propriétaire du yacht », dit Mme Plère hypocritement.

— Et comment s'appelle ce yacht? demanda la jeune femme en se levant vivement, soi-disant pour arranger des chrysanthèmes dans un vase.

— Je ne me rappelle plus bien... quelque chose comme... Régina...

— Impéria, peut-être, souffla Viviane.

— Oui, c'est cela, Impéria. Savez-vous qui en est le propriétaire? interrogea Mme Plère, scrutant les yeux de la jeune femme.

— Je l'ignore, laissa tomber Viviane avec effort. Mais, voici ma belle-mère. Puis-je vous prier de ne pas souffler mot de cette affaire de mariage devant elle? Je vous dirai pourquoi après.

Et, sans une parole de plus, Viviane s'échappa du salon, laissant Mme Plère avec la douairière qui entrait.

Ainsi Madeleine à mots couverts annonçait son mariage avec Olivier... Ils s'aimaient! Non, elle n'avait pas à espérer que son mari revint à elle. Madeleine se l'était attaché! et comme Mme Plère — tout en feignant l'innocence — avait tenu méchamment à la mettre au courant!

Oui, elle allait partir pour le Puy, tout de suite.

Et ensuite, que ferait-elle? C'était maintenant qu'il lui était impossible de passer sa vie dans un pensionnat. Ah! fuir, fuir très loin, quitter la France, l'Europe, s'expatrier, s'intéresser à une



œuvre grandiose, s'arracher d'elle-même, ne plus rien savoir de lui, rien !

Elle se redressa. S'expatrier ? une grande œuvre ? Une solution se présentait à elle et, s'habillant en hâte, elle quitta l'hôtel, héla un taxi, jeta brièvement une adresse :

— 57 bis, rue La Boétie.

Cette même après-midi, Zulimé venait d'arriver chez M. Marty qui lui disait :

— Vous pouvez, mon enfant, achever la petite aquarelle que vous avez commencée hier. Il faut que je compulse des documents avant de vous dicter.

Justement Daniel était là. Mlle Callistian remarqua son visage tourmenté et le regard fiévreux qu'il posa sur elle, un regard qui semblait s'interroger lui-même.

Elle s'installa devant le tableautin dont elle aimait le sujet. C'était la copie d'une œuvre de Daniel représentant une fontaine aux environs de Jérusalem : sous l'ombrage de feu d'un laurier, couvert de fleurs rouges, une auge de pierre que surmontait une inscription romaine parlant d'amour et du temps fugitif.

Soudain Zulimé sentit que Daniel s'approchait. Il se pencha et dit d'une voix altérée :

— Il faudrait placer une silhouette au bord de cette fontaine... une femme qui vous ressemblerait, Zulimé, et aurait vos beaux cheveux.

Se plaçant à son côté, il lui prit doucement le tableau des mains et s'amusa à esquisser la silhouette de l'Arménienne en ajoutant :

— N'est-ce pas le cadre rêvé pour une déclaration d'amour, que cette vasque murmurante sous l'ombre ardente des lauriers, et ne faut-il pas mettre près de vous un voyageur... un voyageur épris de Zulimé...

Il l'esquissait, ce voyageur qui lui ressemblait comme un frère. Daniel ajouta d'une voix plus basse, plus troublée :

— Et ce voyageur qui vous avoue son amour se nomme...

Mais Zulimé ne sut pas comment on appelait ce voyageur amoureux, car la porte s'était ouverte et un domestique annonçait :

— Mme la comtesse d'Yrgil.

Daniel se redressa brusquement en chancelant... Puis d'un pas rapide il marcha vers la jeune femme qui venait d'apparaître, lui prit les deux mains, les serrant violemment en disant :

— Vous, Viviane, vous ! vous paraissez bouleversée. Qu'y a-t-il, mon amie ?

Oh ! ce ton, cette angoisse dans la voix, ce visage enfiévré ! La comtesse fixa sur lui ses yeux brillants et dit, haletante :

— Daniel, votre père est-il toujours décidé à partir pour Jérusalem fonder un dispensaire ?

— Oui.

— Eh bien, je vous suis ! je serai infirmière là-bas. Je pars pour la Palestine avec vous !

— Vous, est-ce possible ? A Jérusalem ! Oh ! Viviane !

Il palpait, transporté, l'emmenait dans le cabinet de travail de son père où, en mots entrecoupés, elle racontait les déceptions de sa vie conjugale, son désir de fuir avant le bal, dès le retour d'Olivier.

— Non, dit M. Marty, pas avant cette fête. Si vous devez nous suivre, il ne faut pas, cependant, que nous ayons l'air de vous avoir enlevée, d'avoir abusé de notre présence fréquente chez la douairière pour vous engager à fuir le domicile conjugal. Vous devez paraître à ce bal. Du reste, nous y serons. Mais, tout de suite après, partez pour le Puy et, de là, en Palestine.

Ils parlèrent longtemps, enfin il la reconduisit. Daniel, bouleversé, rentra dans la salle et aperçut Zulimé. Mais, de nouveau, il ne la voyait plus, regardant en lui-même. Machinalement, il se pencha sur l'aquarelle inachevée, disant, surpris et distrait :

— Oh ! qu'est-il donc arrivé ? vous avez renversé de l'encre ?

Car le paysage lumineux était endeuillé. Zulimé avait teint de sombre le ciel d'azur, jeté sur la fontaine une ombre désolée et la silhouette de la femme assise sur le rebord de la vasque restait seule, désespérée... car l'orage avait pris la place du voyageur qui n'avait pas voulu dire son nom...

Mais Daniel — avec un petit remords au cœur — ne voulait pas croire que Zulimé eût compris. Et, absorbé, frémissant, il songeait :

— Mon heure est enfin venue. Oh ! ma Viviane, je vous arracherai aux griffes de cet homme !

## VII

### Rivaux... Rivaies.

Les dieux et les déesses, qu'un élève de Lebrun avait peints au plafond de la salle de bal de l'hôtel d'Yrgil, renaissaient sous l'afflux de lumière des lustres allumés.

Entre les glaces, les portraits de la famille d'Yrgil s'animaient d'une vie chaude et fugitive, même ce couple austère de l'époque Louis XIII, en velours noir sur un fond noir, dans la manière monacale des peintres hollandais.

Puis, tout de suite, les tableaux s'éclairaient avec l'époque du roi-soleil. Là souriait sagement une héritière d'Yrgil de douze ans, guindée dans son

corps de jupe de brocart, une rose à la main. Ici, Victoire d'Yrgil, jadis admirée par le Régent, riait, hardie et mythologique, une peau de panthère sur l'épaule. Et tout un panneau était occupé par un tableau de David représentant une femme de vingt-cinq ans, accoudée à l'antique sur un lit de repos, laissant dépasser de sa robe un petit pied nu, candide et provocant...

Mais la place d'honneur était réservée à une grande toile de Winterhalter, cadeau de Napoléon III à cette famille d'Yrgil qui s'était tout de suite ralliée à l'Empire, et représentant l'impératrice Eugénie dans le rayonnement de sa jeunesse. Le peintre avait rendu avec tendresse l'énorme jupe de tulle blanc parsemée d'une rosée de diamants. Les épaules jaillissaient, liliales; ce portrait avait la magnificence de ce second Empire qui voulut imiter le faste de Marie-Antoinette et qui, cette fois au moins, y avait atteint.

Sur une estrade, l'orchestre préludait, les violonistes accordaient leurs instruments, de brefs accords s'envolaient vers les frises. Les intimes commençaient à arriver avant l'heure; tandis que la douairière et Viviane achevaient de s'habiller, Olivier les recevait, stylant un petit-cousin à lui, nouvellement débarqué à Paris, lord Reginald Yrgil, de la branche anglaise de cette famille d'Yrgil, originaire du Northumberland.

Fraîchement libéré de l'école d'Oxford, enchanté de venir à Paris, plein d'enthousiasme pour ce cousin explorateur, le jeune lord Reginald n'avait pas encore eu l'occasion de voir la comtesse Viviane; celle-ci était sortie quand il était venu présenter ses hommages à la douairière et ensuite, à cause d'une migraine, n'avait pas assisté au dîner.

Mais Reginald Yrgil souhaitait médiocrement connaître sa cousine, car, aux questions posées à

Olivier, il avait cru deviner à son indifférence « qu'elle n'en valait pas la peine ».

Il était blond, rose et svelte dans un habit d'Arlequin; ses réflexions, qu'un français barbare rendait cocasses, amusaient Olivier, contracté, depuis son arrivée, par les reproches de sa grand'mère. Comment! il n'était de retour que du matin seulement! On se demandait s'il ne faudrait pas décommander le bal! Enfin, la douairière avait constaté la politesse froide d'Olivier avec sa femme. Elle était trop fine pour ne pas avoir deviné depuis longtemps que ce ménage ne s'accordait pas malgré les efforts qu'elle avait faits. Elle comptait sur le temps, sur le charme de Viviane pour conquérir cet orgueilleux. Mais l'attitude de sa belle-fille ne l'agaçait pas moins.

Quoi! pas une toilette nouvelle pour accueillir un mari après plusieurs semaines d'absence! Viviane ne pouvait plus alléguer ses devoirs d'infirmière, puisque, dès que la douairière avait été hors de danger, sa forte constitution avait repris le dessus avec une souplesse merveilleuse. Mais, en vain, elle gourmandait Viviane. Avec une ténacité qui la déroutait, la jeune femme se dérobaît aux avances de la grand'mère, refusait de se parer et, finalement, recevait son mari dans sa sempiternelle robe de pensionnaire, les cheveux tirés en arrière et — ultime folie — les paupières baissées; baissées! quand on a des yeux pleins de lueurs et de voluptueux reflets!

C'était absurde. Que ce genre plût aux Marty, à Daniel qui avait l'âme d'un ascète, soit. Mais, elle connaissait son petit-fils, il détesterait cela! Cependant Viviane lui causa une joie en la priant de s'occuper de son travesti, voulant subitement être belle ce soir-là.

Oui, brusquement, la jeune femme s'était révoltée contre son sort. Puisqu'on la persuadait — les

Marty en tête — qu'elle devait assister à la fête, elle voulait quitter son air de femme épousée par charité et, avant son départ, se montrer ce qu'elle était à toutes les amies qui l'avaient dénigrée, et même à ce petit lord d'Yrgil qui, selon une coutume séculaire, rappelait, par sa visite à la branche française, ses liens avec l'Angleterre des Stuart.

Du reste, Viviane s'était juré de partir dès le lendemain de la fête. Sa malle était prête. Elle allait s'enfuir au Puy, mais elle voulait partir en beauté.

Olivier ne s'en doutait pas tandis qu'il recevait les premiers arrivants. Du reste, peu lui importait que sa femme fût insipide et muette comme à l'ordinaire. Ce n'était pas à elle qu'il songeait, ce n'était pas elle qu'il attendait impatiemment. Madeleine de Gers avait mis à profit les derniers jours d'intimité sur le yacht, enveloppant le jeune homme dans un réseau de flatterie, d'hommages, de tendresse voilée, lui insinuant qu'elle s'honorerait d'être recherchée par un héros tel que lui, tandis que Viviane, la sotte pensionnaire, incapable de le comprendre, se croyait assurée de son pouvoir.

Etre compris par une femme! c'est le piège dans lequel donnent tous les hommes. Et, comme il souhaitait l'arrivée de Madeleine ce soir-là!

— Eh bien, mon cousin, vous avez fait un bon voyage?

Deux masques vénitiens, en dominos de velours noir très ample, tricornes et lousps comme dans un tableau de la Rosalba, surgissaient devant lui. Le plus mince boitait un peu. Olivier reconnut les Marty.

— Enchanté de vous voir, dit-il vivement. Ma mère et ma femme ne sont pas encore descendues. Laissez-moi vous présenter lord Reginald Yrgil, le fils du « earl of Yrgil »...

— Un arrière-petit-cousin à vous?

— Cousin... à vingt générations près!

Il riait, sincère en ayant dit : « Enchanté de vous voir ». Eh ! oui, il le devinait. Daniel, après le divorce de Viviane, tenterait de l'épouser. C'était son rival, ce domino vénitien. Peu lui importait maintenant. Il lui abandonnait la pensionnaire. Lui, attendait sa reine...

Et ce fut une impératrice qui parut.

A l'extrémité de la galerie, sous le portrait d'Eugénie de Montijo, aux côtés de la douairière, la comtesse d'Yrgil venait de prendre place.

Alors, avec surprise, on remarqua l'analogie entre le tableau et la jeune femme... Même robe d'ample écume sous une rosée de diamants ; mêmes épaules liliales d'un dessin plus gracile. La beauté de la fameuse Espagnole n'amoindrissait pas Viviane.

Le petit lord Reginald, enthousiasmé, en oubliait son français :

— Oh ! *beautiful, marvellous, a queen!* balbutiait-il, ayant saisi le bras d'Olivier. Mon cousin, venez à Londres, on vous présentera à la Cour, ce sera très excitant !

— Comment, excitant ?

— Oui, *exciting!* toutes les femmes jalouses, le roi fou !

Il riait, mais Olivier ne l'écoutait plus. Un peu éloigné de Viviane, il la regardait.

Mon Dieu, ce n'était pas le charme de ses traits qui le surprenait, il le connaissait ; mais ce soir, c'était une autre femme qu'il avait sous les yeux. Un accent imprévu, une ombre chaude modelait ce visage, l'animait d'une sorte d'ondoiement. D'où venait cette intensité qu'il ne lui connaissait pas ? Des yeux qui ne se baissaient plus maintenant, des prunelles d'une humidité brûlante entre les cils bruns ; de la bouche avivée par le fard, accusant le dessin voluptueux de la lèvre inférieure un peu gonflée...

Qui donc a dit que le visage des femmes, à l'inverse des statues, se sculpte de l'intérieur? La souffrance, un grand rêve détruit, un désir éperdu de connaître le bonheur, c'était cela qui avait modelé ce visage de jeune fille, lui donnait cette séduction qui auréole les femmes belles, malheureuses et passionnées.

Car il y avait de la passion dans les prunelles d'un violet frissonnant et c'est cela qui la rendait infiniment plus attirante que l'impératrice, glacée dans sa perfection classique, cela et peut-être aussi la coiffure en boucles retombant, dorées, de chaque côté des joues.

Les arrivants ouvraient de grands yeux en reconnaissant dans cette triomphale jeune femme cette comtesse d'Yrgil tant décriée. Déjà Reginald lui présentait ses hommages, ne la quittant plus, s'inscrivant d'emblée son page attentif.

Olivier s'approchait d'elle à son tour. Il s'inclinait, baisait sa main, en balbutiant troublé :

— Pardonnez-moi, j'aurais dû être le premier à faire ma cour à Votre Majesté!

Il la regardait avec une admiration intense. Elle se mit à rire. Il avait oublié qu'elle savait rire. Il vit briller les dents entre la fraîcheur des lèvres; elle répliqua, en lui donnant sur les doigts un petit coup d'éventail :

— L'impératrice vous absout, mon cher. Mais, par grâce, ne soyez pas pétrifié. J'ai beaucoup à faire pour recevoir tant de personnes que je n'ai jamais vues. Madame n'y suffit pas. Aidez-nous!

— Il me semble, dit-il, que je ne suis plus capable que d'une chose : vous admirer; savez-vous que c'est une révélation!

— Vous êtes en veine de madrigaux, ce soir! Que voulez-vous, je ne pouvais pas pour une telle fête mettre un trotteur!

— Daignez m'accorder une seconde, dit-il sour-



dement. J'ai quelque chose à vous remettre.

Il l'attira à l'écart et sortit de sa poche un écrin plat. Il l'ouvrit, Sur un coussin de velours une étoile d'améthystes, gravées d'or, un étrange bijou, patiné comme un joyau byzantin.

— J'ai trouvé cela chez un antiquaire à Palerme, dit-il. Un expert m'a assuré qu'il provenait d'une parure de Galla Placidia, impératrice à Ravenne, au <sup>ve</sup> siècle. Les améthystes ont peu de valeur intrinsèque...

— Vous croyez ? par contre, dit Viviane en l'examinant, son ancienneté et sa provenance le rendent inestimable...

— Il ne le sera jamais assez pour vous témoigner la reconnaissance que je vous dois. Vous avez sauvé une mère que j'adore, madame. Permettez-moi de fixer cette broche sur votre corsage. Ces améthystes sont assorties à vos yeux.

Il s'inclina sur sa femme ; le parfum du décolleté lilial l'enivra. Ses mains tremblaient. Il se sentit pâlir et leva les yeux sur Viviane. Elle était décolorée. Il frémit. Au même instant, une silhouette fut près d'eux. Il entendit sa femme, disant, aimable :

— Ah ! chère duchesse, comme je suis heureuse de vous voir. On me faisait craindre que vous ne fussiez souffrante ! Que pensez-vous de ce bijou que mon mari me rapporte de sa croisière ?

Accaparée par ses devoirs de maîtresse de maison, elle se prodiguait. Enhardi par son succès, elle avait l'aisance des grandes dames. La douairière elle-même ne la reconnaissait pas.

Olivier, délaissé, circulait de groupe en groupe parmi les Persanes, les laitières à la Greuze, les pierrots, les infantes, tout le bigarrement de ces fêtes. Mais, en parlant, toujours il se tournait vers Viviane. Il l'admirait, l'étudiait. Était-ce une lente transformation ? Pourquoi ce changement ? Pour

lui ? il ne pouvait le croire, car elle n'avait pas cherché à le retenir...

Mme Clermonde en madrilène avec son toréador de mari, le vieux général Louvise en polichinelle (!) l'accaparaient, le complimentant sur sa femme et, du reste, toutes les personnes présentes ne songeaient qu'à une seule chose : l'arrivée de Mme de Gers.

On savait, par suite des indiscretions de Mme Plère, qu'Yrgyl était enfin décidé au divorce. Mais, ce soir, la comtesse se révélait. C'était Cendrillon au bal du roi ; Peau-d'Ane surgissant en robe de cour. Qu'allait-il advenir ? Olivier, on le voyait, était ému, surpris en coup de foudre. Mais Madeleine était une rivale majestueuse. Laquelle des deux triompherait !

Aussi ce fut un murmure indiscret quand on vit dans le vestibule Mme de Gers qui retirait son manteau.

Elle était éblouissante. Sa jupe d'or, les falbalas de perles, les chaînes de diamants l'enveloppaient d'un réseau lumineux. Sa tête altière s'empanachait d'un diadème de plumes. En pénétrant dans le salon, elle chercha Olivier des yeux. Mais c'était Viviane qu'il regardait. Et, dans un battement de cœur, elle l'aperçut !

Les violons s'étaient tus. On était debout. On croyait revivre les grandes époques de l'histoire, les folles intrigues de Versailles quand on présentait à la cour une nouvelle favorite... Les comtesses d'Yrgil, en fontanges ou en paniers, dont les portraits ornaient les murs, devaient reconnaître cette atmosphère d'attente, de convoitise, de passion.

Le choc fut courtois, bref, définitif.

Oh ! des paroles gracieuses furent prononcées, des mots charmants, des « chère cousine », tout le pailletage des entrevues mondaines. Mais, pen-

dant le temps qu'elles furent face à face, tous les défauts plastiques de Madeleine apparurent crûment. Elle était corpulente, lourde d'épaules, les bras trop gros. Elle semblait rutilante, vulgaire, vêtue de paillons. Un mot courut, juste et sec comme une exécution :

— Une comédienne présentée à l'impératrice!

— Et cette coiffure de plumes : une Peau-Rouge.

— Non, une commère de revue.

Mme de Gers le sentit. L'aristocratie de Viviane l'écrasait. Elle n'y comprenait rien. Où donc cette provinciale avait-elle pris cette allure et cette beauté mûrie, éclatante, qu'un peu de mélancolie revoilàit comme un nuage de poudre sur une joue fraîche? Elle chercha Olivier des yeux et, à son regard courtois, comprit que son règne éphémère était fini. Trop intelligente pour lutter sans certitude de vaincre, elle voulut dans sa vanité humiliée se venger de sa rivale et se dirigea vers le comte.

Lord Yrgil l'aperçut. Il la connaissait bien depuis son récent voyage en Ecosse; ils avaient chassé ensemble dans les forêts d'Yrgil-Hall.

— Lady Maudlin! s'écria-t-il, anglicisant son nom de Madeleine, n'est-ce pas que votre cousine...

Il n'acheva pas. Pressentant la gaffe, Mme de Gers lui coupait la parole en demandant, familière :

— Eh bien! Reggie, où en est votre flirt avec lady Cinthia?

Il devint grave et répondit avec toute la dignité britannique :

— Je la marie à moi au printemps, madame. Puis, s'emballant de nouveau :

— Votre cousine est *fascinating*. N'est-ce pas qu'elle aura un succès énorme à la cour anglaise?

Mme de Gers apprécia beaucoup cette remar-

que. De ce jour, le jeune lord fut classé par elle dans la catégorie des imbéciles. Elle songea :

« Si jamais tu épouses ta Cinthia, mon petit, c'est que je n'aurai pas eu le temps de lui parler avant. »

Et, souriant, féline, elle tendit sa main à baiser à Olivier en minaudant :

— Mon cher, je suis enchantée qu'à votre retour vous ayez trouvé une telle femme ! Les cousins Marty ont su l'éveiller. Quelle transformation ! quels éducateurs ! Allons, ne faites pas la mine d'Othello !

Elle s'éloignait en lançant cette flèche du Parthe et le jeune homme pâlisait sous l'afflux de pensées que les paroles venimeuses de Madeleine venaient de déchaîner en lui.

Enfin, il tenait le mot de cette transformation : les cousins Marty ! Sa grand'mère ne lui avait-elle pas dit qu'ils venaient presque tous les jours, qu'ils avaient été d'un grand secours pour l'organisation de la fête et pour distraire Viviane ? Quelques heures plus tôt, cela lui était indifférent. Plus encore. De gaieté de cœur il abandonnait Viviane à Daniel !

Mais Viviane, alors, n'était pas la femme capiteuse de maintenant. Était-il possible que Daniel eût gagné son cœur ? Il doutait, voulait douter...

Le bal commençait. Il devait l'ouvrir avec Viviane. Il s'approcha presque gauche, lui si maître de lui en toutes circonstances ! Il ne reprit son assurance qu'en l'entraînant sur le parquet ciré, en sentant dans son bras replié la taille flexible de la jeune femme.

Mais elle ne s'abandonnait pas, cette taille ! En vain, il voulait qu'elle obéît à sa pression ; elle résistait tout comme jadis au chevet de la douairière. Les yeux bleus, ondés de violet, fuyaient obstinément les siens. Le sourire pourpre s'adres-

sait derrière lui à quelqu'un qu'il ne voyait pas. Ils dansaient, réunis aux yeux de tous et, cependant, l'éternelle lutte continuait. Avec Daniel fût-elle demeurée aussi roide? Dans un geste involontaire, Olivier la serra si fort qu'elle se plaignit :

— Oh ! vous m'avez fait mal !

Il la lâcha aussitôt, dégrisé, s'excusant. La danse finissait. Elle s'éloignait de lui en hâte. Et, naturellement, c'était Daniel qui l'emmenait pour le two-steps. Daniel !

Une brume aveugla Olivier. Elle l'aimait. Cela crevait les yeux. C'était pour lui qu'elle s'était faite aussi élégante. Pour lui que la petite bouche scellée était déclose par un sourire, et que les paupières toujours baissées se relevaient, découvrant le double joyau des prunelles !

Eh bien ! il était intolérable que, sous ses yeux, on lui enlevât sa femme... Ce Daniel saurait-il, du reste, rendre Viviane heureuse? Que ferait ce paisible aquarelliste de cette brillante Viviane? C'était absurde et inconvenant. Il les regardait danser et se persuadait que la comtesse s'abandonnait dans les bras de son partenaire. Pauvre soutien avec sa claudication !

Occupé par ces pensées, Olivier se révélait lui-même piètre danseur et la princesse Samatelli ne retrouvait pas l'alerte fox-trotter du yacht. Une colère courait dans les veines du jeune homme. Ah ! comme il avait été stupide de croire à l'amour de Viviane au début de son mariage ! Au fond, une tête de linotte, aussi vite consolée que désolée, un être vain, frivole, comme toutes les femmes du reste !

Quelle force d'âme pourtant, pour se dominer comme elle l'avait fait jusque-là ! Il la revoyait, infatigable, patiente, penchée si longtemps sur une malade exigeante...

Pendant tout le souper, négligeant Mme de

Gers à côté de qui il était placé, Olivier se laissa envahir par des pensées qui, tour à tour, passaient d'un pôle à l'autre, soit que sa violence originelle le rendit injuste, soit qu'il reprit le sentiment de l'équité. Non, il ne pouvait rester dans cette incertitude. Aimait-elle Daniel ? Il voulait le savoir.

Et si elle refusait de répondre ? Il savait quelle impassibilité elle pouvait opposer à ses emportements. Comment arriver à connaître le fond de sa pensée ?

Soudain, une idée lui vint, en apercevant Daniel près de lui, presque de sa taille. Idée baroque, mais qui lui parut alors une inspiration. Dominant l'aversion qui s'amassait en lui contre Marty, il passa familièrement son bras sous le sien en disant, affectant l'insouciance :

— Eh bien, mon cher Danilo, la fête est réussie, n'est-ce pas ! Savez-vous que je regrette de ne pas m'être travesti. L'habit détonne au milieu de ces brillants costumes.

— Oh ! fit Daniel froidement en dégageant son bras, car il haïssait le comte et toute familiarité lui était insupportable, vous n'êtes pas le seul et c'est moi qui regrette de m'être affublé de la sorte, car mon accoutrement ne sert qu'à me donner une chaleur intolérable !

— Eh bien ! dit vivement Olivier, suivant son idée machiavélique, retirez-le donc !

— Impossible, je n'ai pas de frac.

— Très simple, au contraire. Mon cabinet de travail est désert. Allez-y, mettez-vous à l'aise. Je vous ferai porter des liqueurs et vous trouverez des cigares, des Henry Clay ; les aimez-vous ? Vous me direz aussi ce que vous pensez d'une nouvelle acquisition : les *Fêtes galantes* de notre Verlaine, un in-octavo numéroté sur vélin de cuve, avec des aquarelles originales à pleine page,

par Saint-Léon. Voilà qui ne peut manquer de vous intéresser, monsieur l'aquarelliste !

Il touchait le point faible. Grand fumeur et bibliophile averti, détestant le brouhaha des fêtes et la danse qui le fatiguaient, Daniel fut tenté par la perspective de goûter un peu de fraîcheur en compagnie des fantoches à hauts talons et à amples jupes des *Fêtes galantes* de Verlainé.

— Ma foi, dit-il sans méfiance, j'accepte.

Olivier l'entraîna rapidement et veilla à ce que Daniel déposât son domino, son tricorne et son masque dans l'antichambre qui précédait le cabinet de travail. Puis il le conduisit vers un fauteuil de cuir, et lui tendant le beau livre aquarellé :

— Là, reposez-vous, dit Olivier avec une sollicitude maternelle. On va vous porter des liqueurs...

Et, lestement, le comte regagna l'antichambre, enfila le domino, mit le chapeau et rentra dans la salle de bal.

— Rémy, dit-il au maître d'hôtel, portez un choix de liqueurs dans mon cabinet à M. Marty. Joignez-y ma Fine 1810, n'est-ce pas.

Le domestique acquiesça ; le comte assujettit le masque et, méconnaissable, satisfait de sa ruse, murmura :

« J'ai au moins une demi-heure devant moi. Il faut que j'en profite ! »

Alors, glissant de groupe en groupe, il atteignit l'angle de la galerie où Viviane tenait une véritable cour.

A ses pieds, sur un tabouret, lord Reginald, ayant pris l'éventail de la jeune femme, l'éventail en lui dédiant des regards langoureux. Olivier haussa les épaules en marmottant : « Ces Anglais ! on ne parle que de leur flegme et, de temps en temps, ils se révèlent d'un romantisme échevelé qu'on ne tolérerait pas à Naples ! »

Il se dissimula derrière le vaste général de Louise. Comme il est fréquent dans l'atmosphère des jolies femmes, c'était d'amour que l'on parlait.

— L'amour, disait la princesse Samatelli, doit être un peu sauvage. Mon idéal serait un gaucho argentin qui me prendrait au lasso et m'enlèverait sur sa selle à travers les pampas !

— Qu'en pense le prince ? demanda Viviane en riant, car Jacob Samatelli, c'était notoire, ne montait plus à cheval, ayant la goutte.

— Pour moi, dit Pierre Soulac, le romancier en vogue, l'amour est une des formes les plus remarquables de l'entêtement. Aimer, c'est décider qu'un être est seul capable de vous émouvoir alors qu'il est évident que des quantités d'autres auraient le même pouvoir...

— Il y a des rêves qu'on ne fait qu'une fois ! dit lord Yrgil avec tant de feu que l'on sourit. Qu'en pensez-vous, ma cousine ? dit-il en s'adressant à Viviane.

— Oh ! pour la comtesse, l'amour a fatalement le visage du comte ! dit à son tour le général de Louise.

— Général, répondit Viviane, et ses yeux profonds se voilèrent, il n'y a que Psyché qui ait vu le visage de l'amour. Vous savez du reste quelles catastrophes s'ensuivirent ? acheva-t-elle légèrement.

Elle rit. Puis, secouant ses boucles blondes :

— Trêve de dissertation. Le fox-trott nous réclame et c'est un dieu aussi.

Et, s'inclinant sur lord Reginald :

— Mon page, votre main.

Le général allait invier Viviane, mais, s'interposant lestement, Olivier s'inclina :

— A moi l'honneur, *ma cousine*, dit-il à mi-voix afin qu'elle ne perçût pas la différence de timbre.

— Certainement, Daniel, dit-elle vivement.



Depuis un instant elle constatait qu'Olivier avait quitté la salle. Mme de Gers ne circulait plus dans la galerie. S'étaient-ils retrouvés ? Un sentiment brûlant, plus mêlé de larmes qu'elle ne voulait se l'avouer, la poignait malgré son air désinvolte.

Mais, couservant héroïquement son sourire, elle posa sa main sur l'épaule de son danseur et ils commencèrent de tourner quand — on ne saurait penser à tout — Olivier oublia complètement d'imiter la claudication de Daniel.

Surprise, Viviane examina le masque. Olivier détournait les yeux. Alors elle aperçut sous le tricorne des cheveux noirs. Ce n'était pas Daniel. Et, à d'imperceptibles détails, au dessin des lèvres, elle reconnut son mari.

Dans sa surprise, elle dansa à contre-temps. Il dut la maintenir, la serrant assez fort sans qu'elle protestât, s'interrogeant : « Qu'est-ce que cela signifie ? Que me veut-il ? pourquoi cette feinte ? » Elle ne remarquait pas combien Olivier avait tressailli en la serrant. Ainsi, pensait-il, je l'étreins sans qu'elle se dérobe. Elle accorde plus à Daniel qu'à moi. La jalousie de nouveau l'aveugla. Chez cet homme violent l'irritation l'emportait sur la souffrance.

De son côté Viviane, très intriguée, acquiesça de suite quand le pseudo-Daniel lui proposa — toujours à mi-voix — de s'asseoir quelques instants dans un salon, isolé de la galerie par des plantes vertes. Ils prirent place sur un canapé ; Olivier commença, s'efforçant de prendre un ton badin :

— Savez-vous, *ma cousine*, que vous révolutionnez le bal ! On ne parle que de vous. C'est un véritable triomphe !

— Pourquoi est-ce un triomphe, *Daniel*, dit la jeune femme sans témoigner à Olivier qu'elle l'avait reconnu. Pourquoi ? parce que ces gens s'imaginaient que j'étais sotte. Personne n'a com-

pris que j'étais engagée d'honneur à paraître telle, car, en réalité, j'ai toujours aimé tout ce qui fait la beauté et la saveur de la vie. En trois mois, j'ai vieilli de dix ans... Daniel.

— Vous êtes à l'âge où les chagrins s'effacent, dit-il en se calmant. Les pluies d'automne tuent les roses, mais les averses de printemps les aident à mieux fleurir !

Elle poursuivit, dans ce même esprit de mari-vaudage qui permet de dire tant de choses sans dépasser la mesure :

— Il n'y a pas que des averses au printemps. Les gelées d'avril tuent les bourgeons !

— Mais ils revivent la saison d'après. Vous êtes belle, Viviane, il y a en vous une volonté de bonheur qui vous donne ce soir un éclat extraordinaire...

— Oui, dit-elle avec une ardeur subite, je n'ai jamais senti comme ce soir un désir de me libérer des larmes. C'est une chose odieuse de vivre dans une contrainte morale de toutes les minutes, de jouer la comédie. Ce soir j'ai voulu tout oublier, être *moi*. J'ai repris ma personnalité dans le même temps que les autres se masquaient !

Pendant qu'elle parlait, il avait posé sa main fiévreuse sur celle de Viviane. Elle ne s'apercevait pas de ce geste platonique, absorbée par une émotion grandissante. Mais tout sert au jaloux pour l'échauffer. Il songeait : « Elle ne se rebelle pas, elle admet, il lui platt ! » Sa gorge se serra avec une telle force qu'il dut attendre une seconde avant de dire :

— Olivier vous recherche visiblement ce soir. Vous l'avez ébloui. Il va vous parler d'amour, Viviane...

— Le croyez-vous susceptible d'aimer véritablement ? J'en doute !

— Vous *voulez* en douter ! dit-il avec un frémis-

sement. Vous ne lui avez jamais pardonné son erreur!

— Je lui ai pardonné, dit-elle, je suis sans haine...

— Et sans amour! acheva brusquement Olivier à la surprise de Viviane. Dites donc le mot qui vous brûle les lèvres. Vous le détestez, et vous le détestez parce que vous en aimez un autre!

Il s'oubliait complètement, ne dissimulait plus sa voix. Cette violence d'attitude eût renseigné Viviane sur son identité si elle ne l'avait été déjà. Olivier ne s'apercevait pas qu'il démentait son personnage. Sa jalousie éclatait :

— Vous en aimez un autre, reprit-il incapable de se contenir, exaspéré par la pensée qu'on devait les chercher, qu'on allait surgir dans ce retiro, enfin qu'il avait espéré mener en quelques minutes un entretien subtil et nuancé qui eût exigé du temps.

Il poursuivit :

— Vous aimez, Viviane, cela se lit dans vos yeux. C'est parce qu'il est ici ce soir, et qu'il vous encense que vous avez cet éclat. Les femmes ne vivent que d'adulations, et qui les flatte conquiert leur cœur versatile! toutes les mêmes, toutes!

— Adieu, monsieur, dit-elle en se levant, offensée par les paroles agressives de son mari et par une attitude qu'elle ne pouvait s'expliquer, ignorant que les paroles perfides de Madeleine de Gers avaient déterminé un accès de cette jalousie qui rend injustes les meilleurs hommes, à plus forte raison un impulsif comme Olivier. Il lui saisit le poignet :

— Où allez-vous? répéter nos paroles à celui que vous aimez? Vous rirez de moi? Non, pas cela. Je le tuerais plutôt, votre Daniel!

Il arrachait son masque, le froissait nerveusement :

— Voilà donc vos déclarations d'amour, mon-

sieur, dit-elle tremblante. Vous avez prononcé des paroles atroces contre un être qui m'est cher comme un frère, un frère vénéré. Vous n'avez tout de suite à la bouche que des mots de violence et de meurtre !

— Pardon, dit-il en se prenant le front dans les mains, j'ai usé d'une supercherie indigne et la conversation a dévié sans que je sache comment. Dieu m'est témoin pourtant que je ne voulais pas vous faire de scène de jalousie !

— Mais vous l'avez faite spontanément parce que vous n'avez ni cœur, ni pitié. Vous êtes incapable d'amour. C'est votre orgueil qui crie en ce moment. Par orgueil, vous voulez garder la femme que vous dédaigniez quand elle était simple et que nul ne la courtisait. Par vanité d'homme, vous me menacez, mais il n'y a pas eu dans toutes vos paroles un seul cri d'amour !

— Viviane !

— Adieu, monsieur. On me réclame !

Elle s'enfuyait et Olivier, emporté par la colère, n'avait pas su la toucher, lui dire les mots éperdus qui lui brûlaient les lèvres. Il cherchait à se rappeler à quel moment précis l'entretien avait si malheureusement bifurqué. Mais, en somme, il n'avait rien tiré de Viviane et demeurait persuadé qu'elle aimait Daniel. Il courut jusqu'au cabinet de travail où il avait laissé Marty.

Le jeune homme feuilletait les *Fêtes galantes* de Verlaine et releva la tête en sursaut quand Yrgil parut devant lui, jetant sur la table, comme une défroque, le domino et le tricorne. Il avait perdu le masque de velours après l'avoir machinalement broyé dans ses mains nerveuses. Il dit, haletant :

— Rhabillemz-vous, mon cher, et retournez dans la salle. On vous y attend avec impatience. Allez recueillir le fruit de vos aimables visites à la comtesse pendant mon absence !

Daniel regarda Olivier avec une surprise si évidente que le comte eut la certitude que jamais Marty ne s'était permis d'adresser un mot d'amour à sa femme. Mais il était lancé :

— Seulement, acheva-t-il, mettez-y des formes ! Madame d'Yrgil porte mon nom et, si vous vous permettez de lui parler de trop près, je vous coupe les oreilles, monsieur.

— Etes-vous fou ? interrogea Daniel se levant, très pâle, comprenant que le moment de parler net était venu.

— Je ne suis pas un imbécile qu'on flagorne. Tenez-vous-le pour dit et j'espère que vous aurez à l'avenir le tact de ne pas remettre les pieds ici.

— Votre insolence dépasse la mesure et j'y répondrais par un soufflet, dit Daniel, s'il ne s'agissait ici de l'honneur d'une personne que je respecte comme une sainte !

— Mais, monsieur, je ne vous permets pas de parler de l'honneur de madame d'Yrgil. Il n'est pas en cause, j'imagine, et nul ne connaît mieux que moi la valeur morale de la comtesse.

— Vous l'avez bien mal honorée en tout cas, dit Daniel d'une voix méprisante. Vous vous êtes conduit d'une façon abominable. Vous avez abandonné la plus admirable des femmes pour faire une croisière avec je ne sais quelles créatures !

— Ah ! n'insultez pas mes amis !

— Vous n'êtes qu'un butor !

— Répétez, dit d'Yrgil en verdissant.

— Tenez-le pour répété et soyez assuré de mon plus profond mépris !

La main d'Yrgil effleura la joue de Daniel. Il sursauta à peine et dit seulement, d'une voix plus basse, se croisant les bras, dominant Olivier de tout l'ascendant d'une âme maîtresse de ses mouvements sur un homme impétueux :

— C'était donc cela que vous vouliez ? Un duel ! Je m'y attendais du reste et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car si je délivre Viviane de vous, acheva-t-il en s'animant, c'est que le Destin l'aura voulu !

Ils se mesurèrent du regard et comprirent que la lutte serait sans merci. Olivier dit brièvement, tandis que Marty gagnait la porte :

— Mes témoins régleront la rencontre avec les vôtres. Je n'ai pas besoin de vous souffler le motif de ce duel : une querelle de jeu, n'est-ce pas ? Voici de quoi justifier la chose.

Il ouvrit un tiroir de son bureau, sortit un jeu de cartes, l'éparpilla sur une table et sortit à son tour. Son excitation nerveuse était tombée, mais sa jalousie demeurait. Daniel, avec sa force morale, n'était pas, en amour, un rival à dédaigner.

Il rentra dans la galerie. On commençait à se retirer. Des danseurs enragés tournaient encore. Lord Reginald parlait de footing et de tennis avec Madeleine. Yrgil aperçut M. Clermonde et le général de Louise et les entraîna dans son cabinet de travail.

— Mon cher général, et vous, Clermonde, dit-il en s'asseyant à son bureau, je vais avoir une affaire. Puis-je compter sur vous ?

— Hein ? quoi ? rien de sérieux, je suppose ? demanda Clermonde, effaré.

— Non, dit-il en battant machinalement les cartes, une querelle de jeu insignifiante. Mais nous avons échangé des mots vifs. Un duel est inévitable.

— Au premier sang, n'est-ce pas ? dit Clermonde toujours affolé, tandis que le général souriait dédaigneusement de l'effarement de son partenaire.

— Naturellement... une simple piqûre ! répondit Olivier sur un ton si glacial que Louise tres-

saillit. Il examina le comte. Il remarqua sa lividité, ses mains crispées sur les cartes. Ce n'était pas là l'allure de qui se bat pour une bagatelle. Le général pensa : « L'affaire est grave. Voilà un homme prêt à tuer son adversaire. Un des deux restera sur le terrain... »

— Mon cher comte, commença-t-il, j'ai assisté à bien des rencontres au cours de ma vie...

Il se perdait un peu dans les circonstances; mais, subitement, Olivier ne l'écouta plus, toute sa puissance d'attention concentrée sur un détail.

Il y avait une coupe d'onyx sur son bureau, une coupe généralement vide et d'un noir intense.

Or, solitaire, un anneau d'or uni y brillait qui n'y était pas quelques instants plus tôt.

Il le saisit. C'était une alliance de femme. Nerveusement il l'ouvrit et lut, gravée à l'intérieur, la date de son mariage suivie d'un mot fallacieux : Toujours!

Il laissa retomber l'anneau dans la coupe. Il étouffait. Pourquoi sa femme était-elle venue mettre là, chez lui, l'alliance symbolique ! Pourquoi ? Il avait peur de comprendre.

Au même instant sa mère surgit dans le cabinet, pâle, agitée :

— Olivier, un mot, je te prie... un mot!

Les témoins s'excusaient. Le jeune homme courut vers la douairière.

— Qu'y a-t-il ?

D'une voix entrecoupée, elle murmura :

— Une chose incroyable... que s'est-il passé entre ta femme et toi ? le concierge vient de me dire...

— Eh bien, qu'a-t-il dit, parlez !

Elle souffla à son oreille :

— Viviane est partie

## VIII

## La lettre d'adieu...

— C'est bien ainsi... les roses de Noël plus à droite, sur la petite commode. Sur la table de nuit, ses auteurs préférés : Flaubert, Sully Prudhomme, Albert Samain... Très bien. Je pense que Viviane sera contente ce soir de retrouver sa chambre de jeune fille.

Et Mme Frémière, prévenue de l'arrivée de la comtesse d'Yrgil, acheva de disposer sa chambrette de toile de Jouy et de laqué, bien différente, en effet, de la chambre d'honneur en damas cramoisi et gros de Tours... Marguerite de Valmont, qui s'était amusée à aider aux préparatifs de dernière main, demanda :

— Alors, elle vient sans son mari ?

Puis, tout de suite, avec un égoïsme d'amie depuis longtemps sevrée de confidences :

— Eh bien, tant mieux ! nous pourrons causer à notre aise.

— Sans doute le comte ne tardera-t-il pas à la rejoindre, dit pensivement Mme Frémière.

Pensivement, car, en somme, elle ne connaissait rien de la vie conjugale de Viviane qui, volontairement, avait tu son désaccord avec Olivier, ne parlant dans ses lettres que de la maladie de sa belle-mère, puis des préparatifs du bal, éludant toute allusion à son intimité. Pudeur de très jeune femme sans doute, que Mme Frémière, par délicatesse, avait scrupuleusement respectée... Mais, elle attendait impatiemment sa fille, sûre de voir d'un seul regard dans les yeux expressifs de la jeune femme si l'amour y reflétait encore son tendre et passionné visage...



Elle quittait la chambre de Viviane quand une domestique vint en hâte lui apporter un télégramme. Un peu inquiète — car, en dehors des affaires, les dépêches sont fréquemment de sombres messagères — elle déchira la bande et lut :

« Chère madame, je vous prie instamment empêcher que comtesse d'Yrgil reçoive la lettre que je lui ai écrite ce matin. Remerciements chaleureux. — Daniel MARTY. »

Mme Frémière relut le télégramme, songeant que Daniel ayant envoyé sa lettre le matin même, celle-ci ne parviendrait au Puy que le lendemain, dans la journée. Pourquoi ne voulait-il plus que Viviane prit connaissance de cette lettre? Mais, comme il était vain qu'elle cherchât à deviner une énigme dont elle possédait mal la donnée, elle se contenta d'aller recommander à la concierge de la pension de ne remettre à Mme d'Yrgil, directement, aucun courrier parvenant à son adresse. « C'est bien entendu, aucun.' C'est très grave, » ajouta-t-elle pour donner plus de poids à ses paroles sans se douter, du reste, combien, en effet, cette missive était grave...

Puis, elle attendit sa « fille ».

Viviane descendit du train dans l'ombre falote de la gare nocturne; mais, quand Mme Frémière la vit en pleine lumière dans son bureau, elle s'aperçut tout de suite que c'était le reflet d'une grande douleur qui assombrissait les yeux de violette. Alors, appuyant sur son épaule la tête de la jeune femme, elle recueillit la confiance de ces quelques mois de mariage.

Elle s'enflammait en écoutant, car cette petite Mme Frémière avait épousé à seize ans un grand colosse barbu et naïf qui, pendant trois lustres, avait positivement tremblé devant elle. Elle estimait qu'il faut mener son mari selon sa fantaisie

et la conduite d'Olivier à l'égard de Viviane la révoltait. Le dévouement de la jeune femme la scandalisait presque. Ce n'est pas elle qui eût accepté de veiller la douairière, de s'imposer une mortelle contrainte, de supporter l'abandon d'Olivier, partant sans elle pour une croisière. Enfin, au dernier moment, cette scène de jalousie déplacée, sans fondement (disait Viviane qui ignorait l'allusion de Mme de Gers, et la provocation en duel, la rencontre de ces deux hommes qui se haïssaient mortellement).

Mme Frémière pensa soudain au télégramme de Daniel la priant d'empêcher que sa lettre ne parvint à Viviane... Elle avait maintenant l'intuition qu'il s'agissait d'une missive fort grave et qu'il ne fallait, à aucun prix, qu'elle tombât entre les mains de Viviane.

— Ah! disait la comtesse, depuis que j'ai quitté Paris je me répète sans trêve : Il est jaloux ! m'aimerait-il ? La jalousie est-elle de l'amour ?

— Non, trancha Mme Frémière. C'est du despotisme. Cet homme ne veut pas libérer son esclave, quitte à lui imposer les pires humiliations. Qu'est-ce que cette Mme de Gers ? Mon enfant, il fallait me prévenir. Je serais allée à Paris et je vous jure que, toute femme que je suis, je l'aurais mis à la raison, ce beau monsieur, si orgueilleux de sa naissance ! Votre famille égale la sienne. Philippe d'Artenay fut le compagnon de jeunesse de Louis XIV, et, vous vous le rappelez, Thérèse d'Artenay était dame d'honneur de Marie Leckzinska !

Viviane hochait la tête. Peu lui importaient ses aïeux ! Elle songeait désespérément que, si Olivier avait montré un peu de repentir et d'amour pendant la scène du bal, elle ne l'eût pas repoussé...

— Viviane, disait Mme Frémière, il est urgent que vous introduisiez une demande en divorce.

Dès demain je vous accompagne chez Me Lapalme, c'est le bâtonnier actuel du Puy. Il vous débarrassera en deux temps de votre bourreau.

Le lendemain donc, elle se rendit chez l'avocat avec Mme Frémière et, deux heures plus tard, elles revinrent vers la pension.

Il faisait nuit. En gravissant les rues montantes, la campagne blanche de neige, silencieuse comme un paysage lunaire, s'apercevait par des échappées, entre de vieux murs sombres. Un peu avant d'arriver à la maison, la directrice, désirant passer chez un fournisseur, laissa imprudemment la jeune femme rentrer seule.

Imprudemment, car au même moment le facteur gravissait la rue.

Il glissait dans la neige amoncelée. Viviane l'aperçut et, le cœur battant, espérant contre toute raison une lettre, un mot... de lui, elle dit :

— Bonsoir, père Cavignac. Toujours droit, toujours alerte!

Le vieil homme releva la tête, assura ses lunettes et s'écria enfin :

— Ah! c'est donc vous, madame la comtesse. Vous n'avez pas « forci » depuis que vous êtes à Paris.

— Aussi, je viens respirer l'air des montagnes; à propos, avez-vous quelque chose pour moi dans votre sac magique?

— Je vais voir, madame la comtesse, je vais voir.

La devinant pressée, il s'arrêta sous un réverbère qui projetait sur les maisons et la neige une lueur jaune comme une eau sulfureuse.

Du courrier destiné au pensionnat, il retira la lettre, la tendit à la jeune femme qui, un peu déçue par l'écriture, gagna lestement la pension tandis que le facteur continuait sa tournée.

Mme Frémière ne se doutait de rien quand elle pénétra chez elle. A sa question : « Toujours rien

pour Mme d'Yrgil? » la concierge répondit en écho « rien »! et la directrice alla frapper à la chambre de Viviane.

N'obtenant pas de réponse, elle entra et poussa un cri.

Allongée sur le tapis, Viviane était sans connaissance.

A deux pas d'elle, tombée de sa main, la fameuse lettre de Daniel.

La directrice s'en empara, mais elle ne la lut pas, se hâtant de ranimer la jeune femme qui, très vite, ouvrit les yeux, balbutia quelques mots incompréhensibles, puis, apercevant la missive, retrouva ses sens et s'écria :

— Lisez! lisez!

Et Mme Frémière lut :

« Paris, 6 heures du matin.

« Ma chère Viviane,

« Quand vous recevrez ces lignes je ne serai plus et je vous écris cette lettre d'adieu afin que vous sachiez bien que je meurs volontairement, sans regretter la vie et en vous bénissant.

« Tout à l'heure, à l'hôtel d'Yrgil, j'ai eu avec votre mari une altercation absurde, mais qui, sous son apparence d'absurdité, cachait ces éternels motifs d'amour et de haine qui divisent les hommes. Tout à l'heure, comme viennent de l'arranger mes témoins, je me rencontrerai avec le comte d'Yrgil, dans la propriété du général de Louise, à Neuilly.

« Je sais que votre mari est très fort aux armes; moi-même je n'y suis pas médiocre et, avec un peu de chance, je puis le tuer. Car c'est un duel sans merci qui nous attend. Olivier n'a pas l'intention de me faire grâce.

« Eh bien, je ne veux pas risquer de tuer votre

mari. Il pourra, sans lutte, me supprimer, car je ne me défendrai que pour la forme. Si Olivier mourait de ma main, je sais trop bien que je deviendrais pour vous un objet d'horreur, car vous l'aimez, vous l'adorez, j'en ai la certitude et vous ne me pardonneriez jamais ! Que deviendrais-je sur terre, n'ayant même plus l'estime de la femme que j'ai uniquement aimée ? Et, je comprends si profondément que rien ne nous réunira que, sans regret, je souhaite malibération de l'épée du comte.

« Quand vous lirez ces lignes, ma tendrement aimée, ayez quelques pleurs pour celui qui préfère la mort à la vie sans vous, puis, sans remords, tendez la main à votre mari et soyez heureuse avec lui, par lui. Adieu !

« DANIEL. »

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Mme Frémière anéantie.

— Ah ! dit Viviane en se tordant les mains, ma vie est finie. Moi, pardonner à Olivier le meurtre d'un innocent ? Tendre la main à cette main couverte de son sang ! Être heureuse avec l'assassin de mon cousin ? Jamais !

Puis, s'écroulant avec désespoir :

— Olivier, Olivier, si vraiment vous m'aimez, pourquoi avoir fait cela ? pourquoi avoir rendu toute réconciliation impossible !

Mme Frémière lui prit les épaules :

— Vous l'aimez toujours ? dit-elle d'une voix basse et profonde.

— Je l'adore, je ne puis l'arracher de mon cœur. Mais, je dois le haïr et, acheva-t-elle avec exaltation, je jure devant Dieu de me détourner sans faiblesse du meurtrier de Daniel. Je le jure !

Mme Frémière lui prit les mains :

— Ecoutez, j'avais reçu hier un télégramme de Daniel demandant qu'on ne vous remit pas cette

lettre. Ne voulait-il plus que vous apprissiez sa mort volontaire?

Viviane était devenue plus livide encore. Elle dit :

— Non, je comprends... il aura changé d'avis, décidant de se défendre, de tuer Olivier. Olivier est mort! et il m'aimait, j'en suis sûre maintenant. On ne risque pas sa vie pour une femme sans l'aimer!

Elle était effrayante de fixité. L'amour sans espoir la ravageait. Elles n'entendirent pas frapper à la porte qui s'ouvrit. Une domestique parut en disant :

— Un Monsieur demande Mme la comtesse au parloir.

Viviane sursauta, haletante :

— Un Monsieur? je vais savoir! a-t-il dit son nom? comment est-il?

— Je crois bien que c'est Monsieur le Comte...

Elle poussa un cri de joie presque sauvage, puis retomba anéantie :

— Non, non, j'ai juré, je ne veux pas voir cet homme encore souillé du sang de Daniel... j'ai juré! La situation est sans issue. Mon Dieu!

— J'y vais, dit Mme Frémière, attendez-moi.

Elle gagna en hâte son cabinet de travail.

C'était bien Olivier qui l'y attendait.

Dans la pénombre, elle vit que lui aussi était méconnaissable, pâle, les cheveux dérangés par le voyage. Il salua et dit d'un ton saccadé :

— Madame... je désire voir ma femme. Elle est ici, n'est-ce pas?

Mme Frémière n'éprouvait pour le comte d'Yrgil qu'une aversion augmentée par l'horreur de ce duel impitoyable. Mais, elle était si bouleversée qu'elle n'eut que la force de répondre par monosyllabes :

— Oui.

— Voulez-vous la prier de descendre ici, ou puis-je aller la trouver?

— Non.

— Pourquoi?

— ...Elle est sortie pour toute la soirée... répondit Mme Frémière, reprenant son aplomb. Que lui voulez-vous, monsieur?

— Je viens la supplier de me pardonner, d'oublier ce qu'elle a souffert de la violence de mon caractère, de me laisser gagner son cœur par la ferveur d'un amour qui ne peut plus se démentir!

Il était ardent, chaleureux, pathétique. Mais, Mme Frémière voyait devant ses yeux le cadavre de Daniel étendu dans une allée de parc... Elle dit à voix basse :

— Il est trop tard... après ce qui s'est passé.

— Ah! ne dites pas cela, madame, s'écria-t-il, ne me retirez pas cette espérance au nom de laquelle je viens de commettre un acte dont je m'étonne encore (Mme Frémière frissonna). Oui, je suis coupable. Par orgueil j'ai torturé Viviane, mais comprenez que je suis excédé par la contrainte que, depuis des mois, ma femme m'impose! Je souffre, je l'aime, ne m'empêchez pas de réparer mes torts. Croyez-moi. Si j'ai les défauts des hommes trop passionnés, j'en ai aussi les vertus. Je puis être le plus tendre et le plus fidèle des amants, l'aimer comme personne ne l'aimera jamais. Personne!

— Surtout Daniel, n'est-ce pas? Daniel que vous avez lâchement assassiné! gronda la directrice ne se contenant plus.

— Vous déraisonnez, madame, dit Olivier en se dressant, pâle.

— Quoi! reprit-elle, cédant à son indignation, vous osez parler d'amour après ce que vous avez fait? Vous voulez conquérir votre femme! Je

devine votre jeu, monsieur. Vous espérez la griser par vos paroles; quand vous l'auriez sentie bien asservie, vous lui eussiez révélé ce que nous savons déjà : votre crime, votre duel odieux avec Daniel!

— Vous savez! dit-il stupéfait.

Puis, avançant d'un pas, il dit véhément :

— Mais, savez-vous ce qu'il est advenu à ce duel? Savez-vous que, lorsque j'ai appris le départ de Viviane, je n'ai plus eu qu'une pensée, une seule, me tenaillant : ma femme. Ma femme que je savais irréprochable et que j'adorais! Oui, je suis allé à cette rencontre et là, sur le terrain, en présence des témoins, j'ai fait des excuses à Daniel, des excuses qui m'ont plus fouaillé le cœur que les douze balles d'un peloton d'exécution. Je me suis humilié, moi le comte d'Yrgil, qui serais mort volontiers par point d'honneur, et j'ai souffert cet affront afin de ne pas lever l'épée contre le plus proche parent de ma femme, pour ne pas mettre entre nous l'infranchissable barrière d'un cadavre!

— Vous avez fait cela!

Elle comprenait maintenant le télégramme de Daniel, annulant sa lettre d'adieu devenue vaine : ils ne s'étaient pas battus. Olivier poursuivait :

— Mes mains sont pures, madame. Et, si ma femme était là, je saurais trouver les mots pour la convaincre de mon amour. Elle me croirait!

Alors, tendant les bras dans l'encadrement de la porte qui venait de s'ouvrir, Viviane cria :

— Je vous crois!

Il bondit vers elle, puis s'arrêta, n'osant la toucher que du bout des doigts, contemplant ce beau visage, sculpté par la douleur et la joie. Tremblant, il demanda, dans un souffle :

— Vous me croyez, Viviane... m'aimez-vous?

Mme Frémière avait disparu. La comtesse d'Yrgil fixa sur son mari ses yeux passionnés et murmura :



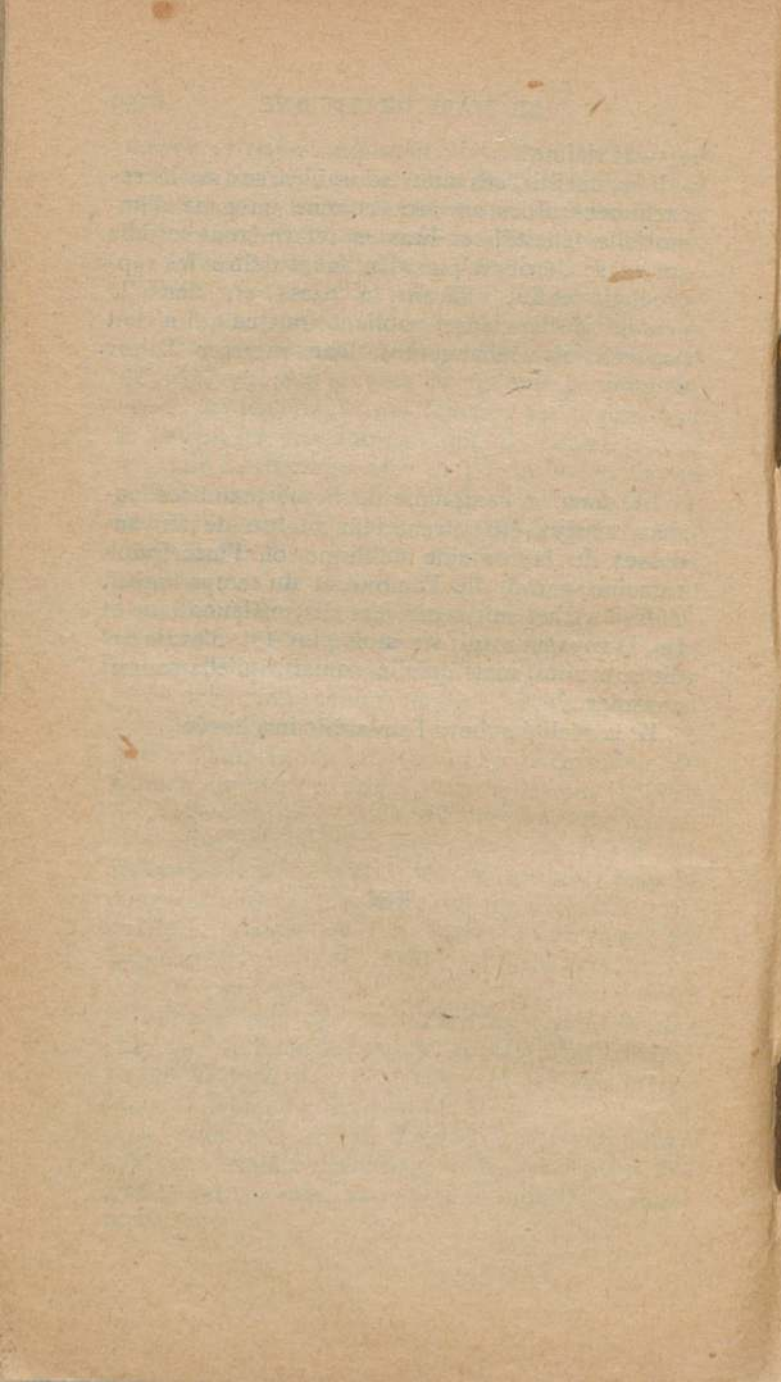
— Je t'aime!

Il les cueillit, ces mots adorables, sur ses lèvres parfumées; il les savoura comme un gage d'immortelle félicité; ses bras se refermèrent sur elle qui ne se dérobaît plus. Un muet délire les rapprochait enfin, effaçant le passé et, dans la pénombre silencieuse, oubliant tout ce qui n'était pas eux, ils échangèrent leur premier baiser d'amour...

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .  
Et, dans la campagne de Sion, quand les lauriers rouges épandirent leur ombre de feu au-dessus de la fontaine biblique où l'inscription romaine parlait de l'amour et du temps fugitif, Zulimé vit un soir venir vers elle, mélancolique et las, le voyageur qui, six mois plus tôt, n'avait pas dit son nom, mais qu'elle voulait, qu'elle saurait consoler...

Et la réalité acheva l'aquarelle inachevée...

FIN



## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 1

donne, sur 108 pages grand format, le contenu de plusieurs albums : *Layette, lingerie d'enfants, blanchissage, repassage, ameublement, exposition des différents travaux de dames* :: :: ::  
MODÈLES GRANDEUR D'EXÉCUTION

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 2

ALPHABETS ET MONOGRAMMES GRANDEUR D'EXÉCUTION

Il contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles de *Chiffres pour Draps, Taies, Serviettes, Nappes, Mouchoirs, etc.*

## L'ALBUM de BRODERIE et OUVRAGES de DAMES N° 3

Cet album contient, dans ses 108 pages grand format, le plus grand choix de modèles en broderie anglaise, broderie au plumetis, broderie au passé, broderie Richelieu, broderie d'application sur tulle, :: :: :: dentelles en filet, etc. :: :: ::

Chaque Album, 5 francs ; franco poste, 5 fr. 50. Etranger, 6 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 4

contient les FABLES DU BON LA FONTAINE

En carrés grandeur d'exécution, en broderie anglaise. La ménagerie charmante créée par notre grand fabuliste est le sujet des compositions les plus intéressantes pour la table, l'ameublement, ainsi que pour les petits ouvrages qui font la grâce du foyer.

Prix de l'Album : 3 francs ; franco poste : 3 fr. 25. Etranger : 3 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 5

LE FILET BRODÉ

80 pages contenant 280 modèles de tous genres.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

## L'ALBUM DES OUVRAGES DE DAMES N° 6

LE TROUSSEAU MODERNE : Linge de corps, de table, de maison.

56 doubles pages. Format 37x57 1/2.

Prix de l'Album : 6 fr. F<sup>co</sup> poste, 6 fr. 50. Etranger, 7 fr. 50.

Les six Albums d'Ouvrages de Dames (n<sup>os</sup> 1, 2, 3, 4, 5, 6) sont envoyés franco contre mandat-poste de 30 fr. Etranger, 36 fr.

Adresser toutes les commandes avec mandat-poste (pas de mandat-carte) à M. le Directeur du "Petit Écho de la Mode", 7, rue Lemaignan, PARIS (XIV<sup>e</sup>)

PAR SES COURRIERS. SES CONSEILS  
SES PATRONS

# Le Petit Echo

RÉSOUT LA CRISE DES DOMESTIQUES



## LE PETIT ECHO DE LA MODE

qui paraît tous les mercredis

EST LE JOURNAL PRÉFÉRÉ DE LA FEMME

18 à 24 pages par numéro

*Deux romans paraissant en même temps.  
Articles de mode, Chroniques variées. Contes  
et nouvelles. Monologues, poésies. Causeries et  
recettes pratiques. Courriers très bien organisés.*

Abonnements, France, un an : 12 francs ; six mois : 7 francs.

Imprimerie de Montsouris, 7, rue Lemaignan, Paris (XIV<sup>e</sup>).